d'un fréquent usage, parce qu'elles donnent lieu à une analyse facile.
199. La position d'un point M est donnée par sa distance $AM = r$ à un point fixe A, qu'on nomme *Pôle*, et par l'angle $MAP = \theta$ que fait cette ligne AM avec une ligne fixe donnée Ax : AM est le *Rayon vecteur* du point M.

L'équation d'une courbe est la relation entre r et θ, qui a lieu pour chacun de ses points. Si le rayon AM tourne autour de A, et que sa longueur varie, à mesure qu'il tourne, c.-à-d., avec θ, de manière que l'équation entre r et θ soit toujours satisfaite, l'extrémité M du rayon vecteur décrira la courbe MN.

Le triangle rectangle AMP donne, en faisant $AP = x$, $PM = y$,

$$x = r\cos\theta,\quad y = r\sin\theta,\quad x^2 + y^2 = r^2.$$

Ainsi, pour passer d'un système de coordonnées rectangles x et y aux polaires r et θ, il faudra d'abord transformer l'équation en coordonnées rectangles, si elles sont obliques ; prendre pour origine le point A qui doit être le pôle ; enfin la droite Ax, à partir de laquelle on compte les arcs θ, devra être l'axe des x. Ensuite on mettra $r\cos\theta$ et $r\sin\theta$ pour x et y.

Le cercle $(y - \beta)^2 + (x - \alpha)^2 = R^2$, lorqu'on transporte l'origine au centre (α, β) a pour équation . . . $x^2 + y^2 = R^2$; ces substitutions donnent $r = R$, ce qui d'ailleurs est évident quel que soit θ.

Réciproquement, si on a l'équation en r et θ d'une courbe, en éliminant ces variables à l'aide des relations précédentes, on la traduira en coordonnées rectangulaires x et y.

LES VOYAGES

DE KANG-HI,

TOME SECOND.

LES VOYAGES
DE KANG-HI

OU

NOUVELLES LETTRES
CHINOISES

PAR M. DE LEVIS.

Le temps présent est gros de l'avenir.
DUCLOS.

TOME SECOND.

A PARIS
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.
M. DCCC. X.

LES VOYAGES DE KANG-HI,

OU

NOUVELLES LETTRES CHINOISES.



LETTRE XX.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 25 août 1910.

Il vient de m'arriver une aventure qui a pensé m'être funeste. Madame de Fensac étoit avant hier à un grand souper, j'étois à côté d'elle : se livrant à sa gaieté ordinaire, elle regarda en riant M. de Jansen qui se trouvoit en face, et avec qui depuis quelque temps elle est brouillée. Celui-ci en parut

courroucé; mais madame de Fensac n'en tint compte et recommença de plus belle. Le lendemain matin je reçois un billet contenant ces mots: « M. de Jansen souhaite le bon jour « à M. Kang-hi ; il ignore si c'est à « la Chine la coutume de se moquer « des gens en face, mais ici on attend « qu'ils soient partis, autrement il « faut se préparer à rendre raison de « l'insulte. M. de Jansen pense que « M. Kang-hi qui voyage pour s'ins- « truire, et qui paroît en rechercher « les occasions dans tous les genres, « ne sera pas fâché de savoir par « lui-même comment se traitent les « affaires d'honneur en France. En « conséquence il voudra bien se ren- « dre au bois de Boulogne avec un se- « cond, demain à dix heures. »

P. S. « Quoique M. de Jansen soit

« l'offensé, il laisse à M. Kang-hi le « choix des armes. »

Surpris de cette proposition, car je n'avois jamais songé à insulter M. de Jansen, je crus devoir consulter madame de Fensac: voici sa réponse. « Il est inouï, mon cher mandarin, « que l'on instruise une femme de pa- « reilles affaires : ces choses-là se pas- « sent entre hommes, et nous ne les « savons jamais qu'après l'évènement: « je suis horriblement inquiete, car « l'honneur vous oblige à accepter un « pareil défi; mais je vais faire l'im- « possible pour en prévenir les fu- « nestes suites: Dieu veuille que je « réussisse! »

Cette décision étant formelle, j'écrivis à M. de Jansen que je me trouverois au rendez-vous indiqué. Cependant l'idée d'un combat sans mo-

tif ne laissoit pas que de me déplaire. La mort ne m'a jamais beaucoup effrayé, et je puis dire que je l'ai vue de très près, soit dans une affreuse tempête qui brisa contre les rochers la jonque sur laquelle je passois au Japon, soit dans le dernier tremblement de terre qui écrasa sous les débris plus de dix mille personnes à Nan-kin, et détruisit de fond en comble la maison où je me trouvois. Mais on peut soutenir avec fermeté l'aspect du danger lorsqu'il se présente, et cependant avoir de la répugnance à l'aller chercher. Dans la circonstance actuelle c'étoit bien pis, puisqu'en exposant ma vie je compromettois également celle de M. de Jansen, bon jeune homme dont je n'avois point à me plaindre, et que je voyois depuis quelque temps triste et changé à faire pitié. Ces considérations qui

auroient dû me porter à éviter, par une explication, une pareille affaire, ne tinrent pas contre la crainte de paroître aux yeux de madame de Fensac un homme foible et sans honneur. Mon parti pris, il ne s'agissoit plus que de me décider sur le choix des armes. Mais comme les Européens n'ont que deux manieres de se battre, au pistolet, ou à l'épée, et que je n'ai pas plus d'expérience de l'une que de l'autre, cela devenoit assez embarrassant. La nuit porte conseil. Ce matin de bonne heure j'ai été trouver M. de Lanson qui me témoigne une véritable amitié, et je l'ai prié de m'accompagner au lieu du rendez-vous. M. de Jansen y étoit déja avec un jeune homme de ses amis. — Peut-on savoir, monsieur, quelle sera votre arme, a-t-il dit en m'abordant; les voici, lui ai-je répondu en tirant de

ma poche deux grands poignards. Fi donc! s'est-il écrié, il n'y a que les assassins qui se servent de pareils instruments. —Puisque vous trouvez que les épées sont des armes honorables, il est étrange que quelques pouces de moins puissent faire cette différence. Au reste, on ne se sert point d'autres armes au Japon, et comme j'ai eu l'honneur de recevoir de l'empereur temporel de ce pays un grade qui correspond à celui de capitaine en France, je compte me battre suivant l'usage de mes camarades, tout aussi délicats sur le point d'honneur que messieurs les officiers Européens. — Mais, monsieur, observez, je vous prie, que je n'ai aucun usage du poignard, et qu'il y auroit un désavantage si marqué pour moi dans ce genre de combat qu'il ne seroit pas juste... —Il y en auroit tout au-

tant, ai-je répondu, pour moi au pistolet ou à l'épée, au lieu que de cette maniere nous nous en tirerons, surtout avec des seconds, aussi bien l'un que l'autre, puisqu'il ne s'agit que de se fendre soi-même le ventre, et si votre main est mal assurée, votre ami vous rendra ce service ; monsieur voudra bien en faire autant, ai-je ajouté en me tournant vers M. de Lanson. — Que voulez-vous dire, monsieur? vous ne parlez pas sérieusement. — Très sérieusement, monsieur, cette coutume s'observe depuis un temps immémorial au Japon : lorsque des militaires se croient offensés, ils se défient, et vengent ainsi leur honneur outragé (1). Voilà la seule maniere convenable de se battre, vos duels européens qui se terminent le

(1) Voyez ce que disent à ce sujet Kempfer, Thunberg et les autres voyageurs.

plus souvent par des égratignures, sont un enfantillage ridicule; mais chez nous on ne laisse rien à l'adresse et à la fortune, qui ne sont pas toujours du côté de la justice. — En finissant ces mots j'ai ouvert ma veste et ma chemise, et j'ai présenté un des poignards à M. de Jansen. Je n'avois pas lieu de croire qu'il l'accepteroit; mais ce qui est certain, c'est que s'il avoit été assez fou pour prendre ce parti, soit mauvaise honte, faux point d'honneur, ou tout autre motif, je n'aurois pas balancé à me plonger le poignard dans le sein, laissant ainsi une épouse désolée à trois mille lieues de sa patrie, et mes nombreux enfants privés des soins d'un pere qui leur est si nécessaire. Mais le destin en avoit décidé autrement. M. de Jansen déconcerté s'est tourné vers son ami et lui a dit: que me con-

seillez-vous de faire dans cette singuliere circonstance? Le cas est embarrassant, répondit celui-ci. S'il s'agissoit d'une chose extrêmement grave, par exemple d'un démenti, mon avis seroit de tirer au sort à qui recevroit le poignard, afin d'accorder autant que possible les usages du pays de monsieur avec les nôtres; mais dans l'occasion présente, loin d'en venir à cette extrémité, l'affaire, au moins de la maniere dont on me l'a racontée, est très susceptible d'accommodement, sur-tout si monsieur le mandarin consent à déclarer qu'il n'a pas eu l'intention de vous offenser. — Je le déclare, ai-je répondu, d'autant plus volontiers que monsieur ne m'a donné aucun sujet de plainte, aussi ne suis-je venu ici que pour me conformer à ce qui se pratique dans ce pays, où l'on m'assure que les gens d'honneur

ne refusent jamais de pareils rendez-vous. — En ce cas, a répliqué M. de Lanson, tout est terminé. M. de Jansen doit être parfaitement satisfait de l'explication qui vient de lui être donnée, et si son ami est, comme je n'en doute pas, de mon avis, nous allons déjeuner chez le restaurateur de la porte Maillot, et oublier à jamais cette légere querelle ou plutôt ce mal entendu. Cette proposition étoit trop sensée pour ne pas être acceptée par l'ami de M. de Jansen. Il y consentit lui-même, mais non sans répugnance. Nous sommes bientôt revenus à Paris; je me suis rendu aussitôt chez madame de Fensac, comme elle me l'avoit demandé. Elle m'attendoit avec une extrême impatience: elle a voulu savoir tous les détails de l'aventure, et l'a trouvée si extraordinaire, si imprévue, que, malgré tout ce que j'ai pu

faire, elle est partie pour aller la raconter en secret à deux ou trois de ses amies, c'est-à-dire à tout Paris.

Note de l'éditeur. Cette aventure nous rappelle un trait de Gustave Adolphe, qui mériteroit d'être plus connu. La manie des duels régnoit avec fureur dans son armée, et tous les ans lui enlevoit des officiers de mérite. Il rendit à ce sujet des ordonnances très séveres, et finit par les défendre sous peine de mort. Tout fut inutile. On vint lui dire un jour que deux officiers distingués, à la suite d'une querelle fort vive, s'étoient donné rendez-vous. Il s'y trouve avant eux accompagné de plusieurs personnes. Les combattants étonnés de cette apparition vouloient se retirer. Je ne viens pas vous déranger, leur dit le roi; battez-vous à outrance, puisque telle est votre intention : je vous préviens seulement que la mienne est de faire trancher la tête à celui qui survivra, et voilà pourquoi j'ai amené le bourreau. Les deux officiers se regarderent, s'expliquerent, s'embrasserent, et il ne fut plus question de duels dans l'armée suédoise, de toute cette guerre.

Si l'espérance de ne pas succomber dans le combat ne se joignoit au desir de la vengeance, il n'y auroit jamais de duels.

LETTRE XXI.

TAI-NA A SA SOEUR, A PÉ-KIN.

Paris, le 1er septembre 1910.

Nous sommes revenus ce matin, ma chere sœur, de Saint-Germain, où l'anniversaire de la naissance de la régente a été célébrée par une belle fête. Tous les étrangers de distinction avoient reçu des billets d'invitation. A six heures du soir, on s'est réuni dans la grande salle de concert. Bientôt les plus belles voix et les meilleurs instruments se sont fait entendre. J'ai été aussi surprise que ravie de ces sons mélodieux dont je n'avois nulle idée. Que notre musique est foible en comparaison de celle des

Occidentaux! nos différentes guitares, nos tambourins de métal, et nos calebasses avec des tuyaux de bambou, me paroissent aujourd'hui des inventions grossieres que l'habitude et le besoin naturel à l'homme d'entendre des sons cadencés peuvent seuls rendre supportables (1). Ce qui me paroìt sur-tout admirable, ce sont les accords. Cet heureux mélange de sons différents que la nature permet d'unir, a donné naissance aux accompagnements; ils soutiennent la voix, en augmentent l'effet, souvent ils expriment ce que la parole ne sauroit dire, et expliquent les plus secretes pensées, enfin ils procurent au chant les mêmes secours que les gestes et

(1) On trouve dans l'Atlas du voyage de Barrow, tous les instruments de musique en usage à la Chine, ainsi que plusieurs airs notés. Voyez aussi Duhalde, t. 3, in-fol. p. 267, et les Mém. Chin. t. 6, *passím.*

l'expression de la figure donnent à la parole.

Quelqu'habiles que soient les Européens dans la musique, à la maniere dont ils l'écoutent, on les diroit peu sensibles aux charmes de cet art divin. Dans les concerts, un bruit confus, un murmure sourd contrastent désagréablement avec des sons si doux. Mais ils savent en tirer une jouissance d'une autre espece. Ceux qui ont étudié la musique et qui y ont fait des progrès en sont très fiers, tandisque d'autres, sans en savoir les regles et sans jouer d'aucun instrument, se déclarent connoisseurs, et mettent à leurs décisions autant d'importance que les premiers à leurs talents. Ce n'est pas tout; les personnes qui moins bien organisées sont insensibles aux plaisirs de l'harmonie, ont un orgueil négatif. Elles

regardent en pitié celles qui attachent tant d'importance à un art futile, à une occupation frivole, quoique les leurs le soient souvent davantage, et rendent ainsi aux amateurs tout leur mépris, tant l'amour-propre de ces peuples est un ingénieux protée !

Lorsque le concert fut terminé, à un signal donné, le fond de la salle s'ouvrit, et la moitié des loges et des gradins tournant de chaque côté sur d'énormes gonds, tous les spectateurs se trouverent en face d'une superbe naumachie revêtue de marbre, et magnifiquement illuminée. Cette belle piece d'eau étoit couverte de gondoles richement décorées, et d'élégantes pirogues; des joutes, des courses de rameurs et de nageurs vigoureux, une entrée de divinités marines sur des chars attelés de tritons et de dauphins vinrent encore

animer cette scene magique dont tout le monde parut enchanté. Lorsque les souverains donnent des fêtes, ils doivent laisser aux spectacles journaliers le soin d'exciter des émotions ordinaires; quant à eux, qu'ils déploient leur magnificence en faisant exécuter des choses inattendues et presque surnaturelles, ils produiront une surprise mêlée d'admiration, sensation si agréable à l'esprit humain, que le récit seul de ces merveilles plaît et amuse dans les contes de génies et de fées, dont en Europe comme en Asie on fait tant de cas. Bientôt on s'embarqua, et toute la compagnie, passant à l'autre bord, trouva dans des bosquets ornés de guirlandes de fleurs, des tables préparées: on servit un souper splendide. Les dames entrerent ensuite dans des appartements séparés où elles trou-

verent des masques et des dominos. Les hommes purent choisir ailleurs toutes sortes de déguisements. Alors on se réunit dans la salle de bal. Je n'oublierai de ma vie l'impression d'étonnement et d'effroi que ce spectacle extraordinaire a produit sur moi. A la vue de cette foule d'êtres encore plus difformes que grotesques, se poussant, se foulant, s'étouffant, et qui s'efforçoient de rendre leurs voix aussi affreuses que leurs figures, je me crus transportée dans le vestibule du palais des mauvais démons. Il est difficile de concevoir ce que de telles réunions peuvent offrir d'agréable. Aussi m'a-t-on dit que l'on y alloit par désœuvrement, et que l'on y restoit par air. Cette fois un masque a paru assez divertissant : il portoit un panier, et lorsqu'il remarquoit quelqu'un qui paroissoit encore plus en-

nuyé que les autres, il lui présentoit un masque d'une nouvelle forme, à mâchoires élastiques, qui bâille en même temps que la personne. Presque tout le monde en auroit besoin.

Pendant que, retirée dans une des premieres loges avec madame de Ricange, je considérois tout ce mouvement sans but et cette agitation sans résultat, deux jeunes gens vinrent s'asseoir au-dessous de nous : voici ce que j'entendis de leur conversation. —Es-tu bien sûr que c'est madame de Fensac qui donne le bras à ce grand masque noir qui a une démarche singuliere ?—Assurément, et ce masque n'est autre que le Chinois Kang-hi. Depuis qu'elle l'a captivé, elle le promene par-tout comme une curiosité. —Ce magot là a, dit-on, une femme charmante, il mériteroit bien.... Le bruit que fit en passant une folie

agitant ses grelots m'empêcha d'entendre le reste. Mais ce que j'ai appris a suffi pour me laisser une impression bien profonde de tristesse. Je ne sais que trop à présent pourquoi je vois si peu depuis quelque temps mon cher Kang-hi, et pourquoi sa tendresse pour moi est si refroidie. Pour la premiere fois, je ressens les tourments de la jalousie. Lorsqu'une jeune beauté est introduite dans notre harem de Pé-kin, loin d'éprouver rien de pareil, je me plais à la parer, et je cherche à augmenter l'éclat de ses charmes. Mais aussi quelle différence! Elle m'est soumise, et ses enfants un jour me reconnoîtront pour leur mere. Cette variété de plaisirs, qui ne diminue point l'affection conjugale, rend mon époux plus aimable et plus gai, et bientôt il revient à moi avec un nouvel empressement. Mais

que n'ai-je pas à redouter de ces terribles européennes? sirenes dangereuses, elles s'emparent de tout, et la tête, et le cœur, et les sens, tout est la proie de leurs séductions : leur adresse leur fait trouver des armes jusque dans leurs défauts, leurs caprices les rendent plus piquantes, leur coquetterie éveille la vanité, leur insouciance fait que l'on met plus de prix à les fixer. Quelles femmes! ah mon pauvre Kang-hi!

LETTRE XXII.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 2 septembre 1910.

Les connoissances des Européens sont loin de remonter à une époque aussi reculée que les nôtres. Tout est nouveau chez ces peuples, mais par une singularité inexplicable, un esprit de curiosité insatiable, un desir de perfectionner qui ne connoît point de bornes ont succédé chez eux à l'ignorance la plus insouciante, qui fut pendant bien des siecles leur partage. Aujourd'hui *le bien* ne les satisfait pas, il leur faut du *mieux* ; si dans les procédés des arts cette disposition est sans inconvénient, il n'en est

pas de même lorsqu'elle s'étend aux formes de gouvernement et aux institutions sociales. La France et la plupart des autres petits états entre lesquels l'Europe est partagée, ont éprouvé les terribles effets de cette funeste manie. Il seroit assurément digne d'un observateur philosophe d'examiner les causes de cette irrégularité de la marche des Occidentaux dans la carriere de la civilisation et de l'industrie. Pour moi, qui n'ai pas les connoissances préliminaires qu'exigeroient des recherches si difficiles, et qui n'aurois pas le temps de les acquérir, j'ai dû me borner à rassembler quelques renseignements sur les dernieres découvertes; celui que je regarde comme le plus intéressant, est le recueil des grands prix de salubrité institués il y a environ un siecle.

A cette époque, on remarqua, pour la premiere fois, que si l'on avoit ingénieusement dirigé les ressources de la mécanique et les combinaisons de la chimie vers l'économie du temps dans les manufactures, l'amour du gain avoit exercé une telle influence sur l'esprit des inventeurs, qu'ils ne craignoient point de compromettre la santé des ouvriers pourvu qu'il en résultât le plus léger profit pour l'entrepreneur. L'introduction des enfants dans la plupart des fabriques étoit une raison de plus pour exciter la sollicitude d'un gouvernement paternel. On reconnut qu'ils y étoient presque toujours assis, souvent dans une attitude peu naturelle, et que le mauvais air des atteliers et le défaut d'exercice s'opposoient au développement de leurs organes, tandis que la répétition constante d'une manœuvre

unique abrutissoit leur esprit, privé de l'éducation insensible mais nécessaire, qu'il doit dans la vie champêtre, ou dans celle encore plus agitée de la ville, à la diversité des objets qui l'occupent. On devoit donc s'attendre à voir sortir de ces lieux de rassemblement une race dégénérée et abatardie (1). La perfectibilité indéfinie de

(1) Cet inconvénient étoit depuis long-temps senti en Angleterre. Le marquis de Lansdown (plus connu sous le nom de lord Shelburne), homme d'état, dont les lumieres égaloient le patriotisme, et qui avoit été deux fois premier ministre, s'entretenant avec l'éditeur de ces lettres, se plaignoit de l'influence funeste que l'accroissement excessif des manufactures de coton et de laine exerçoit sur la population de Manchester et de plusieurs autres villes, il disoit que la corruption des mœurs y faisoit des progrès alarmants, en même temps que l'on s'appercevoit d'une dégradation sensible dans la force des individus employés à ce travail minutieux et sédentaire; enfin, tout en convenant des grands avantages que la

l'espece humaine est une chimere enfantée par quelques imaginations exaltées; mais le premier devoir des gouvernements est de conserver à l'homme, au physique comme au moral, l'intégrité de ses facultés; on exigea donc que les enfants employés dans les fabriques fussent occupés une partie de la journée à la culture des terres ou à quelque travail en plein air. Ces mesures salutaires s'étendirent à tous ces métiers qui ruinent la constitution des ouvriers, et dont quelquefois le seul voisinage est incommode ou même dangereux. On excita les membres les plus distingués des sociétés savantes à s'occuper de la

nation retiroit de cette source abondante de richesses, il craignoit qu'ils ne fussent trop chèrement achetés. La même remarque a été faite par Arthur Young; voyez son voyage en Irlande, tome 2.

recherche de procédés plus salubres, et bientôt l'art du peintre, du doreur, de tous ceux qui emploient le mercure, du verrier, du corroyeur, du chaufournier, et bien d'autres s'enrichirent de nouveaux moyens. Les inconvénients disparurent, et les résultats resterent les mêmes. Lorsque ces découvertes importantes furent constatées, les anciennes et pernicieuses pratiques furent proscrites, et la surveillance la plus exacte s'exerça sur les compagnons aussi bien que sur les maîtres; car l'imprévoyance coupable de cette classe d'hommes les expose souvent, pour une modique augmentation de salaire, à de longues infirmités; on ne sauroit dire que la liberté nécessaire au commerce et aux manufactures soit blessée par de tels réglements; en effet, si le travail est une véritable denrée qui peut se vendre

et s'acheter, il existe des choses au-dessus de toute appréciation, trop précieuses pour être considérées comme des objets de trafic ; telles sont l'honneur et la santé, dépôts sacrés, inaliénables, que l'homme n'a reçu du ciel qu'à la charge d'en rendre compte. Les contrats dans lesquels ils se trouvent compromis peuvent paroître volontaires, mais ils n'en sont pas moins frauduleux, illicites, ils doivent donc être sévèrement défendus.

L'administration, après avoir mis un frein salutaire à l'avidité des hommes, s'occupa de corriger les torts de la nature. Déja certains cantons marécageux desséchés par des procédés dont les Hollandais avoient autrefois donné l'exemple, étoient devenus moins mal sains, mais les fievres périodiques qui désoloient à la fin de l'été les bords de presque toutes les

rivieres, étoient regardées comme un fléau irrémédiable. Cependant la cause n'en étoit pas inconnue; on savoit que les plantes aquatiques pourrissoient dès que la baisse des eaux les mettoit à découvert, et que leurs exhalaisons putrides suffisoient pour exciter dans le corps humain d'horribles ravages. Le problême à résoudre étoit donc de soutenir les eaux à une hauteur telle que les végétaux qui y croissent fussent toujours submergés. Après de mûres discussions et plusieurs années d'essais on adopta un plan qui embrassoit dans un systême général tout le territoire français; mais ce grand ouvrage qui effrayoit alors l'imagination, et qui aujourd'hui, qu'il n'est pas encore terminé, excite l'admiration, fut commencé avec sagesse et suivi avec persévérance. Quelque bien qu'il dût en résulter, la génération présente

ne fut pas sacrifiée à la postérité, ou plutôt à la vaine gloire de ceux qui auroient voulu attacher leur nom à cette magnifique entreprise. On fit peu à-la-fois, mais solidement; et lorsque l'intempérie des saisons ou la guerre plus funeste ramena ces années désastreuses qui se retrouvent si souvent dans l'histoire des nations, les travaux furent suspendus; car l'état doit, en bon pere de famille, préparer par le travail et la prévoyance le bonheur des races futures, mais il ne doit pas s'épuiser pour elles.

Deux moyens principaux furent employés pour établir plus d'égalité dans la hauteur des eaux, l'un fut de creuser aux endroits où les fleuves quittent les montagnes pour entrer dans les plaines, d'immenses réservoirs, dont le superbe bassin de Saint-Feriol, qui alimente le canal de Languedoc,

fut le modele; ils se remplissent dans la saison des pluies, diminuent les débordements, et conservent pour les temps de sécheresse leurs dépôts précieux; l'autre fut de resserrer par des digues le lit des rivieres à bords plats (1).

Celui qui a écrit qu'*en administration toutes les sottises sont meres*, auroit bien fait d'ajouter que toutes les grandes mesures utiles produisent également des avantages inattendus. Ainsi l'on n'avoit songé qu'à la santé publique, et la navigation intérieure reçut une amélioration importante, la baisse excessive des eaux ne lui fit plus éprouver de retards fâcheux ou même une interruption totale pen-

(1) Ce qui s'est passé en 1809 vient à l'appui de ces conjectures. Pendant tout l'été les eaux ont été singulièrement hautes, et jamais il n'y a eu moins de fievres.

dant le plus beau temps de l'année ; l'agriculture y gagna aussi de grands moyens d'irrigation, qui ajoutent si puissamment à la fertilité du sol.

Ainsi fut détruite la cause de ces maladies, qui le long des rivieres accabloient périodiquement les pauvres villageois ; et désormais ces belles positions qui dominent les eaux limpides et les vertes prairies ne présenterent plus un dangereux attrait au riche citadin qui souvent y trouvoit en automne, au lieu du repos et de la santé, la fievre et de longues souffrances. Cependant il restoit à combattre un fléau plus rare sans doute, mais aussi plus terrible. Jusqu'alors on avoit trouvé encore moins de préservatifs que de remedes à ces épidémies funestes, dont la cause est inconnue, et qui, sous divers noms, ravagent de temps en temps les deux

mondes. Le siecle dernier, on éprouva une de ces crises accompagnées de symptômes si effrayants, que la grandeur du mal excita l'industrie de toutes les classes. Un physicien, je regrette que l'histoire, si avide de recueillir les noms des brigands fameux, n'ait pas conservé le sien, persuadé que l'atmosphere n'étoit point infectée à une grande hauteur, s'éleva dans les airs; l'eudiométrie perfectionnée lui ayant prouvé que ses conjectures étoient fondées, il adapta à son aérostat des tubes d'étoffe imperméable qui descendoient jusqu'à terre, et les fit communiquer à de puissants ventilateurs. Il parvint ainsi à établir des courants perpétuels d'air pur. Ce moyen simple employé en grand eut le plus heureux succès. Chaque place, chaque rue, chaque hospice eut des ballons salutiferes, et

la maladie s'arrêta. Depuis, l'expérience ayant démontré que les miasmes contagieux ne dépassoient guere trois cents pieds, hauteur commune des brouillards, on imagina de se servir des tours des églises pour soutenir des tuyaux de descente, auxquels s'ajustent au besoin des ventilateurs.

Ainsi les monuments de la piété ont vu ajouter à leur destination sublime un nouveau secours pour l'humanité souffrante, et l'homme fait descendre à-la-fois du ciel les deux plus grands biens que la Providence lui ait départi, *la santé* et *l'espérance*.

LETTRE XXIII.

FO-HI-LO A TAI-NA SA SOEUR.

Pékin, le 4 avril 1910.

J'AI reçu, ma chere Tai-na, ta lettre datée de Can-tong ; Wam-po à son retour ici s'est empressé de me la remettre (1); mon mari sachant combien j'aurois de plaisir à m'entretenir avec quelqu'un qui venoit de te voir, m'a permis de le recevoir ; j'ai donc fait servir du thé, des pâtisseries, des fruits et du lait de feves, dans la principale salle de l'appartement des femmes, et baissant le grand rideau de nacres de perle qui divise la piece en

(1) Il n'y a en Chine de poste que pour le gouvernement.

deux parties, je me suis assise du côté intérieur, et lui ai fait mille questions.

Il y a plusieurs mois que nous sommes séparées, et dans ce long intervalle de temps, tous les jours je me suis rappelé douloureusement ton absence. Sans doute avant ton départ, il ne s'écouloit que trop souvent des lunes entieres sans qu'il nous fût permis de nous voir quoique nous fussions dans la même ville; mais si la proximité n'est pas une jouissance, au moins elle tranquillise, au lieu que l'inquiétude naît de l'éloignement, et qu'il m'est impossible de songer, sans frémir, aux mers immenses qui nous séparent, et aux dangers sans nombre d'un pareil voyage; mais je ne veux pas fixer plus long-temps mon esprit sur des pensées aussi pénibles pour ton cœur que pour le mien; j'aime

mieux chercher à me distraire en te parlant avec quelque détail d'une des plus belles fètes que la Chine et peut-être l'univers puisse offrir.

La princesse, mere de l'empereur, ayant atteint la soixantieme année de son âge, le monarque régnant a voulu surpasser en magnificence ce que Kien-long, l'un de ses prédécesseurs avoit fait en pareille occasion l'année 1752 (1). Il a choisi le même emplacement; de nombreux arcs de triomphe dont les inscriptions rappeloient les vertus de la princesse, élevés par les ordres de son fils, décoroient la

(1) Tous les détails sur les fêtes chinoises contenus dans cette lettre, se trouvent dans les ouvrages sur la Chine les plus estimés. L'éditeur garantit leur exactitude, la gravure en a aussi représenté quelques scenes. Voyez l'ouvrage de Nieuhof, in-fol., l'œuvre de Cochin, l'atlas de M. de Guignes, l'atlas de la grande édition anglaise de Macartney, etc.

route qui conduit du palais d'Yven-ming-yven à Pékin ; cette distance est de quatre lieues, et par-tout l'art avoit embelli la nature, l'or et les vernis les plus précieux éclatoient de toutes parts. Des édifices de toutes les formes et de toutes les grandeurs étoient destinés à recevoir l'immense multitude de spectateurs que la solennité de ce jour avoit attirés des différentes parties de l'empire. Dans plusieurs endroits on avoit élevé des montagnes artificielles formées de rochers entassés les uns sur les autres de la maniere la plus pittoresque, des arbustes fleuris et des plantes odoriférantes sembloient y avoir pris naissance ; leurs sommets étoient couronnés de petits temples assez spacieux pour contenir des religieux de différents ordres brûlant des parfums et des feuilles d'étain et de papier doré.

On rencontroit de temps en temps des bosquets de grands arbres apportés de fort loin dans d'énormes caisses pour conserver la fraicheur de leur feuillage ; des oiseaux singuliers étoient perchés sur leurs branches, c'étoient des enfants couverts de plumes de paon, de poule d'argent et de faisan doré ; d'autres appartenant à des troupes de sauteurs étoient vêtus de peaux de singe à qui on avoit laissé la queue, ils faisoient sur des colonnes ou sur les toits recourbés mille gambades divertissantes. On voyoit sur le bord du chemin de très gros ananas et des roses d'une grandeur gigantesque, dont la forme et la couleur représentoient, à s'y méprendre, celles de la nature ; ces fleurs et ces fruits sembloient s'épanouir lorsqu'il passoit un prince, et il en sortoit un joli enfant qui lui présentoit des bouquets

et des vers. De distance en distance on avoit élevé des théâtres, les meilleurs acteurs de l'empire avoient été rassemblés au nombre de plusieurs milliers, de jeunes eunuques superbement habillés jouoient les rôles de femme, et l'on représentoit à-la-fois les cent pieces qui composent le recueil des chefs-d'œuvre écrits sous la dynastie des Yven. On avoit sévèrement proscrit ces pieces licencieuses qui n'affligent que trop souvent la décence. Des actions héroïques ou des drames touchants excitoient dans tous les cœurs des sentiments généreux ou des émotions douces. L'empereur avoit voulu que ses femmes et celles des principaux mandarins pussent jouir de la fête donnée à la plus auguste personne de leur sexe; il avoit en conséquence fait élever en face de chaque théâtre, ainsi que dans l'in-

térieur du palais, des loges grillées, d'où nous pouvions tout voir sans être vues. On avoit rassemblé dans les amphithéâtres destinés pour la musique tous ces nombreux instruments que l'industrie chinoise a su trouver dans les différents regnes de la nature. La trompette guerriere, la conque marine, le poisson de bois creux, le tambour de peau, la timballe de cuivre, se faisoient entendre à-la-fois; on avoit placé dans des bosquets les musiciens les plus habiles, ceux-ci jouoient des différentes especes de mandolines et de guitares, ou frappoient en cadence l'instrument des pierres sonores et celui des clochettes d'airain; au milieu de ces démonstrations d'alégresse, on vit arriver l'empereur. Les colaos vêtus de satin jaune broché d'or, et montés sur des chevaux blancs comme la

neige précédoient sa chaise dorée, portée par seize officiers. On distinguoit dans son nombreux cortege les neuf ordres de mandarins, aux boutons de pierres fines de différentes couleurs qui brilloient au haut de leurs bonnets ; ceux que le monarque honore d'une faveur particuliere portent une plume de paon derriere la tête ; la marque des emplois civils est un oiseau brodé sur la poitrine et sur le dos ; les militaires se reconnoissent aux dragons et aux tigres qui ornent leurs uniformes. Les boucliers des soldats et leurs casaques sont chargés de figures monstrueuses et faites pour inspirer la terreur. Les ambassadeurs des rois tributaires étoient rangés à la porte de l'est ; on voyoit d'abord les Coréens, dont les habits sont richement brodés, ainsi que ceux du Tonquin et de la Cochinchine,

puis les noirs envoyés d'Ava, dont les robes de velours rouge sont garnies de franges d'or, mais dont les pieds sont nus ; les députés du grand Lama occupoient la place d'honneur, ils étoient à gauche, leur grave maintien répondoit à la sainteté de leur ministere, et de longs chapelets étoient suspendus à leurs ceintures ; l'empereur leur fit en passant une inclination de tête ; à côté d'eux les ambassadeurs des princes européens excitoient la risée de la multitude par la singularité de leurs vêtements aussi indécents qu'incommodes ; une poussiere blanche, semblable à la craie, et fixée avec de la graisse, couvroit leurs cheveux, tous leurs membres paroissoient gênés par d'étroites ligatures, et leurs mains même étoient renfermées dans des especes d'étuis ; l'impératrice mere étant venue au-devant

de son auguste fils, ce monarque voulut donner un grand exemple de piété filiale, il quitta son palankin, et montant à cheval, l'escorta jusque dans la cour intérieure du palais. A son arrivée, le président du tribunal des rites commanda d'une voix forte le grand salut, et chacun se prosterna la face contre terre; personne n'est dispensé de cette marque de soumission; le fier Tartare y est assujetti comme le modeste Chinois; les Regulos eux-mêmes, tous les descendants des maisons impériales, les colaos, et ces illustres personnages que l'on nomme Ta-gyn (grands hommes), n'en sont point exempts. Neuf fois de suite la cérémonie recommença, réglée par des commandements distincts, comme l'exercice des soldats. Alors le lô (grand tambour de métal) se fit entendre; des chœurs de musi-

ciens entonnerent les louanges de l'empereur, ils chantoient ce refrain chéri, « gloire au fils du ciel, pere et « mere de ses sujets ». Une troupe de jeunes officiers Mantchoux exécutoit en même temps une danse militaire, en frappant en cadence de leurs épées sur leurs boucliers. D'autres lancerent d'un bras vigoureux des fleches et des javelots contre une boule d'airain suspendue, tandis que des sauteurs faisoient des tours surprenants. L'empereur parut prendre plaisir à ces divertissements, mais il les fit bientôt cesser, parcequ'il avoit résolu de rendre cette fête plus solennelle, en célébrant en même temps celles qui reviennent à des temps marqués pendant le cours de l'année. Il se rendit donc auprès du Ty-tan ou temple de la terre, accompagné de soixante vieillards, représentant le nombre des

années de la princesse. Le nom de la province dont ils étoient venus se lisoit sur une plaque d'argent suspendue à leur cou par deux rangs de corail. Ils avoient chacun plus de cent ans, leurs longues barbes blanches et leur air vénérable contrastoit avec les graces enfantines du plus jeune de leurs descendants qui se tenoit auprès d'eux magnifiquement habillé et chargé des dons de l'empereur. Tous étoient cultivateurs, et ce fut en leur présence que ce prince ouvrit de ses augustes mains plusieurs sillons; après cet hommage rendu au premier des arts, on vit s'avancer un char immense que cinquante paires de chevaux traînoient avec peine, il portoit la vache colossale de terre cuite, que l'on promene annuellement en automne; tout-à-coup elle éclata en mille pieces, et une prodigieuse quantité

de petites vaches d'argile se répandit sur la terre. La multitude s'empressa de les ramasser, et chacun emporta dévotement l'image de cet animal précieux, dont le travail, le lait, et la chair sont si utiles à l'homme.

Ces diverses cérémonies employerent toute la journée: au coucher du soleil commença la fête des lanternes, qui se célebre tous les ans le quinzieme jour de la premiere lune, et pour honorer un si heureux évènement, elle fut plus magnifique qu'on ne l'avoit encore vue. Il y avoit des lanternes en soie, d'autres en gaze, quelques unes en lames de corne soudées, les plus riches étoient de nacre de perle, et si artistement travaillées, qu'elles coûtoient jusqu'à quatre cents taels (mille écus); mais ce qu'il y avoit de plus admirable étoit l'illumination du grand lac dans le jardin

impérial; ses bords et les jolies isles dont il est parsemé brilloient des feux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les arbres portoient des lampions cachés dans des fruits transparents; sur les eaux, des lanternes flottantes éclairoient le lis aquatique qui s'ouvroit étonné de revoir sitôt la lumiere; les gondoles et les jonques étoient illuminées jusqu'au haut des mâts, et portoient des festons qui représentoient le nom de l'empereur, et celui de sa mere; on voyoit à travers le cristal des eaux les poissons dorés et le treillis léger qui les met à l'abri des brochets et des autres animaux voraces. Sur les rives, la scene étoit animée par des troupes d'hommes portant de grands poissons et d'autres figures monstrueuses faites d'une substance diaphane et éclairées en dedans. Des milliers de pétards et de

serpenteaux faisoient retentir les airs, et croisoient leurs feux étincelants; mais ce qui excita le plus l'étonnement des étrangers, fut une longue treille d'artifices dont les grappes, d'abord vertes, changerent par degres de couleur, et paroissant mûrir, devinrent du plus beau violet. On avoit aussi disposé autour de la cour principale de grands tonneaux supendus entre des piliers à cinquante pieds de hauteur. Lorsqu'ils firent explosion, il sortit de chacun d'eux plus de cinq cents lanternes allumées qui formerent des guirlandes; il y avoit encore de grandes caisses qui s'élevoient d'elles-mêmes à une hauteur considérable, alors le fond tomboit, et l'on voyoit un pot de fleur lumineux, qui bientôt devenoit un vaisseau avec toutes ses voiles; après avoir vogué quelque temps dans les airs, il dis-

paroissoit au milieu d'une pluie de feu.

Tous ces artifices firent beaucoup plus d'effet qu'à l'ordinaire, parce-qu'on les voyoit pour la premiere fois pendant la nuit, l'usage étant, comme vous le savez, de les tirer avant le coucher du soleil.

C'est ainsi que se termina cette fête, dont les préparatifs ont occupé pendant trois mois deux cent mille hommes, et coûté quarante millions de taels (trois cents millions tournois), en y comprenant d'immenses distributions de vêtements et de vivres que l'on fit pendant toute une lune à cinquante mille familles indigentes. L'empereur dans sa bonté voulut que tous les âges prîssent part à sa joie; il envoya aux enfants des principaux mandarins Tartares, des moutons de *selle* bien dressés et richement équipés; il

ordonna aussi que l'on distribuât dans les petites écoles un million de ces jolis cerfs-volants qui représentent des oiseaux ; lorsqu'ils sont enlevés, l'enfant fait glisser le long de la corde une petite boëte de papier qui s'ouvre en arrivant en haut ; il en sort un papillon qui développe ses ailes brillantes, et voltige autour de l'oiseau.

Après avoir passé une journée entiere au milieu d'une immense multitude et des plaisirs bruyants, j'ai retrouvé avec délices ma paisible retraite et le jardin charmant où je passe une grande partie de ma vie ; loin d'envier aux Européennes cette liberté fatigante dont elles sont, dit-on, si fieres et ces entretiens familiers avec les hommes, dont la pudeur rougit et dont la vertu s'alarme, je ne prise de leur condition que la faculté de voir aussi souvent qu'elles le

veulent leurs meres et leurs sœurs ; elles continuent donc de jouir, comme si elles n'étoient pas mariées, de cette amitié naturelle qui date de la naissance et ne finit qu'avec la vie, liaison intime, pure comme la lumiere du jour et précieuse comme elle ; sans doute que, dans ces heureuses contrées, les sœurs vivent dans la plus intime union, et passent ensemble presque tout leur temps, entourées de leurs enfants qui leur retracent les doux amusements du jeune âge.

Mon mari, ma chere Tai-na, a toujours pour moi la même tendresse ; il est revenu dernièrement d'Em-ouy, où il avoit été chargé de régler les affaires des Espagnols de Manille, qui font toujours un grand commerce dans ce port. En passant à Hank-tchou-fou, ville célebre pour l'éducation des filles, il a acheté une jeune

personne fort agréable, qui joint à d'autres talents celui de faire des chansons. J'ai voulu qu'elle m'apprît la mesure des vers, et les regles de la rime ; nous autres femmes légitimes, si nous voulons assurer notre empire, nous ne devons négliger aucun moyen de plaire ; un mari, dit le proverbe, ressemble à un gros poisson qui peut d'une secousse rompre la ligne la plus forte, mais qui ne cherche pas à s'échapper lorsqu'il est pris dans un filet.

Voici la premiere chanson que j'ai faite en songeant à toi, ma chere sœur.

Air : *Des bateliers du Pei-ho.* HUTT.

Hoa iao lin ki sse
etc. etc.

Note de l'éditeur. L'étude des langues est si négligée en France, qu'il n'est pas rare d'y rencon-

trer, même dans le plus grand monde, des personnes qui ne savent pas parfaitement la leur; c'est ce qui a fait craindre que la plupart des lecteurs ne fussent pas en état d'entendre couramment la poésie chinoise; on a donc cru leur rendre service en essayant de traduire les vers de Fo-hi-lo, mais l'on doit déclarer que cette foible imitation est bien loin d'atteindre à l'élégance de l'original; au reste ce défaut étant celui de presque toutes les traductions modernes, l'éditeur espere que le public voudra bien avoir autant d'indulgence pour lui que pour ses nombreux confreres.

CHANSON.

« Que j'envie le sort de ces deux belles fleurs « qui croissent à l'abri du pavillon doré; comme « nous, ma sœur, nées le même jour, elles sont « aussi égales en beauté, mais elles ne sont point « séparées et ne le seront jamais; elles recevront « toujours ensemble les rayons bienfaisants du « soleil levant, et la rosée parfumée du soir; et « lorsque le terme de leur existence sera arrivé, « l'hiver les ensevelira toutes deux dans sa longue « robe blanche. Peut-on regretter la vie lors- « qu'on la perd en même temps que l'objet de ses « affections »?

Les personnes qui desireroient s'instruire de

ce qui concerne la poésie chinoise, feront bien de consulter un mémoire curieux de Freret, composé sur les renseignements qui lui ont été donnés par *Arcadio-hoang*, lettré Chinois, qui étoit en France vers 1710, inséré dans l'histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Un extrait de ce mémoire, avec des notes instructives, se trouve dans le Hau-kiou-choaan, tom. 4, pag. 77.

Voyez aussi du Halde sur la poésie sans rimes, tom. 3, édit. in-fol. pag. 290. L'éloge de la ville de Moukden, poëme, par l'empereur Kim-long, traduit par le savant Amyot; Paris, 1770, in-oct. Les Mém. sur les Chinois, tom. 1, 2, 4, 6, 8, 9, et 13.

LETTRE XXIV.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 9 septembre 1910.

La condition des femmes est telle en Europe, mon cher Wam-po, que leurs facultés morales éprouvent un développement bien fait pour étonner les Orientaux. Vivant en société intime avec les hommes, et recevant presque la même éducation, elles ont des occasions continuelles de s'instruire des affaires, et de connoître le cœur humain. La finesse dont la nature les a si abondamment pourvues, et qu'elles ont chez nous si peu de moyens d'employer, s'accroît par l'exercice, ainsi que la facilité de

saisir ces rapports délicats et ces nuances fugitives qui échappent souvent à nos sens plus grossiers. On s'apperçoit bien vîte dans la conversation des femmes d'esprit (et elles sont en grand nombre à Paris), du résultat de ces avantages, et l'on est moins surpris d'apprendre qu'elles cultivent les lettres, et même qu'elles écrivent sur tous les sujets. Leurs ouvrages, il est vrai, sont sans force et sans profondeur, mais plusieurs ne sont pas tout-à-fait dépourvus de mérite; et je vous avouerai même, non sans quelque confusion, qu'il se trouve dans ce pays des hommes qui en font de bien plus mauvais.

Cependant, quelque différentes que soient les mœurs, ce qui dépend de l'organisation ne sauroit changer. Si donc la mémoire des Européennes

est plus exercée que celle des Chinoises, si elles ont des connoissances plus variées et plus étendues, enfin plus de facilité pour exprimer leurs idées, elles n'ont pas plus que le reste de leur sexe le pouvoir de remonter aux causes, et celui de déduire les conséquences : ces deux facultés semblent appartenir exclusivement au génie, ou à la force d'invention, que la nature leur a refusée. En effet, dans les lettres comme dans les arts, les femmes ont toujours imité, et jamais créé. Ainsi elles excellent dans la musique : elles sont sensibles aux charmes de la mélodie, leur voix flexible en parcourt sans peine toutes les modulations, tandis que leurs doigts, vifs comme la pensée, exécutent avec une inconcevable précision les pieces les plus difficiles ; elles

apprennent même assez facilement les regles abstraites de la composition, et cependant jamais morceau d'un grand effet n'est sorti de leur cerveau. Il en est de même de la peinture, elles parviennent à dessiner correctement, et leur coloris ne manque pas de vérité, elles font des portraits ressemblants et des paysages médiocres; mais la magie de l'art leur est inconnue, et loin de pouvoir atteindre au beau idéal, à peine peuvent-elles le reconnoître. Je ne parle pas de la sculpture, dont le travail est au-dessus de leurs forces physiques, et dont l'étude répugne à la pudeur. Quant à l'architecture, ce bel art, fondé sur l'ordre et les proportions, leur sera toujours étranger, parceque tout y est combinaison, que l'élégance n'y consiste que dans l'union de la solidité et de la légèreté, et

le goût dans la justesse du coup-d'œil qui saisit l'exactitude de ce rapport. Si nous descendons aux ouvrages qui semblent le plus leur convenir par l'objet et la délicatesse de l'exécution, tels que la fabrication des tissus, des étoffes, les filatures, nous trouverons que ce sont encore les hommes qui ont inventé, perfectionné leurs rouets et leurs métiers, comme ce sont eux qui dessinent leurs ajustements et leurs broderies.

On diroit cependant à voir les femmes si vives, si passionnées, que ce feu est celui du génie; mais si un trait, ou même quelques phrases peuvent être inspirées par la passion, la composition d'un ouvrage ne peut être que le fruit du sang-froid et de la réflexion; la méditation veut du calme, ce n'est qu'à force d'art et de travail que l'on parvient à imiter le mouve-

ment et le langage des passions. Aussi Rousseau, l'un des écrivains les plus passionnés, écrivoit-il avec une peine extrême, retouchant et corrigeant sans cesse ses périodes, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. La fiction est froide de sa nature, c'est le marbre de Pigmalion qu'un souffle divin peut seul animer. Comparez aux pages brûlantes de la Nouvelle Héloïse, ou bien aux vers de Phedre, les romans de ces femmes qui ont prétendu faire une peinture vive de l'amour qu'elles se vantent pourtant de sentir mieux que nous; quelle sécheresse de cœur, quelle fausse sensibilité, quelle exagération de sentiments! et si au milieu de tout ce fracas vous appercevez quelques lueurs, elles ressemblent à ces feux d'artifice qui brillent, mais qui ne brûlent pas. On ne sauroit citer qu'un seul ouvrage de femme

qui porte l'empreinte de la passion, c'est l'ode si connue et si courte de Sapho; mais il n'y a pas là de fiction, c'est l'expression d'un véritable amour, ou plutôt d'une frénésie exaltée, qui bientôt après lui coûta la vie; or, l'on sait que quelquefois dans le délire les facultés de l'esprit augmentent comme les forces physiques.

Lorsque les femmes sont dans leur état naturel, leur imagination vive, mais peu étendue, a besoin d'être excitée par la présence ou au moins par le souvenir récent d'objets réels; c'est alors qu'elles sont habiles à démêler le trait caractéristique, et que leurs tableaux ont la grace de la nature, et sont frappants de vérité. C'est ce que prouve d'une maniere irrécusable le genre de composition dans lequel elles sont véritablement supé-

rieures. Le chef-d'œuvre des femmes françaises est le recueil des lettres de madame de Sévigné, et les Anglaises n'ont rien fait au-dessus des lettres de myladi Montague. Mais qu'y a-t-il donc de si admirable dans le premier de ces ouvrages? Est-ce l'expression si souvent répétée de cette tendresse maternelle, manifestée quelquefois en termes tellement recherchés, qu'ils ont fait douter de sa sincérité; ce ne sont pas non plus ses jugements assez souvent faux (1), ou ses opinions qui n'ont rien de bien saillant: n'est-ce pas plutôt cette peinture vive et animée des choses et des personnes qu'elle fait passer rapidement devant vous avec les couleurs de la nature et les formes de la vie. Dans cette galerie rien n'est imaginaire, tout est

(1) Comme lorsqu'elle prédit que la vogue de Racine ne dureroit pas.

réel, véritable, vivant. Mais croyez-vous que si madame de Sévigné avoit tenté de faire une comédie de mœurs, elle y eût réussi? N'est-il pas vraisemblable qu'elle seroit restée aussi loin de Moliere, que le meilleur faiseur de portraits est au-dessous de Raphaël. Il faut pour qu'une piece soit bonne, que le plan soit fortement conçu, les caracteres vrais, les incidents vraisemblables, l'intrigue intéressante, le but moral, le style coulant, le dialogue serré, la marche rapide, le dénoûment naturel et cependant imprévu. Toutes ces conditions sont de rigueur et exigent une force d'attention, une combinaison d'idées, une vigueur de tête dont bien peu d'hommes sont doués. Le jugement, l'esprit, la finesse ne suffisent pas. Une femme célebre (madame Deshoulieres) qui a montré du talent pour

la poésie, a su dépeindre avec autant de justesse que de concision, l'ambition inquiete et l'excessive vanité qui caractérise la nation française, dans ces deux vers,

« Nul n'est content de sa fortune,
« Ni mécontent de son esprit. »

Mais lorsqu'elle a voulu s'élever jusqu'au genre dramatique, elle a échoué complètement. On sait assez que le poëme épique offre encore plus de difficultés.

J'ai cependant encore à parler d'un chef-d'œuvre qui honore les femmes, *la princesse de Clèves*. Dans cet ouvrage l'élévation des sentiments se trouve unie à la délicatesse, le natùrel à la noblesse. De ce roman à tous les autres faits par les femmes, l'intervalle est immense, car les meilleurs ne s'élevent guere au-dessus du mé-

diocre (1). En anglais, *simple histoire* ne dément pas son titre, et cette composition est touchante et spirituelle. On trouve dans Cécilia quelques scenes intéressantes et des caracteres tracés foiblement, mais bien soutenus. L'on m'assure que dans la foule prodigieuse des romans français composés par des femmes, il se trouve aussi deux ou trois productions supportables. Mais quelle distance de ces foibles écrits à ceux de Cervantes, de Fielding, de Richardson, de le Sage; et quelle femme approchera seulement de l'ingénieux enfantillage de Gulliver, livre si plein d'observations fines et de pensées profondes? Quelques unes espérant faire passer leurs

(1) On pourroit cependant citer tels ouvrages de mesdames Riccoboni, Cotin, Genlis, qui méritent, ainsi qu'Adele de Senanges, une honorable exception. *Note de l'éditeur.*

médiocres productions à l'abri d'un grand nom, cherchent dans l'histoire des personnages célebres; mais en dénaturant leur caractere, et en leur prêtant leurs opinions, elles les rendent méconnoissables et ridicules. Autant l'épopée releve les grands hommes et ajoute à leur gloire, autant le roman historique les rapetisse et les dégrade. Leurs passions même s'ennoblissent sous la plume du génie. Homere a illustré la colere d'Achille, et ce n'étoit pas sans raison qu'Alexandre regrettoit de ne pouvoir être chanté par un tel poëte, il eût frémi s'il eût vu comment ces dames travestissent les héros.

Ne vaudroit-il pas mieux, s'il faut absolument de la pâture à l'oisiveté, et si les Européennes ont ce besoin irrésistible d'écrire que toutes les femmes ont de parler, qu'elles se bor-

nassent à peindre ces tableaux de société où elles jouent elles-mêmes un rôle si intéressant. Là, elles sont sûres de ne pas rencontrer de ces grands caracteres qu'il est si difficile de faire discourir et agir convenablement. Au lieu de ces personnages embarrassants, elles auront à représenter, d'après nature, des êtres dont les manieres et le langage rendent le sexe douteux, hommes efféminés, qui par leur afféterie cherchent en vain à acquérir la délicatesse des femmes aux dépens de la force et de la dignité; femmes inconsidérées, qui croient ne pouvoir s'élever au-dessus des préjugés qu'en renonçant à la modestie, source de toutes les graces. Au lieu de ces grandes passions qui bouleversent l'existence et consument la vie, de ces pénibles combats d'un cœur vertueux aux prises avec l'infortune, et ayant

encore à se défendre contre sa propre foiblesse, elles auront à décrire de nouveaux produits de l'orgueil et de l'oisiveté; elles pourront faire connoître *l'amour de convenance*, *l'amour d'amour-propre*, *l'amour de rivalité*, sentiments éphémeres qui ne font qu'effleurer le cœur, mais qui le rendent incapable d'émotions profondes. Pour peindre les travers et les ridicules d'un monde encore plus frivole que corrompu, la soif démesurée du plaisir qui tourmente aujourd'hui toutes les classes, le tourbillon de la mode dont la roue est encore plus rapide que celle de la fortune, l'importance des petites choses, l'insouciance des grandes, la mollesse réduite en principes, l'égoïsme en système, l'horreur de la gêne, et pourtant l'observation rigoureuse des devoirs factices,

il ne faut ni force de tête, ni génie. Mais cependant n'allez pas croire que ce soit un tâche aisée: on doit pour la remplir avec succès, unir au talent de l'observation la finesse des apperçus, mettre de la vérité dans ses portraits et de la bonne foi dans ses opinions, écrire avec correction, clarté, élégance, sur-tout dédaigner cette affectation de mélancolie, véritable infirmité qu'il est fâcheux d'avoir et ridicule de feindre, à laquelle la fantaisie du moment peut donner du prix, mais que le goût et la raison réprouvent également. L'on pourra alors composer un ouvrage, qui, en dépit des défauts du sujet, sera lu avec intérêt; car la représentation fidele de la nature, même dans ses écarts, est toujours attachante, et les tableaux de Teniers sont recherchés

avec empressement, tandis que les compositions historiques des peintres médiocres sont méprisées.

Quelques femmes ont écrit sur l'éducation, leur intention est louable sans doute, mais elles auroient dû songer que la premiere enfance n'a besoin que de soins assidus dirigés par la médecine, et que dans un âge plus avancé la recherche des meilleurs moyens de développer l'esprit et de former la raison, est un des problêmes les plus difficiles de la morale et de la métaphysique, et par conséquent au-dessus de leur force : aussi quand une mere douée d'un excellent jugement sentit le besoin d'être guidée dans l'éducation de sa fille, elle s'adressa à l'immortel archevêque de Cambrai, et en reçut de si sages avis et de si admirables préceptes, que le sujet paroît être épuisé.

Un ouvrage presque du même genre reste encore à faire, et semble par sa nature réservé à une femme. Les deux sexes sont, en Europe, non seulement toujours en présence, mais même la coquetterie les constitue dans un véritable état de guerre. Elles est pour la plupart des hommes et des femmes (dans la classe aisée) l'occupation la plus importante des plus belles années de la vie. Cette espece de tactique n'est guere moins compliquée que celle de l'art militaire aujourd'hui si perfectionnée; et comme l'on emploie les mêmes ruses, on s'y sert aussi des mêmes termes, d'attaque, de défense et de capitulation, de traits, de chaînes, de combats et de blessures. Cependant, comme en dépit des mœurs, il est prouvé que l'avantage réel des deux sexes, et sur-tout celui des femmes, est d'observer la fidélité

conjugale prescrite par la religion et les lois, on sent assez combien il seroit utile d'indiquer aux jeunes personnes qui entrent dans l'état du mariage, les innombrables dangers qui les attendent, et les moyens de s'en préserver; c'est à une mere qu'il appartient de donner ces conseils désintéressés, que l'expérience rendra plus salutaires, et la tendresse plus persuasifs.

Voilà ce qui devroit exciter l'ambition des femmes qui ont le goût et le talent d'écrire. Mais la vanité les égare, et rien de ce qui a été tenté par les hommes ne leur paroît au-dessus de leurs forces. Ainsi quelques unes ne craignent pas de présenter sous une forme didactique leurs sentiments et leurs opinions; seulement il est triste que dans ces prétendues pensées, ce que l'on entend sans peine

se réduise à des lieux communs, et que ce qui est obscur ne vaille pas la peine d'être deviné (1).

D'autres regardant les romans comme des compositions trop frivoles, se jettent à corps perdu dans l'histoire et la politique : elles lisent donc, compulsent, compilent. Les auteurs grecs, hébreux, latins, ou plutôt leurs traducteurs passent successivement en revue. Cependant on ne feuillete pas impunément tous ces gros volumes, et leur poussiere pédantesque laisse des traces ineffaçables. Cet inconvénient est commun aux deux sexes, mais quelle différence dans les résultats! Lorsque l'étude et la re-

(1) Dans le livre de mademoiselle de Sommery, le meilleur de ce genre, on lit ce passage : « J'ai « lu dans les yeux de presque toutes les femmes de « ma connoissance un plaisir secret à la mort de « leurs maris ». Quelle insipide calomnie!

traite ont fait perdre à un homme d'esprit une partie de ses agréments dans la société, il en est dédommagé par le surcroît d'estime que lui méritent des connoissances approfondies, dont le public espere recueillir d'utiles éclaircissements; mais lorsqu'une femme s'est appesantie sur les livres, et qu'à force de remplir sa tête de passages et de citations, elle est parvenue à diminuer les graces et la légèreté de son esprit, que lui reste-t-il? plus de prétention que de savoir, plus de ridicule que de considération: moins savante que les hommes, moins aimable que les autres femmes, elle perd sans indemnité les agréments dont la nature l'avoit ornée.

Cependant quelle existence brillante ont les femmes en Europe, et sur-tout chez les Français! Combien n'ont-elles pas de jouissances incon-

nues à celles des autres parties du monde, et qui devroient satisfaire la plus excessive vanité? Dans toutes les occasions ce peuple galant leur témoigne de la déférence, leur rend des hommages, les admet à tous ses plaisirs. Ornements de la société, elles y brillent autant par les graces de l'esprit, que par les attraits de la beauté, et captivent par des charmes qui ne vieillissent pas; leur influence s'exerce sur les hommes comme sur les affaires; oracles du goût et du bon ton, leurs jugements sont sans appel: et quand elles les révoquent, on se soumet encore à leurs caprices. Objets d'un culte continuel, flattées dès l'enfance, adorées dans la jeunesse, leur vieillesse est encore entourée de respects. Mais lorsque cédant à une malheureuse manie, et se faisant auteurs, elles révelent le secret de leur

médiocrité, et provoquent le jugement du public, tous les prestiges qui les entourent s'évanouissent, et l'on peut à bon droit leur appliquer ce que disoit l'une d'elles d'une femme qui cede à son amant, *qu'elle abdique l'empire*. Les critiques remplacent les adulations, les sarcasmes succedent aux hommages, quelques louanges fades ou mendiées, qui même assez souvent recélent le venin de l'ironie, ne sauroient dédommager leur amour-propre des traits malins auxquels elles sont sans cesse exposées. Elles cherchoient la gloire, et n'obtiennent qu'une fâcheuse célébrité. C'est bien pis encore, lorsque se livrant à leur irascibilité naturelle, elles s'engagent pour défendre leurs ouvrages, dans des querelles littéraires. Le style polémique qui n'exclut pas la plaisanterie, mais qui demande au moins

autant de force que de finesse, ne convient pas plus à ces esprits légers, que le maniement des armes à ces corps délicats. Les amazones de toutes especes sont toujours ridicules, et parmi les fables des anciens, celle des femmes guerrieres est peut-être la seule qui soit dépourvue de graces et de vraisemblance.

Je n'ai pas voulu traiter cette question comme auroit pu le faire un moraliste sévere, sous le rapport de l'emploi du temps, et de la destination naturelle des femmes. Je sais trop que dans les mœurs européennes, les heures qu'elles consacrent à la composition ou à d'inutiles études, seroient également perdues pour leur famille si elles y renonçoient, et consumées en lectures frivoles ou en conversations oiseuses; je n'ai donc envisagé que leurs jouissances indi-

viduelles, leur bonheur et leur considération; et ce qui me paroît tout-à-fait décisif, c'est que l'on m'assure qu'il n'y a pas un homme sensé qui voulût épouser une femme auteur, ni une mere de famille qui choisît pour son fils une pareille épouse.

N'est-il pas étrange, mon ami, qu'il y ait encore quelques personnes qui prétendent que cette grande différence que l'on observe entre l'esprit des femmes et celui des hommes vient de l'éducation. Ce paradoxe seroit plus soutenable en Orient, où l'on se contente de leur apprendre l'art de bròder, la musique et la danse. Mais ici, où on leur enseigne, comme aux hommes, l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la sphere, la physique, où loin de se réserver quelques secrets, les hommes ont cherché à leur applanir toutes les voies de la

science, composant à leur usage une multitude d'abrégés, de traités élémentaires, et même de rhétoriques, l'expérience journaliere démontre évidemment l'erreur de cette opinion. D'ailleurs, on a vu souvent que des hommes dénués des avantages de l'éducation, y ont suppléé par un travail subséquent, et se sont fait un nom dans les lettres. Si les femmes étoient douées des mêmes facultés, pourquoi n'y parviendroient-elles pas comme eux? La vérité est que les femmes (je dis celles qui ont le plus d'esprit) ont toujours du vague dans la tête; leur extrême mobilité les empêche de fixer les objets, par conséquent d'en combiner les rapports. Pour rendre leur esprit attentif, il faut commencer par émouvoir leur cœur, car il y a toujours un sentiment au fond de leurs pensées; leurs opi-

nions sur les choses, comme sur les personnes, sont influencées par leurs goûts; analysez-les, vous trouverez qu'elles ont pour base un penchant ou une aversion, un desir ou un regret; chez elles enfin *le cœur est trop près de la tête*, et voilà ce qui les empêchera toujours de généraliser leurs idées, et de s'élever à de hautes conceptions.

Leurs productions se ressentent nécessairement de cette foiblesse d'organisation, elles pechent toutes par le défaut d'ordre et de plan, d'énergie dans les caracteres, de profondeur dans les vues; et tout le fruit de leurs vains efforts est de mettre le gigantesque à la place du grand. Quelle différence, lorsqu'au lieu d'écrire pour le public, une femme spirituelle et sensible épanche dans le sein de l'amitié ses sentiments secrets; dé-

barrassée de toute contrainte, sa plume court rapide et légere, les objets se présentent en foule à son imagination brillante, miroir fidele qui les réfléchit à l'instant. Celui qui par un heureux hasard se trouve initié à ces mysteres, s'étonne de ces tournures vives et hardies qui peignent d'un trait, rare récompense d'un travail pénible et assidu; il admire ces observations fines, ces portraits à nuances délicates, ce bonheur d'expression que l'art ne donne pas, cette élégante naïveté, il lui semble qu'il a pris les graces sur le fait. Si quelques incorrections éveillent la critique, le style a tant de prestige, qu'elles paroissent plutôt la faute de la langue que celle de l'écrivain; aussi ces productions légeres, pour conserver toute leur fraîcheur, loin d'être corrigées, veulent à peine être relues, l'art ne

sauroit les embellir, car elles naissent comme les fleurs parées de leurs couleurs brillantes, ou comme ces coquilles vermeilles que l'océan dépose sur ses bords. Il n'en est pas ainsi des ouvrages plus solides des hommes que le temps mûrit, que le travail perfectionne, et qui demandent à être sans cesse retouchés; mais la lime qui polit l'or, briseroit l'émail délicat de la perle.

Ces vérités sont connues, avouées; par quelle fatalité faut-il donc que des femmes d'esprit, égarées par des succès de société ou par les suggestions d'un amour-propre trop exalté, entreprennent des ouvrages si évidemment disproportionnés à leurs forces. Tant qu'elles rassemblent les matériaux, comme il ne faut que de la patience et de la méthode, elles ne s'apperçoivent pas de la difficulté de

l'entreprise, et ne doutent pas du succès; mais quand il faut les mettre en œuvre, c'est alors que l'embarras commence, et que toute l'insuffisance des moyens se fait sentir; ainsi, lorsque l'on monte sur une tour élevée, quelle que soit la hauteur, on n'éprouve aucune sensation pénible jusqu'à ce que l'on soit parvenu au sommet; mais dès que l'on découvre à-la-fois un horizon immense et un profond abyme, si l'on n'est pas d'une organisation forte, tout-à-coup l'œil s'éblouit, le cœur manque, la tête tourne, et l'on s'empresse de redescendre en chancelant.

Quel contraste entre ce tableau et celui de l'homme de génie! Représentez-vous Homere, Virgile, Milton, travaillant à leurs immortels ouvrages. Maître de son sujet, l'écrivain sublime est élevé au-dessus des hommes

et des choses, mais sa vue perçante les rapproche de lui; semblable à Jupiter au haut de l'Olympe, il parle et l'univers écoute, les cœurs sont dans sa main, il excite à son gré la terreur et la pitié, éleve l'ame ou l'attendrit, fait taire l'orgueil, chasse le doute et soumet la raison.

P. S. Cette notice sur les ouvrages d'esprit composés par les femmes d'Europe, est bien incomplette, cependant vous devez, mon ami, me trouver fort savant pour le peu de temps que j'habite ce pays. Un Français, à ma place, vous laisseroit dans l'erreur, car ce peuple est peu délicat en amour-propre; pour moi, je vous avouerai franchement que j'ai suivi une méthode fort à la mode ici, et qu'au lieu de me donner la peine de lire la plupart des livres dont je vous

ai parlé, j'ai trouvé plus commode de prendre des jugements tout faits dans un ouvrage qui vient de paroître, et qui excite une assez grande curiosité. Ce sont les mémoires, jusqu'ici inédits d'un écrivain qui vivoit il y a cent ans, et dont l'impartialité est assez généralement reconnue; l'ouvrage est trop volumineux pour vous être envoyé. Mais pour vous donner une idée du style, sans m'écarter du sujet que je traite, je copierai les portraits de deux femmes auteurs dont il paroît que le public s'occupoit beaucoup à cette époque.

---

*Fragment des mémoires de M. de L***.*

Année 1809.

Dans ce moment, deux femmes auteurs surpassent toutes les autres,

et partagent les suffrages du public; leurs nombreux ouvrages n'ont point lassé sa curiosité, et chacun de leurs nouveaux écrits est recherché avec empressement. Entre elles il n'y a de commun que le genre de littérature, et un esprit très distingué. Celle qui a commencé la premiere à se faire connoître, publie dans un style élégant et correct des romans remarquables par des détails de mœurs, des secrets de caractere qu'une sagacité peu commune lui a fait découvrir; ses observations, il est vrai, sont plus fines que ses pensées ne sont profondes, et souvent elle y attache une importance qui les déprécie; mais elle possede l'art d'enchaîner les évènements, de conserver à ses différents personnages un ton uniforme et soutenu, d'attacher de l'intérêt à leurs destinées, et de conduire le lecteur

sans ennui jusqu'à la fin d'une longue histoire. Cependant on s'apperçoit que dans ses dernieres productions elle retrace des scenes qu'elle avoit déja décrites, mal déguisées aujourd'hui par des incidents plus bizarres qu'ingénieux. En vain le domaine de l'imagination est immense, le pouvoir de s'y frayer des routes toujours nouvelles est donné à peu d'écrivains, la plupart ressemblent à ces oiseaux qui s'élevent assez haut, mais dont le vol trace constamment un cercle dans les airs. Le génie seul ne se répete pas. Lorsque les mêmes objets ramenant les mêmes images, on s'apperçoit que le travail de la tète ne fait plus qu'exciter la mémoire, il faut, au lieu de chercher à déguiser par de vains subterfuges la stérilité de son esprit, prendre, sans balancer, le parti de la retraite. Si la nature,

qui a marqué pour les femmes le terme de la fécondité vers le milieu de leur vie, n'a pas fixé avec autant de précision l'âge où elles doivent cesser d'écrire; l'expérience démontre que ces deux époques sont très rapprochées, et la même analogie prouve que les hommes peuvent pousser plus loin leur carriere littéraire.

Lorsque les premiers ouvrages de l'autre femme célebre parurent, des réflexions si ingénieuses, des apperçus si nouveaux exprimés avec la délicatesse particuliere à son sexe, firent croire que la fable des androgynes s'étoit réalisée; mais un examen plus sérieux découvrit que malgré les beautés d'un ordre supérieur qui brillent dans ses écrits, elle manquoit de cette faculté toute virile de condenser par la méditation la force de son esprit, de creuser la pensée,

et de suivre ses développements jusqu'aux conséquences les plus éloignées, seul moyen d'en reconnoître la justesse. Cette imperfection ne fut pourtant pas généralement remarquée, on se trompe aisément sur la valeur des diamants qui jettent beaucoup de feu.

Trop fiere des avantages qu'elle a reçus de la nature, madame de *** ne veut rien devoir à l'art, aussi son style est-il inégal et négligé. Quelquefois même elle tombe si bas que, sans le secours de ses ailes, jamais elle ne pourroit se relever. Son coloris a plus d'éclat que de fraîcheur. Son pinceau se refuse à peindre des scenes de gaieté et de bonheur, mais elle excelle dans la peinture des peines vagues de la mélancolie, de ses chagrins rêveurs, et du réveil de l'amour désabusé. Seulement on reconnoît

trop l'auteur à travers le personnage, et l'on croit entendre un ministre disgracié, parlant d'un ton chagrin de la cour, éternel objet de ses regrets. Les lettres peuvent lui reprocher d'avoir servi de modele à une secte d'écrivains médiocres qui se persuadent qu'une tristesse langoureuse peut remplacer l'intérêt et le talent, et dont les rêveries endorment tout de bon. Pour elle, plutôt exaltée que passionnée, ses traits, comme ceux de l'électricité, frappent et brillent, mais n'échauffent pas. Ses admirateurs disent qu'elle écrit d'inspiration; cela est vrai quelquefois, mais l'inspiration n'est pas le génie, élan sublime du sentiment de la vérité, au lieu que l'inspiration tient de l'enthousiasme prophétique, et comme les oracles, a toujours quelque chose de vague et d'obscur. Ce défaut est

très grand et doit nuire au succès du plus bel ouvrage. Cependant deux classes de lecteurs ne se plaignent jamais du manque de clarté, l'une, craignant de passer pour manquer d'intelligence, feint d'admirer ce qu'elle n'entend pas; l'autre, expliquant les passages difficiles d'après ses propres idées (souvent très éloignées de celles de l'auteur), se complaît en soi-même en croyant l'admirer. De pareils hommages ne sauroient flatter la femme célebre à laquelle ils s'adressent; elle ne peut recevoir que ceux dont elle se sent digne; pour en mériter davantage, elle se décidera à discuter ses opinions, sur-tout à éclaircir ses expressions; c'est alors seulement qu'elle pourra reconnoître celles de ses pensées que la raison désavoue, car le grand jour fait pâlir l'erreur et briller la vérité.

La clarté est la marque d'un esprit véritablement supérieur, comme la franchise est celle d'un grand cœur; et dans toutes les langues *clarté* est synonyme de lumiere.

LETTRE XXV.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 16 septembre 1910.

Il y a environ deux siecles, mon cher Wam-po, qu'il s'est introduit en Europe un usage dont je veux vous rendre compte (1) On imprime tous les matins à Paris et dans la plupart des grandes villes plusieurs petits écrits, qui contiennent tout ce que l'on présume devoir intéresser ou amuser le public. On y trouve des articles sur

(1) Il eût été plus exact de dire que les premieres gazettes parurent en France en 1631; mais elles existoient depuis long-temps à Venise, où on les appeloit *gazetta*, du nom d'une petite piece de monnoie que l'on payoit pour lire chaque feuille.

la pluie, le beau temps, le procès singulier, le crime atroce, le trait de générosité, la piece qui tombe, le roman qui réussit, les évènements d'une guerre éloignée, le voyage d'un prince étranger, le tremblement de terre, le début d'une actrice, la mode nouvelle; enfin rien n'est oublié: les bagatelles les plus minutieuses y tiennent leur place comme les évènements les plus importants. Un simple alinéa sert de transition, et de l'un à l'autre de ces sujets si disparates, l'imagination légere de ces peuples fait sans efforts des sauts prodigieux. Cette invention flatte singulièrement trois défauts auxquels les Européens sont sujets, la curiosité des choses inutiles, la médisance et la paresse d'esprit; aussi le goût des journaux est-il universellement répandu. Les gens riches les font venir chez eux,

les autres vont les lire dans les cafés. Outre l'avantage très grand pour des oisifs de consumer une heure ou deux, il en est un autre que l'on prise encore plus. On trouve dans ces feuilles des jugements tout faits; et comme un journal est une autorité dans son parti, chacun en recueille ce qui lui est nécessaire pour la conversation de la journée; ainsi l'on est dispensé de réfléchir même sur les sujets frivoles, et cela ne laisse pas que d'être fort commode.

De tous ces écrits périodiques un seul a la sanction du gouvernement, comme cette gazette que l'on imprime à Pé-kin, dans laquelle l'empereur daigne nous faire connoître ses volontés, et les récompenses ou les châtiments, qu'il juge à propos de distribuer; les autres sont l'ouvrage de spéculateurs, qui de leur autorité privée

s'établissent juges souverains des arts, de la littérature, et, si on les laissoit faire, de la politique. Ils blâment donc ou louent indistinctement les auteurs et les peintres, les sculpteurs et les musiciens, les acteurs et les architectes : ces tribunaux ne sont pas toujours inaccessibles à l'intrigue et à la corruption ; mais comme ils sont directement aux gages du public, lorsque leurs jugements sont par trop iniques, les souscriptions cessent, et ces magistrats si orgueilleux rentrent dans la classe des simples citoyens.

La condition des journalistes seroit assez douce, si leurs feuilles qui doivent être prêtes tous les jours à heure fixe comme les voitures publiques, pouvoient aussi comme elles partir à moitié vides lorsqu'il n'y a pas de quoi les remplir ; mais on ne leur laisse pas cette faculté. Beaucoup d'amateurs

pour qui cette lecture est un exercice des yeux devenu nécessaire par l'habitude, comme la promenade en est un pour les jambes, trouveroient fort mauvais que leur journal contînt une seule ligne de moins. Les écrivains périodiques sont donc obligés, lorsqu'il y a disette de nouvelles, de recourir à différents expédients. D'abord ils rendent compte de tous les ouvrages nouveaux quelque mauvais qu'ils soient : ils en font même quelquefois connoître de si ridicules, que l'on pourroit les soupçonner de faire composer exprès ces rapsodies pour divertir le public ; d'autres fois ils se cherchent querelle entre eux et se déchirent mutuellement ; la malignité s'en amuse un instant, mais pour peu que ces querelles durent, elles fatiguent et ennuient. Il vaudroit bien mieux pour eux, comme pour le

public, qu'ils publiassent journellement des réflexions judicieuses et impartiales sur quelque point intéressant de littérature et de morale; mais il faut convenir que cette obligation d'avoir de l'esprit tous les jours, en dépit des maux et des chagrins qui assiegent l'humanité, est au-dessus des forces d'un seul homme, et demanderoit celles de plusieurs collaborateurs aussi éclairés que laborieux.

La profession des journalistes est bien moins considérée en France qu'en Angleterre, où l'on a vu des personnes d'un rang distingué, et même des ministres d'état composer des feuilles périodiques. Il est vrai que ces excellents moralistes dont on admire encore les écrits, attaquoient les vices, blâmoient les excès de tout genre, se moquoient des ridicules, mais ne critiquoient pas les individus. Ainsi ils

ne compromettoient point leur considération comme font ceux qui, prenant le moyen facile de rendre par des personnalités leurs articles plus piquants, s'attirent des injures et des sarcasmes qui les rendent à leur tour le jouet du public.

Les journalistes, quel que soit leur talent, ne peuvent prétendre à aucune considération, s'ils ne montrent constamment de la sévérité pour les principes, et de l'indulgence pour les personnes, et s'ils ne mettent autant de modération dans leurs éloges que dans leurs censures; il faut donc avant tout qu'ils s'abstiennent de parler de ces ouvrages absolument mauvais, dont il est impossible de rendre compte sans couvrir les auteurs de mépris et de ridicule. La correction des fautes grossieres est sans profit pour la littérature, et ne fait qu'ex-

citer des haines et des fureurs contre ceux qui les montrent au grand jour. La critique nécessaire des ouvrages médiocres leur attirera toujours un assez bon nombre d'ennemis ; et il faut convenir que leurs auteurs ont réellement sujet d'être irrités. En effet, sans les journaux, ils pourroient jouir tranquillement de ces réputations *viageres* qui se font dans les coteries, et que le public aime mieux tolérer qu'approfondir. On voit tous les jours un homme avec quelque esprit et beaucoup de suffisance publier un livre : ses amis le prônent, et ne sont point contredits, car personne ne le lit. Mais bientôt paroît le journal. Il analyse l'ouvrage, et, ce qu'il y a de pis, en cite des passages entiers sans verve, sans chaleur, pleins d'incorrections et de réminiscences. Le public rit, les amis se retirent ou

se réunissent aux rieurs, et l'auteur est jugé. Il a beau se plaindre de l'esprit de parti, de l'envie qui se plaît à étouffer le talent naissant, à détruire les réputations établies, de la malignité du critique qui a isolé des passages, négligé de faire connoître des beautés ; ces lieux communs, triste ressource des auteurs maltraités, n'ont aucun succès. Il ne lui resteroit, pour rétablir son crédit, que d'user de ce moyen qu'employa autrefois *Ouen-tsée*, un de nos plus célèbres écrivains. Des envieux avoient critiqué avec injustice ses ouvrages et déchiré sa personne. Une cabale puissante s'étoit acharnée contre lui, et étoit parvenue à égarer l'opinion publique. Il ne répondit rien, disparut quelque temps ; mais réunissant dans sa retraite tout ce que la nature lui avoit donné de chaleur d'imagi-

nation, de vigueur d'esprit, de force d'attention, il composa un véritable chef-d'œuvre sous ce titre : « *Afin* « *qu'on m'apprécie* ».

Il faut que les auteurs Européens ignorent ce moyen victorieux de répondre à la critique, au moins ne voit-on pas qu'ils en fassent usage.

Vous trouverez ci-joint un journal français. Je vous envoie le premier qui s'est présenté ; dans le nombre de ces écrits périodiques, il y en a sans doute de bien meilleurs, mais aussi il y en a de plus mauvais.

LETTRE XXVI.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 25 septembre 1910.

Vous apprendrez avec peine, mon ami, que j'ai éprouvé ces jours derniers un accident assez fâcheux. Pour moi, j'en suis tout consolé, puisqu'il a peut-être sauvé la vie à madame de Fensac. Je me promenois avec elle à cheval au bois de Boulogne ; car vous saurez que les femmes de ce pays veulent avoir leur part de tous les plaisirs, de ceux même qui semblent les moins faits pour elles. Elles montent donc à cheval : accoutumées qu'elles sont à subjuguer les hommes, elles s'imaginent qu'elles doivent exer-

cer autant d'empire sur les animaux ; mais comme ils sont moins soumis, il en résulte souvent pour ces dames des conséquences funestes. Ajoutez à cela qu'elles ont choisi une attitude dangereuse que l'usage seul peut empêcher de trouver gauche et ridicule ; en effet, au lieu de prendre la seule position que le bon sens et les lois de l'équilibre indiquent pour se tenir ferme et bien gouverner son cheval, elles s'asseoient de côté avec une jambe en l'air. Ce n'étoit sûrement pas ainsi que la belle Clorinde et la séduisante Armide montoient leurs superbes coursiers. De fausses idées de pudeur et de grace ont, dit on, fait adopter généralement cette coutume venue d'Angleterre vers le milieu du dix-huitieme siecle ; mais je ne vois pas ce que la pudeur gagne à montrer des formes qui devroient

être soigneusement cachées; et quant à la grace, je ne connois rien de plus grotesque qu'une femme ainsi perchée, sur-tout lorsqu'elle est petite et grasse, ce qui est assez commun en France. Ces observations ne sauroient s'appliquer à madame de Fensac, dont la taille haute et élégante est agréable dans toutes les attitudes. L'aisance de ses mouvements annonce que la peur lui est inconnue; mais sa force ne répond pas à son audace, et, dans la position désavantageuse que lui assigne la mode, toute son adresse est souvent inutile. Aussi a-t-elle fait plusieurs chûtes, et sans moi celle-ci auroit pu être la derniere. Elle montoit un cheval vif et ombrageux, que dans sa présomption elle prétendoit dresser. Je l'accompagnois, quoique cet exercice qui n'est chez nous en usage que dans les voyages, ne m'amuse

guere. Tout-à-coup un daim bondissant dans le taillis effraie son cheval; il saute en faisant un écart, madame de Fensac, prise au dépourvu, est désarçonnée. Je la vois qui va donner de la tête contre un arbre : je m'élance, tends le bras, et le roidissant de toute ma force, je suis assez heureux pour amortir sa chûte; mais perdant moi-même l'équilibre, je tombe, et je m'apperçois, en me relevant, que j'ai le bras gauche cassé. Je voudrois que vous eussiez vu, mon ami, l'expression de la sensibilité peinte dans tous ses traits. Cet accident rassembla bientôt autour de nous la foule des promeneurs; je souffrois beaucoup, et pourtant je vous avoue que mon amour-propre fut flatté qu'il y eût tant de témoins des soins tendres et empressés d'une si charmante personne. Je ne pouvois pas remonter à cheval, et

j'essayai inutilement de marcher : il fallut donc faire venir une chaise à porteurs qui me ramena chez moi. En me voyant rentrer ainsi, pâle, défait, et le bras en écharpe, Tai-na jeta un cri perçant et s'évanouit. Elle fut long-temps avant de reprendre l'usage de ses sens; enfin elle revint à elle, et s'écria avec l'accent de la plus profonde douleur, « le funeste « voyage! » Je m'empressai de la rassurer sur mon état, lui vantai l'habileté des chirurgiens européens, bien supérieurs aux nôtres; elle ne me répondit que par un torrent de larmes. Depuis quelque temps elle ne se porte pas si bien qu'à l'ordinaire, elle est même sensiblement maigrie, ses beaux yeux sont souvent battus; son caractere est aussi altéré, elle est triste et rêveuse, mais c'est sans doute un effet du mauvais état de sa santé.

Il y avoit à peine un quart-d'heure que j'étois revenu, lorsque le meilleur chirurgien de Paris entra chez moi, conduit par M. de Lovelle, frere de madame de Fensac, qui me l'envoyoit. Il examina mon bras, reconnut que les deux os étoient cassés près du poignet, en ajoutant que, comme il n'y avoit ni esquilles ni plaie, il espéroit que je pourrois être guéri dans six semaines ou deux mois; il voulut savoir ensuite comment la chose s'étoit passée: lorsqu'il en fut instruit. « Cet accident, me dit-il, fait autant « d'honneur à votre courage qu'à « votre humanité; si vous aviez eu « moins d'énergie, et que vous eussiez « cédé à la douleur, vous ne vous seriez « point cassé le bras; votre volonté a « été plus forte que vos os ». Ces Français veulent mettre dans tout de l'esprit et de la politesse. Lorsque l'opé-

ration fut achevée, le chirurgien jugeant qu'il falloit me saigner pour empêcher l'inflammation, et remarquant que Tai-na, qui dans son trouble étoit restée, sans s'en appercevoir, dévoilée devant tous ces hommes, pouvoit à peine se soutenir, exigea qu'elle sortît de l'appartement. En s'en allant il me fit coucher, et me prescrivit un repos absolu; mais la douleur m'empêchant de dormir, j'eus tout le temps de réfléchir sur la grande différence qui existe en Europe et en Chine dans la pratique de l'art de guérir. La médecine et la chirurgie des Européens n'admettent rien d'occulte ni de mystérieux. Chez eux on ne consulte ni les constellations ni la rabdomancie: leurs docteurs se trompent, sans doute, quelquefois dans leurs conjectures, mais au moins la raison ne répugne point à leur traite-

ment; et ce qui est bien plus important pour les malades, ils ne s'avisent jamais de les tourmenter, comme font sans cesse nos médecins, en leur enfonçant dans toutes les parties du corps de longues aiguilles d'or ou d'argent. Dans les fractures, le chirurgien se contente ici de rapprocher les os et de les contenir dans leur position ordinaire, par une ligature artistement serrée. La nature, l'admirable nature fait le reste. Dès que le besoin s'en fait sentir, elle élabore dans des appareils secrets le suc nécessaire à cette soudure, sans cesser de fournir aux organes leur nourriture accoutumée. Ne trouvez-vous pas, mon ami, que cette guérison spontanée prouve bien mieux que tous les raisonnements la nécessité d'un Créateur, et met au rang des hypotheses absurdes le systême d'un

arrangement fortuit? Le hasard pourroit à la rigueur produire d'étonnantes machines; mais il aura beau être heureux, il lui faudra toujours un ouvrier pour réparer, et des chances constamment favorables pour reproduire.

Une cause unique et intelligente, Dieu enfin est moins difficile à concevoir, qu'un agent aveugle et sans but pour expliquer des merveilles sans cesse renaissantes, où l'ordre, la raison, et le génie éclatent de toutes parts.

LETTRE XXVII.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 30 septembre 1910.

Je souffre beaucoup, mon ami, et j'ai peur que cet état ne dure longtemps; pour me distraire, je veux vous écrire et vous rendre compte d'une dispute qui eut lieu chez madame de Chaville la veille de mon accident; j'espere que ce récit, quoiqu'un peu long, ne sera pas sans intérêt pour vous, puisque la Chine en est le sujet. J'étois donc chez madame de Chaville: c'étoit son jour, mais il étoit de bonne heure, et il n'y avoit encore dans le salon que deux savants qui se disputoient pendant qu'elle

écrivoit un billet. L'un se nomme M. Scrutant; c'est un homme âgé et qui a passé sa vie dans les bibliothèques, occupé de laborieuses recherches; l'autre est M. Pasdutout. Celui-ci ne manque ni d'esprit ni d'instruction, mais il se laisse dominer par un malheureux penchant à la contradiction, qui souvent le rend insuportable à ses meilleurs amis.

Mon arrivée ayant suspendu la dispute, madame de Chaville me dit obligeamment qu'elle espéroit que je resterois encore quelque temps en France, quoiqu'elle sût bien que je devois regretter beaucoup de choses qui valoient mieux dans ma patrie. M. Pasdutout, choqué de cette assertion, prit la parole sans me donner le temps de répondre ; — Le pays de monsieur Kang-hi est assurément fort beau et sur-tout fort célebre;

mais quelque enthousiasme qu'il ait inspiré autrefois, on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les relations exagérées des premiers voyageurs. Par exemple, nous ne croyons plus à la perfection si vantée de l'agriculture chinoise, depuis que nous avons réfléchi qu'elle étoit incompatible avec les famines fréquentes qui désolent cet empire; elles sont si terribles, que les pauvres sont souvent réduits à exposer leurs enfants ou même à les noyer pour ne pas les voir mourir de faim. — *M. Scrutant:* monsieur, permettez-moi de vous dire que cette derniere proposition n'est point exacte. L'exposition des enfants se pratique en tous temps, elle ne doit donc pas être attribuée au défaut de nourriture, puisque les denrées sont communément à très bas prix, mais bien à la dureté de cœur et à l'insouciance

coupable des parents. Au reste, ils ne sont pas les seuls. Si en Europe, où il n'y a presque jamais de famine, l'on n'avoit pas établi une multitude d'hospices pour les enfants abandonnés, il en périroit peut-être encore plus qu'à la Chine. Je sais bien que l'exposition ne frappe guere ici que sur ceux qui sont le fruit du libertinage, mais les vices n'excusent pas les crimes qu'ils font commettre. Au reste, les anciens étoient encore plus cruels que nous. A Sparte, on jetoit dans un précipice tous les enfants nouveaux nés qui ne présentoient pas les signes d'une constitution robuste, tandis que dans la Syrie et à Carthage, on sacrifioit aux dieux les enfants par centaines. Dans le nouveau monde, autres coutumes barbares, sur deux enfants jumeaux les sauvages en étouffent un, et plusieurs peuplades abandonnent ou pen-

dent aux arbres leurs peres lorsqu'ils sont infirmes. — Vous défendez, reprit aigrement Pasdutout, vos amis les Chinois avec tant de zele, que M. Kang-hi devroit demander pour vous des lettres de naturalisation, ou même le diplôme de mandarin lettré... Vous riez, et pourquoi non? Cela seroit moins ridicule que les honneurs accordés journellement par l'empereur de la Chine aux ancêtres des personnes qu'il veut honorer. En effet, n'est-il pas absurde d'anoblir des morts, et de s'arroger ainsi sur le passé un droit qui n'appartient plus même a la puissance divine.— *M. Scrutant*, cela n'est guere raisonnable; mais trouvez vous que les souverains du nord de l'Europe le soient beaucoup, lorsqu'ils donnent à des plébéiens le droit de se décorer du titre de *bien et noblement né*. A ce sujet je

raconterai à madame de Chaville, qui aime les anecdotes, le trait de Falconet. Ce sculpteur célebre venoit d'achever à Petersbourg la statue de Pierre-le-Grand. L'impératrice Catherine II, voulant le récompenser, lui conféra un titre en vertu duquel, lui dit-elle, vous pourrez désormais vous nommer *bien* et *hautement né*. Ce titre me convient à merveille, répondit l'artiste, car je suis en effet né dans un grenier. — *M. Pasdutout*. Toutes les nations ont des travers, et peut-être qu'en derniere analyse ils peuvent se compenser; mais il n'en est pas de même des vices; or la nation chinoise est accusée de manquer généralement de probité. La fripponnerie y est même si commune, qu'elle a cessé d'être honteuse. Ainsi lorsque le marchand voit sa fourberie découverte, il se contente de dire en riant à l'acheteur, Je

ne croyois pas que vous fussiez si fin. Je conviens cependant que dans ce grand pays il y a des exceptions, et je ne doute pas que monsieur le mandarin ne soit du nombre; mais il est certain que toutes les relations sont remplies des plaintes les plus graves contre les officiers publics, depuis les douaniers jusqu'aux ministres d'état. — Une inculpation aussi forte ne pouvoit rester sans réponse. Je rompis donc le silence. Le respect dont nous sommes pénétrés pour Confucius, ce grand homme dont l'univers admire la morale aussi pure que sublime, les hommages, le culte même que l'on rend à sa mémoire, prouvent le cas que nous faisons de la vertu. En voulez-vous d'autres preuves? Lisez les écrits de Mencius et d'une foule d'autres philosophes plus sages que ceux de la Grece; lisez les instructions que

les mandarins sont tenus de réciter souvent au peuple assemblé; tous les préceptes, toutes les maximes sont irréprochables, et s'il n'est que trop vrai que beaucoup d'hommes s'en écartent, au moins n'a-t-on jamais sanctionné en Chine, comme Lycurgue a osé le faire à Sparte, le vol et l'impudicité. Nos villes et nos grandes routes sont au contraire couvertes d'arcs de triomphe et de monuments érigés en l'honneur des actions vertueuses; la piété filiale, le dévouement, la chasteté reçoivent une récompense digne de la noblesse de leurs motifs, et je ne crois pas qu'il existe dans le monde un autre pays où les honneurs réservés à la gloire des souverains soient rendus à la vertu privée. Mais est-il bien vrai, messieurs les Européens, que vous ayez le droit de reprocher à nos peuples d'avoir du

penchant à la mauvaise foi? Pendant mon séjour à Marseille, j'ai entendu parler de certains établissements connus sous le nom de galeres ou de bagnes destinés aux frippons. Ils y sont très nombreux, et cependant l'on m'a assuré que pour contenir tous ceux qui sont répandus dans l'empire, la ville, toute grande qu'elle est, ne suffiroit pas; mais que, suivant une coutume immémoriale, on n'arrêtoit guere que les maladroits, tandis que les autres avoient encore la hardiesse d'insulter à leurs dupes. Je ne suis pas depuis assez long-temps en Europe pour vérifier l'exactitude de ce récit, mais il m'a été confirmé par plusieurs personnes dignes de foi. — M. le mandarin a raison, reprit Scrutant, et ce qu'il dit n'est pas seulement vrai de la France, mais des autres contrées européennes. Nous avons, par exemple,

un ouvrage authentique sur Londres, composé par un magistrat de police de cette immense cité; il fait dans le plus grand détail l'énumération des différentes especes de fourberies qui s'y commettent, et prouve de la maniere la plus satisfaisante que le nombre de tous ceux qui vivent de rapines dans cette capitale, ne sauroit être au-dessous du vingtieme de sa population. Cette proportion n'est assurément pas si forte à la Chine, où l'agriculture et le transport des denrées emploient tant de bras et laissent si peu de monde oisif. Mais sans entrer dans des discussions interminables sur le caractere et la probité des peuples, je crois pouvoir attribuer l'excellente police chinoise au mode très sommaire dont se jugent et se punissent les délits : une volée de coups de bâton a cela d'avantageux que l'on n'en

appelle point, au lieu qu'en Europe, de la fraude naît la chicane, qui produit à son tour de nouvelles tromperies; les plaideurs de mauvaise foi, les banqueroutiers frauduleux engendrent les procureurs avides, les huissiers fripons, les avocats intéressés, les gens d'affaires peu délicats; heureux le peuple chez qui la probité trouve un refuge dans le sanctuaire de la justice! — Cette récrimination, dit Pasdutout d'un air mécontent, ne justifie pas la nation chinoise; mais puisque vous avez parlé de sa sagesse, je vous dirai qu'elle m'est aussi suspecte que sa bonne foi. Que penser d'un peuple qui, après avoir pendant vingt siecles adoré l'Être suprême, envoie chercher tout-à-coup, à plus de mille lieues, les plus monstrueuses idoles? On sait que ce fut environ soixante ans après le com-

mencement de l'ere chrétienne, que le dieu Fo fut apporté pompeusement de l'Inde. Avec lui s'établirent d'immenses troupes de Bonzes, et l'on vit bientôt après des couvents de Bonzesses se former en opposition directe avec les mœurs et les coutumes de l'empire. Ce dieu indien a fini par envahir sous deux noms toute la Chine. Car *La*, le dieu des Tartares et des empereurs de la Chine, est encore Fo (1). Mais les Chinois ne se contenterent pas des symboles indiens, ils en créerent d'autres encore plus monstrueux. Leurs idoles favorites qu'ils nomment *nimbo*, *poussa*

(1) *La*, dieu du Thibet, nommé aussi *La-ssa*, (pays de La) est le même que Fo. Ses prêtres sont les lamas: leur chef est le grand ou dalai-lama. Les *Kutuchtus* sont des patriarches qui résident en Tartarie et en Bukarie, mais qui reconnoissent le grand lama. Voyez J. Bell, t. 2, p. 303. Paw, rech. sur les Améri. t. 2, p. 241.

et *josse*, sont toutes des figures à gros ventre, et à oreilles pendantes, dont on apporte en Europe des milliers de simulacres assez connus sous le nom de magots. D'un autre côté, les Chinois alliant le mauvais goût dans les arts à la superstition, ont repoussé ce qu'il y avoit de plus gracieux dans la mythologie des Indous. On ne trouve nulle part chez eux la figure de l'amour indien. Ce dieu, fils de *Vichenou* et de *Latchmé*, est représenté dans l'Inde comme en occident, sous la figure d'un enfant. Il est aussi armé d'un arc et porte un carquois, mais ses fleches sont des tiges de fleurs, son arc est de canne à sucre, et la corde est une guirlande de roses : il monte une belle perruche à couleur changeante (1). Cet emblême est fort

(1) Voyez dans Sonnerat, t. 1, éd. in-4, la figure de *manadin* ou de l'amour indien.

joli, dit madame de Chaville qui commençoit à s'endormir, mais que le mot d'amour avoit réveillé : seulement je n'approuve pas la perruche : si l'indolence des orientaux leur persuade qu'il n'est pas convenable qu'un dieu aussi puissant aille à pied, pourquoi ne pas le représenter, comme on a fait en Grece, monté sur un lion. Le dessin en est agréable, et d'ailleurs on aime à voir la force soumise à l'amour, cela explique nos foiblesses, et peut même les excuser. —Je suis flatté, madame, dit Pasdutout, d'avoir pu exciter votre attention, et je vous prie de me la continuer encore un moment. J'aurois pu ajouter que les Indiens peignent quelquefois aussi l'amour porté par un groupe élégant de jeunes filles, (symboles des sens), qui, au moyen des plus singulieres attitudes repré-

sentent un éléphant (1). Mais revenons aux Chinois. Ce peuple de sages ne se bornant pas au culte des plus ridicules idoles, est dupe de ses bonzes et de leurs supercheries. Croiriez-vous qu'il leur achete fort cher des morceaux de papier doré qu'ils brûlent pour le repos des morts, et dont quelques uns sont des lettres de change de pains d'argent de la valeur de cinquante *taels* payables dans l'autre monde (2). Mais ce n'est pas tout, les astrologues et les devins ont autant de crédit que les moines. On ne sauroit rien faire d'important sans consulter le sort : tantôt ce sont des petits bâtons que l'on jette en l'air, et qui indiquent en retombant le parti qu'il faut prendre, tantôt on examine des

(1) Collection du savant abbé de Tersan.

(2) Hager, numismatique chinoise, page 96. (Le tael vaut 7 liv. 10 s.)

écailles de tortues. Les évènements ordinaires se reglent suivant les conseils de l'almanach impérial. Ce livre précieux indique exactement les jours où il ne seroit pas prudent de se mettre en route, et marque jusqu'aux heures où il ne seroit pas sain de manger des petits chiens (1). Enfin, cette nation si éclairée montre autant de crédulité que les plus ignorants des sauvages. — A l'égard de l'idolâtrie, je pense, répondit M. Scrutant, qu'il vaut encore mieux croire à plusieurs dieux, que de ne croire à aucun, comme font plusieurs Européens de ma connoissance. Mais quelque pure que soit la

(1) Voyez l'almanach impérial chinois pour l'année 1796, publié par *Murr*, à Nuremberg. On sait que les Chinois, et presque tous les peuples de l'Asie orientale, mangent des chiens. Ils prétendent que cette viande rafraîchit le sang. Les Carthaginois avoient aussi cette coutume. Justin, liv. 19, ch. 1.

religion chrétienne, elle n'en a pas moins été défigurée de tous temps par l'ignorance et la superstition, et c'est le seul point sur lequel les catholiques et leurs détracteurs soient d'accord. J'ajouterai à l'avantage des Chinois, que dans leur longue histoire on ne trouve aucune guerre étrangere ou civile, entreprise pour des opinions religieuses. Sectateurs de Laokium, de Confucius, de Fo, tous vivent dans la meilleure intelligence, et le gouvernement a pu chasser à son gré ou rappeler les Bonzes, sans que les peuples s'en mêlassent. Ce qui me paroît surprenant, c'est que l'on ose nous parler de l'astrologie et de la crédulité des Chinois, tandis que la cour de France étoit encore remplie d'astrologues il n'y a pas plus de trois siecles, et que même au dix-huitieme, des gens de la cour qui ne croyoient pas

en Dieu, par la plus étrange des inconséquences, croyoient au diable et à la magie. Enfin, ce qui prouve, sans réplique, que les nations occidentales ont été toujours plus portées à la superstition que les Orientaux, c'est le nombre immense d'écrits de ce genre qu'elles ont produits, et dont les titres seuls formeroient une bibliotheque. Qui peut nombrer tous les livres hermétiques, magiques, cabalistiques, alchimiques, rabbiniques, qui ont été publiés depuis l'invention de l'imprimerie? En Chine, les livres astronomiques renferment, il est vrai, des rêveries astrologiques; mais il n'y a guere que la fameuse table des *coua* de Fo-hi, que l'on puisse appeler magique, et encore Leibnitz croyoit-il y avoir découvert les principes de l'arithmétique binaire. Les ignorants et les esprits foibles sont

crédules en Chine comme ailleurs, mais ils ne le sont pas davantage. L'histoire nous a conservé la réponse de ce colao à l'empereur Te-tsong, qui se plaignoit des rigueurs du destin, et de l'influence funeste des astres. « Laissons au vulgaire, lui dit-il, « ces vaines croyances : pour nous, « croyons que le destin est dans notre « volonté et dans notre énergie ». Toutes les parties, tous les coins de la terre n'ont-ils pas toujours été remplis de devins et de sorciers, d'oracles et d'aruspices ; sybilles, druidesses, fetiches, schamans, fées, génies, vampires, enfin toute la milice imaginaire a subjugué le pauvre globe, et cela est si vrai, qu'on trouve son pouvoir établi dans chaque nouvelle terre que l'art de la navigation acquiert à la géographie. Mais sans sortir de l'Europe, dans le nord de la Grande-

Bretagne, on croit généralement aux visions prophétiques que l'on y nomme *secondes vues*, en anglais *second sight*, en erse *taisch* (1). Au reste, il est sans doute absurde de consulter les sorciers, mais cela vaut mieux que de les brûler, comme on faisoit encore en France il n'y a pas deux siecles. Cependant, si nos superstitions sont moins cruelles que celles de nos peres, elles ne sont pas moins ridicules. N'évite-t-on pas avec un soin extrême de se trouver treize à table? Le vendredi n'est-il pas un jour malheureux pour les voyages, et bien plus encore pour les mariages? Je vous assure, dit madame de Chaville, que cela est exagéré, sur-tout pour le nombre treize, et que beaucoup de personnes n'y prennent plus

(1) Voyage de Johnson aux Hébrides.

garde. Quant à la saliere renversée, c'est une autre affaire, et moi-même j'ai beaucoup d'humeur lorsque je vois faire une semblable maladresse; mais qu'avez-vous de plus à nous reprocher? quelques diseuses de bonne aventure que l'on va consulter en secret, et dont toute la magie consiste à regarder les lignes de la main, ou à tirer un vieux jeu de cartes, ce que nous savons faire aussi bien qu'elles; enfin, des *patiences* auxquelles on attache une idée; convenez que ce sont là des enfantillages, plutôt que des sortileges : et dans le fait, presque toujours le cœur est malade lorsque l'esprit se prête à cette foiblesse.

Le papier me manque, mon cher Wam-po, et la conversation n'est pas finie. Je vous en donnerai la suite un autre jour, persuadé que vous serez,

comme moi, bien aise de connoître les reproches que nos détracteurs font ici à notre nation, et les moyens de justification ou d'excuses qu'emploient nos défenseurs.

LETTRE XXVIII.

DU MÊME AU MÊME.

Continuation de la précédente.

Paris, le 1er octobre 1910.

VOICI, mon cher Wam-po, la suite de la conversation dont je vous ai rendu compte dans ma derniere lettre.

Pasdutout s'appercevant que madame de Chaville commençoit à être ébranlée par les raisons de son adversaire, chercha à la mettre de son parti en lui parlant de la réclusion des femmes. Les Chinois, dit-il en élevant la voix, ne se contentent pas, comme les autres Orientaux, d'enfermer leurs femmes, et de les priver

de la liberté, de ce bien précieux dont le droit s'acquiert avec la vie, ils poussent la barbarie jusqu'à les estropier. D'étroites bandelettes leur serrent les pieds dès la plus tendre enfance et en empêchent tellement la croissance, qu'ils ont rarement plus de quatre pouces de long, comme on peut le vérifier sur les souliers qui existent dans les cabinets des curieux. — *Scrutant* remarquant que ce reproche, qui m'embarrassoit moi-même, faisoit une forte impression sur l'esprit de madame de Chaville, éluda la difficulté. Cette coutume, s'écria-t-il, est horrible, et je la trouve encore plus affreuse que celle des Arabes, des Turcs, des Juifs, des Egyptiens, et sur tout des Hottentots qui mutilent leurs enfants mâles. Toutes les amputations, ligatures, opérations que l'on fait, soit pour recruter les gardiens

des harems Turcs et des *zenanas* indiens, soit par des motifs religieux, outragent la nature. Je suis également révolté de voir certains peuples negres s'arracher plusieurs dents, d'autres se les aiguiser pour ressembler à des tigres, tandis que les habitants des isles de la mer du sud s'alongent les oreilles et y passent des couteaux ou des touffes de plantes, et que ceux des terres australes se percent le haut du nez, et y introduisent des os de poisson d'un demi-pied de long. Enfin, dans le voisinage des pôles comme dans la zône torride, tous les sauvages se déchiquetent la peau, y gravent, quelquefois même y brodent d'ineffaçables figures; mais toutes ces opérations ne sont que douloureuses, au lieu que celle de déformer la tête des enfants soit en l'applatissant, soit en la rendant pointue, affoiblit l'intelligence

et peut même abrutir. Etoit-on beaucoup plus sage en France lorsque l'on serroit les enfants dans des maillots jusqu'à les étouffer, et que les jeunes femmes se faisoient lacer à outrance dans d'étroits corsets, pour se donner la forme d'une guêpe; dans cet état elles paroissoient charmantes aux jeunes gens, qui de leur côté étoient à la gêne dans leur chaussure, et étranglés par leurs cravattes (1). Je désapprouve hautement tout ce qui tend à faire perdre à l'homme sa figure naturelle, persuadé que, s'il y avoit quelque chose à réformer, ce seroit plutôt l'esprit que le corps. Cependant on auroit une idée bien fausse sur les femmes chinoises, si l'on se persuadoit qu'elles

(1) Voyez dans l'histoire de l'académie des sciences (année 1740), un mémoire curieux de Winslow, sur les résultats funestes de ces différentes coutumes.

ont toutes le pied cassé. Il n'y en a peut-être pas une sur cent, et celles qui l'ont ainsi, s'en trouvent honorées, comme de la marque d'une naissance illustre et d'une condition supérieure. L'indolence commune à tous les Orientaux les empêche de sentir la privation du plaisir de la promenade ; et comme elles ne sauroient sortir à pied, ce que les deux sexes trouvent au-dessous de leur dignité, depuis Constantinople jusqu'au Japon, il s'ensuit que de tous les membres, les pieds sont ceux dont elles peuvent le plus aisément se passer. Je sais que l'on croit communément en Europe, que l'on estropie les femmes en Chine pour les empêcher de sortir ; mais la vérité est que cette coutume vient de la mode et n'est pas une institution raisonnée. Les historiens rapportent qu'une des pre-

mieres impératrices avoit les pieds fort petits, et qu'elle en tiroit vanité, ainsi que le font les européennes; que les femmes des mandarins desirant lui ressembler, se servirent de souliers extraordinairement étroits, mais que ne pouvant atteindre à cette perfection, elles voulurent au moins la donner à leurs filles. La vanité a conservé cet usage ridicule, et dans ce pays où il n'y a pas de noblesse héréditaire, l'on n'en est que plus jaloux de constater d'une maniere ineffaçable, que l'on tient à une famille distinguée par son rang et ses richesses, et où par conséquent on n'a pas besoin de marcher. Attribuer cette coutume à un excès de jalousie est une opinion tout-à-fait chimérique; ce qui le prouve, c'est que les jeunes filles que l'on éleve dans plusieurs villes, et principalement à Song-tcheou-fou, pour

les plaisirs des mandarins, ont les pieds de grandeur naturelle : d'ailleurs, si les Chinois sont jaloux, ils ne le sont pas à cet excès que l'on peut reprocher à d'autres peuples. Les Persans, par exemple, n'enterrent jamais leurs femmes sans couvrir la fosse d'une tente, et les anciens Egyptiens surveilloient en pareille occasion les embaumeurs. Mais puisque je parle des anciens, je trouve dans les auteurs que les Scythes faisoient bien plus que de serrer les pieds des femmes. Ils entortilloient entièrement des enfants dans des bandelettes pour arrêter leur croissance et en faire des nains, qui pour ces peuples étoient un objet de curiosité et même de trafic. Au reste, tous les exemples ne justifient pas une mauvaise coutume, et je répete que je blâme hautement celle que M. Pasdutout reproche aux

Chinois ; ce qui n'empêche pas que je ne les approuve fort de séparer les deux sexes : je pourrois appuyer mon opinion sur de bonnes raisons tirées de l'intérêt des femmes elles-mêmes. —*Pasdutout.* Cela ne serviroit qu'à impatienter madame de Chaville, vous feriez mieux de chercher à justifier vos amis des imputations qu'on leur fait au sujet de leur langue et surtout de leur écriture ; mais cela ne seroit guere facile. Pour moi, je crois que l'ignorance de ces peuples tient en grande partie à cette cause : en effet, ils n'ont pas moins de 70,000 caracteres, et quelques écrivains prétendent que l'on ne connoît pas encore tout (1). Cette étude prend nécessairement un temps immense ; il en résulte que l'on est décrépit avant

(1) Hager, dans sa Numismatique chinoise, soutient qu'ils sont au nombre de 110,000.

de savoir lire, et qu'en Chine l'on sait mal à soixante ans, ce que nos enfants savent bien à sept. Ajoutez à cela que la langue est dure et baroque, à cause des monosyllabes dont elle est uniquement composée. Cependant, dit madame de Chaville, *mandarin* est un mot assez harmonieux, et *Confucius* n'a rien de désagréable. — Il est fâcheux, lui répondis-je en riant, que vous ayez pris pour exemple deux mots qui ne sont pas chinois, et que personne ne comprendroit à la Chine. *Mandarin* est portugais, et quant à *Confucius*, c'est une étrange corruption du nom de ce grand homme, que nous appelons Kong-fu-tzée : le mot de *Bonze* nous est également inconnu, et ce sont encore les Portugais qui, l'ayant trouvé au Japon, ont ainsi nommé nos moines, que nous appelons *chang*, et *bonzesses* nos religieuses,

que nous nommons ni-kou. Ici je fus interrompu par *Scrutant*, qui ne vouloit pas perdre une si belle occasion de faire briller son savoir. M. Kang-hi a raison, s'écria-t-il, *mandarin* vient de *mandar,* ordonner : les Chinois disent *koung*. Leur langue est bien loin d'être dure. La briéveté des mots n'empêche pas la douceur des sons, comme nous en avons un exemple dans le fameux vers monosyllabique de Racine. Ce qui rend un langage harmonieux, c'est la fréquence des voyelles, sur-tout à la fin des mots, ainsi qu'on peut le remarquer dans l'italien : l'espagnol le seroit également sans ses gutturales. Observez aussi que les Chinois ne connoissent pas cinq de nos plus dures consonnes, B, D, R, X, Z; mais ils modifient le son de leur voix par des dégradations si bien ménagées, que l'on peut y

reconnoître jusqu'à quinze voyelles et trente-cinq consonnes. Aussi leur langue est-elle extrêmement propre à la poésie. Ce bel art est assujetti chez eux à des préceptes qui en rendent la pratique très difficile ; mais la sévérité des regles prouve également en faveur de la beauté du langage et du génie du peuple ; car on ne donne point de préceptes dont l'exécution est impossible. On connoît d'ailleurs en français des poëmes, des odes, des chansons de leur composition, qui ont encore conservé de la grace en passant dans un idiôme si différent. Mais il est absolument impossible de faire jouir un Européen qui ne sait pas le Chinois, de l'avantage particulier à cette langue, il est même assez difficile de le lui faire comprendre ; tandis que l'harmonie des *caracteres-mots*, leur composition qui rappelle à-la-fois

la naissance et la suite des idées, sont des sources d'une jouissance intellectuelle inconnue aux nations qui se servent d'alphabets; et sentie par celles qui savent s'en passer.

Je sais que l'on regarde la langue chinoise comme la plus difficile qui existe, mais la vérité est, qu'elles le sont toutes. Demandez aux autres Européens ce qu'ils pensent du Français; et comment peut-on croire qu'un langage qui contient si peu de mots simples, ne puisse être facilement appris? *Semedo* dit expressément, chapitre 6 de son histoire, qu'il est bien plus aisé que le latin. *Bayer,* dans son *Museum Sinicum*, compte trois cent cinquante-trois mots chinois. Le savant Fourmont, dans sa *Grammaire Mandarine*, n'en admet que trois cent trente-huit. Barrow, trois

cent quarante-deux. Le pere Duhalde trois cent trente, et d'autres missionnaires trois cent soixante-quatre. Au moyen des accents leur prononciation varie, comme celle de la lettre E en français; mais ces changements ne donnent encore que mille quatre cent quarante-cinq, et suivant quelques auteurs, au plus mille cinq cent vingt-cinq mots, c'est-à-dire à-peu-près le nombre de ceux qui sont usuels dans toutes les langues. Celle-ci étant extrêmement riche et remplie de métaphores, il a fallu donner plusieurs sens aux mêmes termes, et pour éviter l'équivoque, leur assigner des caracteres particuliers. Ceci nous conduit à parler de l'écriture.

Sans doute que celle où l'on se sert des lettres est d'un usage fort commode; mais il faut convenir que le

système chinois a de grands avantages qu'on ne trouve point dans l'écriture alphabétique : par lui, le son du mot devient indifférent, chaque peuple peut le prononcer différemment, ou lui en substituer d'autres en y attachant toujours la même idée. C'est ainsi que les Coréens, les Cochinchinois, les Japonais, communiquent avec les Chinois par le moyen de l'écriture, sans que leurs diverses langues aient la moindre ressemblance. Les Européens peuvent juger par les chiffres arabes, seuls signes qui soient communs à tous les habitants de cette partie du monde, de la commodité de cette invention. Lorsqu'un Français, par exemple, trace le chiffre 4, les autres peuples savent de combien d'unités il s'agit, et cependant l'Anglais prononce *four*, l'Allemand *vier*, l'Italien *quatré*, le Hongrois *nelly*, le

Russe *tschetiré* ; etc. etc. ; encore si les caracteres alphabétiques étoient les mêmes pour toutes les nations, mais loin de cela il n'y a pas moins de quatre alphabets en France ; les Allemands en ont aussi plusieurs ainsi que les Russes, les Grecs, et les Turcs. Ajoutez les accents, apostrophes, abréviations, vous trouverez que la mémoire est encore très chargée dans ce systême, et qu'un homme sans savoir plus de trois langues est forcé de connoître plusieurs centaines de caracteres, c'est-à-dire plus qu'il n'y a de clefs ou de principaux signes en chinois. Ce que je trouve aussi très incommode en Europe, c'est que le son des lettres varie dans chaque contrée, et souvent même d'une province à l'autre. Ainsi le B, se prononce V en Languedoc, et P en Alsace. La voyelle A se change en Angleterre en E, I de-

vient une diphthongue, et E devient I. Cependant, si vous ne prononcez pas exactement comme les gens du pays, vous n'êtes pas compris, et souvent même vous dites le contraire de ce que vous croyez dire. Il n'y a pas un homme dans toute la Grande-Bretagne qui, en entendant un Français lire le mot *pléasure* à sa maniere, c'est-à-dire en prononçant toutes les lettres, ce qui lui donne quatre syllabes, devine que c'est celui qu'il dit d'une façon si breve *pléjr*. Mais de son côté un Anglais qui liroit le mot français *face* à l'anglaise, feroit rire tout le monde. Cependant ces usages différents peuvent s'apprendre, il ne faut que de la mémoire et de l'attention; mais elles ne peuvent donner la prononciation de certains mots auxquels les organes se refusent. Chaque nation a dans ce genre des difficultés insurmontables

pour les étrangers. L'Anglais a ses deux Th, l'Allemand son Ch, l'Espagnol son X et ses deux LL, l'Italien le C, le Portugais l'M final, les Hollandais leur R guttural. En sortant de l'Europe les difficultés augmentent encore. Les Arabes ont une espece d'aspiration qui ne ressemble à aucun autre son connu. Le claquement de langue des Hottentots n'a jamais été imité, et j'ai moi-même entendu des sauvages de la Nouvelle Hollande, dont le sifflement nazal n'avoit aucun rapport avec la voix humaine. Je n'examinerai point la cause de ces variétés; ce qui est certain, c'est qu'elles s'opposeront toujours à l'établissement d'une langue universelle. Qu'il seroit donc précieux le moyen de communication générale figurée, qui dispenseroit d'interpretes ineptes, infideles, et qui même ne se

trouvent pas toujours au besoin : les voyageurs seuls peuvent apprécier son inestimable avantage. La langue écrite, ou comme Fourmont l'appelle, la langue oculaire des Chinois rempliroit ce but. Au reste, cette immensité de caracteres qui paroît effrayante, n'est pas un labyrinthe sans fil. Deux cent quatorze clefs ou signes principaux, servent à composer tous les autres. Lorsqu'on les connoît bien, il est facile de voir dans les dictionnaires à quelle classe appartient le caractere que l'on cherche. Aussi il n'y a rien de si commun en Chine que des personnes qui lisent couramment huit ou dix mille caracteres, et ce nombre suffit pour la lecture de presque tous les livres. Les autres signes sont plutôt un objet de curiosité et d'érudition , et montent environ à soixante mille, contenus dans le grand

dictionnaire, rédigé par ordre de l'empereur Kam-hi. Il ne faut pas croire non plus que cette étude soit sans attrait; elle est au contraire satisfaisante, parceque ces caracteres, loin d'être le fruit d'une imagination déréglée, offrent d'ingénieuses combinaisons, et même malgré leur nombre, la preuve d'une sage économie qui soulage la mémoire et contente l'esprit. C'est ainsi que le signe de *petit* placé sur celui de *grand* exprime la forme pyramidale; *force* joint à *peu* exprime foible; *métal* et *manquer* veut dire papier-monnoie; *cœur* entre les deux jambages d'une porte signifie tristesse, et littéralement serrement de cœur, *vieux* et *parole*, discours instructif, *soleil* avec *lune*, lumiere. D'autres caracteres conservent l'histoire des mœurs. Les signes combinés de *vin* et de *cachet* signifient *mariage*,

ces deux choses étant nécessaires pour la célébration des noces. Le caractere de *concubine* est composé des signes *debout* et de celui de *femme*, parce-que les concubines mangent debout pendant que leurs enfants sont assis à table avec le pere et la femme légitime. — Voilà que je me réconcilie avec l'écriture chinoise, dit madame de Chaville, qui avoit assez bien écouté toute cette explication; il est fort bien fait de consacrer la distinction des rangs; sans doute il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'y eût pas de concubines; mais si l'on veut absolument avoir de ces créatures là, il faut les tenir à une distance respectueuse; moi je les ferois manger à l'office. — Cette vivacité nous fit rire : mais *Scrutant*, qui ne perdoit pas de vue son objet, continua en ces termes. Les Chinois ne sont parvenus à former

cet admirable assemblage de signes qu'après avoir essayé toutes les inventions que l'on trouve éparses chez les différents peuples, et que ceux-ci ont conservées malgré leurs imperfections. Ces tentatives sont consignées dans leur histoire. Ils se servirent jusqu'au temps de Fo-hi, au lieu d'écriture, de cordelettes auxquelles on faisoit des nœuds, ce qui ressemble parfaitement aux *quipos* du Pérou; ensuite, les vestiges que des oiseaux avoient laissés sur le sable, donnerent au mandarin Kang-hié, 2698 ans avant Jésus-Christ, l'idée des premiers caracteres. Ils furent gravés d'abord sur le bambou, ainsi que le prouvent les écrits de Confucius déterrés dans les ruines de sa maison, quelques années après l'incendie général des livres ordonné par l'empereur Chi-hohang-ti. C'étoit ainsi que tous les peuples avoient

commencé, comme l'atteste le nom même des livres. Car *liber* veut dire écorce. *Buch* chez les Allemands veut dire en même temps livre et hêtre. Ce qui prouve que cette conformité n'est pas un effet du hasard, c'est que *buch-staben* veut dire lettres; or, l'on sait que *stab* signifie bâton; mais ce nom ne leur a pas été donné, comme le dit Martinius dans son Lexique Philologico Etymologique, parceque le livre s'appuie sur les lettres comme sur un bâton; mais parcequ'en effet les Teutons et les Germains gravoient leurs caracteres sur des baguettes de hêtre: les Anglais ont conservé pour les livres ce mot de *book*, qu'ils prononcent bouk comme les Allemands; mais l'étymologie est perdue chez eux par la corruption du mot hêtre qu'ils nomment *beach*. Quant aux caracteres *og-hams* des anciens Erses, dont

on peut voir la figure dans l'encyclopédie de Petity, ils étoient de même gravés sur le bois, et ressembloient à des especes de *hoches*, comme celles que l'on emploie encore pour compter avec les boulangers, et qui ont donné lieu au mot fiscal de *taille*. Le savant Rudbek explique de la même maniere la dénomination des fameux caracteres runniques, dont se servoient les Scandinaves. Ce nom, dit-il, vient de *roene-troe* (sorbier) bois que l'on employoit de préférence à tout autre, parceque la végétation, au lieu d'effacer les caracteres, les rendoit plus lisibles (1). Pour moi, j'avoue

(1) M. l'abbé de Tersan possede dans sa belle collection plusieurs bâtons chargés de caracteres runiques.

Le meilleur auteur à consulter sur ces caracteres est Olaus Wormius. Fasti Dænici Hofni, 1643, in-fol.

que je ne conçois pas comment le sorbier peut végéter dans des climats si froids, et je serois porté à croire que le bois dont il s'agit est notre *tro-ène*. Passons aux *bibles* des Grecs dont nous avons fait *bibliotheque*.... Ah! M. Scrutant, ne passons point, s'écria *Pasdutout:* voyez à quelle distance nous sommes à présent de la Chine ; par égard pour monsieur, par pitié pour madame, contenez votre érudition dans de plus justes bornes. — L'érudition, répondit Scrutant piqué, déplaît toujours aux ignorants qu'elle humilie, et aux faiseurs de système, dont les sophismes sont souvent détruits par le seul exposé des faits ; dans le fond, la science n'est que l'érudition guidée par la critique. Mais je conviens que l'abondance des matieres et le plaisir d'instruire nos auditeurs, nous entraînent quelque-

fois dans de trop longues digressions.
— Je n'ai plus, dit Pasdutout, qu'un petit reproche à adresser aux Chinois, et je compte assez sur la bonne foi de M. Scrutant, pour croire qu'il n'essayera pas de les en justifier. Il s'agit du courage guerrier, que personne, je pense, n'a jamais songé à leur accorder. Leur pusillanimité est même telle, qu'ils ne rougissent pas de se mettre cent contre un, et encore ont-ils bien de la peine à réussir. Ainsi ils ont employé cent mille hommes pendant trois ans pour réduire le fort d'Albacin, bâti par les Russes près du fleuve Amur, et qui n'étoit défendu que par quatre cents cosaques (1). D'ailleurs, tout le monde sait que les Tartares, dont la popula-

(1) Cet évènement eut lieu à la fin du regne de Pierre-le-Grand. Voyez le Voyage de J. Bell, et de Lange, à Pé-kin, par terre

tion est si foible relativement à celle de la Chine, ont conquis deux fois ce vaste empire. — Je pourrois vous répondre, dit Scrutant, que les héros Grecs ont passé dix ans devant Troie, et que Henri IV, dont le témoignage n'est pas suspect, avoit coutume de dire que Dieu est pour les gros bataillons; enfin je pourrois vous parler de la conquête de la Corée, de Formose, et de l'Archipel de Lieou-Kieou, faite par des armées chinoises; mais j'aime mieux convenir qu'ils n'ont point cette bravoure militaire qui distingue plusieurs nations européennes. Après cet aveu, qu'il me soit permis d'examiner les effets de cette qualité brillante, tant sur la prospérité d'un peuple que sur ses relations de voisinage. Cette crainte de la douleur et de la mort qui vous semble si honteuse, prévient d'abord toutes les

guerres offensives, et dans l'intérieur, en rendant les moyens de répression plus faciles, fait que les crimes sont plus rares. Aussi les soldats chinois, au lieu de sabres, de baïonnettes et de mousquets prêts à fusiller en pleine paix un homme sourd ou ivre qui ne répond pas au *qui vive,* n'ont pour toutes armes que des longs fouets dont les méprises ne sont pas si dangereuses, et cependant on convient que la police est très bien faite à la Chine. — Je pris alors la parole, nous sommes si loin, ajoutai-je, de regretter que la nature ne nous ait pas donné ce courage guerrier dont vous paroissez si fier, que nos sages se plaignent tous les jours de voir augmenter le mépris de la douleur et de la mort. Autrefois, disent-ils, dans les commencements de l'empire, de simples avertissements suffisoient pour

éloigner du vice : quelques siecles après on fut obligé de faire des figures que l'on habilloit comme les coupables, et que l'on accabloit de reproches; cela suffit encore long-temps pour contenir les hommes. Ce ne fut que quand la honte devint insuffisante, que l'ont eut recours aux châtiments : chez les Japonais au contraire, dont on vante la bravoure, égale et peut-être supérieure à la vôtre, les supplices les plus affreux ont été de tous temps nécessaires pour contenir le peuple dans le devoir. — Prenez garde, s'écria *Pasdutout*, en vantant la docilité des Chinois, vous diminuez le mérite de leur gouvernement, et cette haute sagesse qui a été exaltée par tant d'auteurs Européens. Pour moi, je ne vois pas qu'il soit si difficile de gouverner un grand troupeau d'esclaves toujours prêts à baiser

la main du maître qui les frappe ; je ne saurois donner un autre nom aux Chinois, malgré ce fameux tribunal de l'histoire qui, dit-on, tient avec une imperturbable impartialité, registre de toutes les actions des empereurs : il faut peu de courage pour consigner la vérité dans ses écrits, lorsqu'on est sûr qu'ils ne seront publiés qu'après la mort du prince, et même après l'extinction de sa race. Cette institution si foible est cependant le seul frein qu'ils aient imaginé pour tempérer l'excès du despotisme. Dans leur longue histoire, on ne trouve aucun effort généreux vers la liberté ; ils ne se doutent pas même de ces belles théories de gouvernement que l'on a inventées dans l'occident, de ces corps délibérants, de ces assemblées représentatives, enfin d

ces distinctions savantes entre les pouvoirs exécutifs, administratifs, législatifs. — Voilà où je vous attendois, reprit Scrutant en se frottant les mains d'un air triomphant. Vous croyez donc de bonne foi que la science du gouvernement a produit en Europe. . . . . Dans ce moment la porte s'ouvre, et l'on annonce M. * * *. *Scrutant* au lieu de continuer sa phrase, fronce le sourcil, se mord les levres, tourne sur le talon, et se penchant vers Pasdutout, lui dit à voix basse, vous n'en êtes pas quitte, je vous prouverai un autre jour que le gouvernement de la Chine l'emporte sur tous les autres. La colere concentrée de Scrutant fit sourire madame de Chaville, qui me dit en se levant, cette conversation m'a prouvé qu'il en étoit des peuples

comme des individus, rien n'est si difficile que les justifications, mais rien n'est si aisé que les récriminations.

LETTRE XXIX.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 10 octobre 1910.

Voila déja vingt jours que je me suis cassé le bras, et je trouve que ma guérison avance bien lentement: la lecture est ma principale ressource, cependant je reçois quelques visites. La personne qui me soigne le plus est M. de Lovelle, frere de madame de Fensac; il a la bonté de m'apporter les lettres de sa charmante sœur, et, sans doute pour lui faire plaisir, il passe assez souvent la soirée avec moi. C'est un jeune homme d'une figure agréable, il a même avec elle un peu d'air de famille, aussi sa physionomie

est-elle fine et spirituelle ; sa taille est élégante, ses manieres aisées, il parle avec facilité, mieux pourtant des personnes que des choses, peint avec une grace toute particuliere les caracteres et les portraits des gens de sa connoissance ; habile sur-tout à saisir les travers, mais plus malin que méchant, plus gai que satirique, son but est d'amuser, jamais de nuire, il est au contraire obligeant et attentif ; c'est ainsi que m'ayant entendu dire l'autre jour, que pendant mon séjour à Canton, j'avois appris d'un négociant indien à jouer aux échecs, dès le lendemain il m'apporta un échiquier ; nous faisons presque tous les jours une partie ou deux.

La maniere de jouer des Européens est absolument la même que celle des Indiens qui l'ont inventée ; ils n'ont changé que quelques noms,

et ils auroient mieux fait de les conserver; la piece la plus forte et la plus active qui se nomme dans l'Inde le visir, est appelée ici la reine ou la dame. Cette galanterie est bien déplacée, et cela est presque aussi ridicule que d'avoir supprimé les éléphants qui portoient les tours pour les faire marcher seules contre toute vraisemblance. Quant aux fantassins ils ont gardé le nom de *pions*, mais le plus souvent on les défigure en leur donnant la forme de bouteilles.

Les Arabes ont apporté en Espagne, et les croisés dans le reste de l'Europe, ce jeu qui semble peu convenir à la légèreté des Occidentaux, et qui cependant depuis tant de siecles compte toujours parmi eux un grand nombre d'amateurs; mais c'est qu'il pique singulièrement la vanité, passion dominante de ces peuples. Leur

amour-propre jouit avec délice d'un succès indépendant de l'adresse et de la fortune, et qui ne laisse au vaincu d'autre excuse de sa défaite, que de la mettre sur le compte d'une distraction. Une chose pourtant devroit modérer l'orgueil de ces superbes vainqueurs; il est reconnu que les plus grands génies n'ont pas été les meilleurs joueurs (1); peut-être qu'en dépit de la volonté, un esprit supérieur ne sauroit s'abaisser jusqu'à méditer sur d'aussi petits intérêts.

Cependant il faut, pour bien jouer aux échecs, posséder à un degré éminent plusieurs qualités de l'esprit, force d'attention, suite dans les idées, pouvoir de former des combinaisons et de prévoir de loin les conséquences;

(1) En effet Voltaire, Rousseau et plusieurs autres personnages d'un esprit supérieur ont fait d'inutiles efforts pour dépasser la médiocrité en ce genre.

aussi les femmes ne peuvent-elles jamais y parvenir. Pour moi, je pense que ce jeu est un amusement raisonnable mille fois préférable aux conversations ordinaires, dont la médisance veut inutilement aiguiser l'insipidité; qu'il peut en captivant l'attention distraire des peines de l'ame, et même jusqu'à un certain point des souffrances physiques, et c'est ainsi qu'il est utile dans l'oisiveté forcée d'une grande traversée, d'une détention incertaine, ou d'une longue infirmité; enfin, si l'on peut lui reprocher de flatter la plus ridicule des passions, au moins ne sert-il pas la plus basse de toutes, la cupidité!

Lorsque notre partie est finie, on sert le thé que M. de Lovelle aime beaucoup. J'ai exigé de Tai-na qu'elle en prît avec nous, pensant qu'un peu

de société pourroit dissiper cette tristesse qui ne lui est pas naturelle, d'autant plus que la conversation de ce jeune homme est vraiment amusante. Personne n'est plus au fait que lui de ce qui se passe à la cour et dans le grand monde; et comme le desir de faire valoir son pays est combattu par sa disposition à saisir les ridicules, il approche plus de la vérité que le reste de ses compatriotes. Hier il nous parloit de la mode, tourbillon continuel qui entraîne les jeunes et les vieux, les fous et les sages, et qui étend son irrésistible pouvoir sur les opinions comme sur les habits, sur la politique comme sur la médecine; cependant, a-t-il ajouté, trois choses ne changent point ici. Le courage, la politesse, et la vanité y sont immuables comme le sol

et le climat, et il n'est pas au pouvoir des hommes de les détruire. L'histoire en offre une preuve incontestable. Il y a précisément cent vingt ans qu'une révolution terrible bouleversa la France ; tout fut culbuté de fond en comble, lois, institutions, propriétés. L'Europe entiere s'en alarma, mais la valeur des Français triompha de tous ses efforts; et, chose remarquable, de tous leurs ennemis ; les plus redoutables furent ceux de leurs compatriotes, qu'une opinion différente arma dans l'ouest pour la royauté; si l'on vit un moment la plus grossiere rusticité régner chez ce peuple si poli, elle ne dura pas plus longtemps que la terreur ; après elle, le calme ramena l'urbanité, et bientôt aussi la vanité cessant de se cacher sous le manteau ridicule de l'égalité,

il fallut pour contenter ces austeres républicains, rétablir bien vîte les titres et les cordons, la noblesse et les livrées (1).

(1) On trouvera des renseignements curieux sur les échecs indiens et chinois, et sur les jeux qui y ressemblent, dans une dissertation de Leibnitz, insérée dans les mémoires de l'académie de Berlin, année 1710. Voyez aussi *Asiatik Researches*, tom. 2. De Guignes fils, tom 2, pag. 311, et les ouvrages du savant Hyde, intitulés Syntagma Dissertationum, et Historia nerdiludii.

LETTRE XXX.

DU MÊME AU MÊME.

Paris, le 18 octobre 1910.

Je me trouvois hier assez bien pour sortir, quoique j'aie encore le bras en écharpe, et je me faisois une véritable fête de revoir enfin madame de Fensac après une si longue séparation, lorsqu'en descendant mon maudit escalier tournant (détestable invention européenne), j'ai fait un faux pas; n'ayant pu me retenir à la rampe qui étoit du côté de mon bras cassé, je suis tombé assez lourdement; je me le serois probablement fracassé de nouveau si Tai-na n'avoit eu la précaution de l'entourer d'un épais cous-

sinet, qui heureusement a amorti le coup. J'en suis quitte pour une forte entorse qui me fait boiter, et l'expérience m'ayant rendu prudent, je suis décidé à rester dans ma chambre jusqu'à ce que j'aie la libre disposition de tous mes membres. Vous le dirai-je, mon ami, depuis que j'ai pris cette résolution je pense bien plus souvent à vous, en songeant combien vous me seriez utile pour charmer l'ennui de cette retraite forcée; mais je ne rougis pas de ce souvenir intéressé, parceque je suis sûr de mon dévouement pour vous. Des attachements semblables à l'amitié qui nous lie sont, je crois, bien rares chez un peuple aussi frivole que les Français; mais il faut convenir que, sous les simples rapports de société, leurs mœurs ont de grands avantages sur les nôtres. Leurs manieres en même temps aisées et

polies, dégagées de tout ce vain cérémonial, qui chez nous met tant d'entraves à l'amitié, leur permettent de se voir librement à toutes heures, sans perdre le temps en longs préliminaires de messages et de billets (1). Leur salut est aussi bien moins compliqué que le nôtre. Une inclination de tête plus ou moins profonde remplace nos gestes et nos génuflexions; mais ils savent en s'aidant du mouvement des yeux, la graduer de maniere à exprimer très distinctement tous les sentiments qui les animent depuis l'humilité jusqu'à l'arrogance, et l'on m'assure que le plus bas des courtisans européens rend aussi bien sa pensée en s'inclinant devant

(1) Les visites sont toujours précédées en Chine de billets écrits sur du papier rouge plissé en forme d'éventail, dont il faut attendre la réponse avant de se mettre en chemin.

un ministre ou un favori, que le mandarin qui se prosterne aux pieds d'un eunuque insolent.

Je reçois quelques visites, mais elles sont rares et courtes; j'observe que les Français extrêmement prévenants pour les étrangers au moment de leur arrivée, les négligent lorsqu'ils prolongent leur séjour. Il y a donc dans leur accueil plus de mode que d'hospitalité. La seule personne dont les soins assidus ne se démentent pas, est M. de Lovelle, et le service qu'il a rendu l'autre jour à Tai-na, prouve qu'il m'est réellement attaché. Elle n'étoit pas sortie depuis mon accident, je pensai que l'air lui feroit du bien, et je la decidai à prendre une chaise à porteur. Elle étoit au moment de rentrer, le pavé étoit glissant, un des porteurs se laisse tomber, la chaise verse : Tai-na plus effrayée que blessée

s'efforce de sortir, sa robe chinoise, qu'elle conserve toujours à moins qu'elle ne sorte à pied, étonne la foule qui s'amasse autour d'elle; des enfants et des gens du peuple, au lieu de la secourir, l'accueillent par des huées. M. de Lovelle, qui venoit me voir, l'apperçoit dans cet embarras, il s'élance vers elle en poussant rudement ceux qui l'entourent, la prend dans ses bras et l'emporte jusqu'à la maison, puis revenant sur ses pas, indigné de l'insolence de cette populace, il saisit un des bâtons de la chaise, et d'un ton menaçant lui ordonne de se retirer. Il y avoit certainement dans le nombre plusieurs hommes vigoureux dont un seul eût suffi pour terrasser M. de Lovelle; mais sa noble audace leur en impose, et ils s'éloignent en murmurant. L'ascendant prodigieux que l'air de

supériorité et le courage donnent aux gens valeureux sur le reste du monde, est toujours pour moi un nouveau sujet d'étonnement.

Je ne sais si, comme le prétendent quelques naturalistes, le genre humain est composé de plusieurs races; mais sans décider la question, on peut établir deux divisions bien distinctes, l'une de ceux qui craignent le danger, et c'est la plus nombreuse, l'autre de ceux qui le méprisent. Ces derniers sembleroient devoir former une caste privilégiée, une noblesse naturelle faite pour commander; mais la civilisation la prive souvent de ses droits. Elle établit une immense différence entre celui qui, né dans une condition obscure, n'a point d'autre qualité que le courage, et celui qui joint à une valeur brillante des talents supérieurs: l'un vit soldat et meurt

caporal ; l'autre, avec l'aide de la fortune, peut changer la face du monde et laisser d'immortels souvenirs.

Il est cependant des nations généralement plus timides, et d'autres chez qui la valeur est commune. Tels sont dans notre Asie les Tartares, les Malais, et sur-tout les Japonais ; mais tous ces peuples énergiques ne sont pas exempts de rudesse, et même de férocité. Voilà ce que l'on observe aussi en Europe, où l'on ne trouve que chez les Français ce singulier alliage de bravoure et de politesse, d'audace et de galanterie : l'on a même remarqué que leurs plus fiers guerriers possédoient au plus haut degré ces qualités si différentes. Ainsi, François Ier et Henri IV, ces rois chevaliers, étoient aussi les plus galants militaires de leur temps. Ceux de l'âge présent n'ont point dégénéré. M. de

Lovelle, en entrant chez moi, déposa toute sa colere, et prit l'air du plus tendre intérêt à l'aspect de Tai-na, que cette scene aussi désagréable qu'imprévue avoit extrêmement émue. Elle a été touchée, comme elle le devoit, de ses soins obligeants ; et depuis ce temps elle montre moins d'éloignement pour rester chez moi avec lui. Hier, il a même obtenu d'elle de continuer un air qu'elle me chantoit; je suis aussi musicien, lui a-t-il dit, et je veux vous le montrer. Le soir il a fait apporter un piano : c'est un instrument plus grand que notre *ché,* mais qui lui ressemble un peu. Les cordes, au lieu d'être de soie et au nombre de vingt-six, sont de métal et plus nombreuses, ce qui le rend beaucoup plus sonore. M. de Lovelle en joue fort agréablement : à notre grand étonnement, il a répété l'air que

Tai-na avoit chanté le matin ; il prétend que ce talent est fort aisé à acquérir, et que dans peu de temps ma femme pourroit en savoir assez pour s'accompagner et pour jouer de petites pieces : elle a, pour me faire plaisir, consenti à prendre de ses leçons. J'emporterai certainement un de ces pianos sur le vaisseau qui nous ramenera en Chine, et je compte qu'il nous sera fort utile pour charmer l'ennui d'une longue traversée.

Les femmes européennes apprennent très facilement la musique, et l'étude de ce bel art entre pour beaucoup dans leur éducation : elles y font souvent de grands progrès ; mais par une inconcevable insouciance, elles l'abandonnent presque toutes dès qu'elles sont mariées, et leur talent est perdu pour elles-mêmes et pour leurs maris. Cependant cet agrément

est le seul auquel l'habitude semble donner plus de prix, tandis que tous les autres diminuent lorsqu'ils perdent l'attrait de la nouveauté. Peu d'hommes sont insensibles aux sons harmonieux d'un instrument touché par une main habile, et pour plusieurs une voix argentine est le plus puissant de tous les charmes. La musique est amie des nerfs, elle chasse les idées sombres, délasse agréablement l'esprit, procure au corps fatigué le plus doux sommeil, embellit encore les belles nuits d'été, abrege les longues soirées d'automne ; enfin, par un effet, qui dans les ames généreuses tient à la reconnoissance, et dans les autres à l'égoïsme, elle attache sans que l'on s'en rende compte à la personne qui nous fait goûter ces jouissances.

LETTRE XXXI.

WAM-PO A KANG-HI.

Pé-kin, le 11 mai 1910.

Je confie cette lettre, mon cher Kang-hi, à un négociant arménien, qui traverse la grande Tartarie et le nord de la Perse, pour se rendre à Constantinople, ville peu éloignée, si je ne me trompe, de Paris, où vous devez être à présent (1). Voulant profiter de cette occasion pour vous donner des nou-

(1) Ne vous moquez pas tant de l'ignorance de Wam-po; le grand éloignement semble rapprocher les distances; et puis, êtes-vous bien sûr de ne jamais faire de semblables bévues lorsqu'il s'agit de villes situées hors de la partie du monde que vous habitez? (*Note de l'éditeur.*)

velles de ce qui vous intéresse, j'ai fait venir la femme âgée que vous avez chargée de l'intendance de votre *harem* : elle m'a dit que depuis votre absence tout étoit chez vous dans le meilleur ordre. Elle a eu pendant quelques jours une inquiétude très vive ; Tiang-tsée, cette jeune personne si belle que vous avez achetée l'année derniere, a été sérieusement incommodée : on a fait venir le médecin Voo-tong, qui jouit de votre confiance : il est resté, suivant l'usage, dans l'appartement extérieur, et de là, au moyen d'un fil de soie attaché au poignet de la malade, il lui a tâté le pouls. La délicatesse de son tact est si grande qu'il a bientôt reconnu que le siege du mal étoit dans les nerfs. Il a en conséquence ordonné une décoction de ging-seng dans un bouillon de nids d'oiseaux : ce remede mer-

veilleux, dont le succès est infaillible, lorsqu'il n'est point falsifié, a rempli son attente, et vous pouvez être tranquille sur l'état de la belle Tiang-tsée. Je songe en écrivant ceci, qu'une des grandes peines attachées à l'absence déja si fâcheuse en elle-même, est de ne pouvoir ouvrir ces lettres que nous attendons avec tant d'impatience, sans avoir à craindre qu'elles ne nous apprennent la mort ou les souffrances des objets de nos affections. Revenez donc bien vîte, mon cher Kang-hi, et jouissons ensemble des charmes de l'amitié, seul plaisir vif et durable, et qui ne craint pas plus les ravages du temps que les caprices du sort.

La Chine, mon ami, est toujours tranquille et heureuse. La nature lui a départi ses dons les plus précieux, et les hommes y sont assez sages pour ne pas contrarier ses vues bienfai-

santes. Pourquoi faut-il que des symptômes alarmants menacent au-dehors notre avenir? C'est en vain que des mers orageuses et remplies d'écueils nous défendent au sud et à l'est, que des montagnes inaccessibles et des déserts plus difficiles encore à franchir que la grande muraille, nous mettent à couvert des autres côtés. L'Europe, mon ami, la terrible Europe s'est rapprochée de nous. Il y avoit de la pusillanimité à craindre ses vaisseaux qui venoient après six mois de navigation nous demander en suppliants l'excédent de nos denrées; mais depuis que ces peuples sont paisibles possesseurs de l'Indostan, des armées formidables peuvent envahir nos frontieres. Il y a déja plus de cent ans (vers la fin du dix huitieme siecle), que l'empereur Kien-long, de glorieuse mémoire, conçut des in-

quiétudes en voyant les Anglais chercher à s'introduire à la cour du Dalay-lama. Lord Macartney, leur ambassadeur, fit d'inutiles efforts pour dissiper les soupçons que ces intrigues avoient fait naître. Heureusement que pendant tout le siecle dernier, des guerres presque continuelles avec les Marattes et les Seiks, attirerent du côté du nord et de l'ouest les armes de ces insulaires. Aussi continuerent-ils de nous traiter avec le respect convenable. Cependant leurs desseins ambitieux commençoient à percer, lorsque l'on vit éclater ces troubles civils qui ont amené l'indépendance de l'Inde anglaise. Aujourd'hui qu'elle est reconnue, ce gouvernement naissant, mais fier de ses forces et de l'accroissement rapide de sa population, ne craint pas de prendre avec ses voisins une attitude menaçante : il exige

impérieusement de l'empereur du Birman, un tribut de bois de tek nécessaire à la construction d'une marine militaire, demande au roi de la Cochinchine la concession de la baie de Turon, ancien projet favori des Européens, dont le succès seroit inquiétant pour nos provinces méridionales; d'un autre côté, il soutient dans sa révolte contre son légitime souverain le Tischou-lama, pour le réduire sans doute par la suite à la condition d'un prince nominal, ainsi que l'ont été les rajas et le grand mogol lui-même. Les troupes que notre auguste empereur n'a pu se dispenser d'envoyer au secours du chef sacré de la religion qu'il professe, se sont déja trouvées engagées avec les anglo-indiens. La cavalerie tartare a bien fait son devoir, et a protégé dans leur fuite les fantassins chinois, épouvantés de l'impétueuse

attaque de ces hommes, qui, sans colere, sans esprit de vengeance, courent avec une ardeur qui tient du délire, exposer leur vie, et ne s'embarrassent ni du nombre ni de la position de leurs adversaires. C'est en vain que nos troupes les mieux disciplinées feroient, pour les arrêter, ces belles évolutions qui représentent l'*ombre de la lune se projetant comme un bouclier du haut des montagnes*, ou celle *de la fleur de Mio-hoa* (1). Ces combinaisons savantes seroient déjouées par la fougue des Européens.

Qui peut résister à de tels furieux? Et n'est-il pas fort à craindre que s'ils s'établissent une fois dans le Boutan et le Thibet, ils ne soumettent de proche en proche les hordes voisines, et ne pénetrent même un jour jusqu'à

(1) Les figures de ces évolutions sont gravées dans l'art militaire des Chinois, Paris 1770, in-4, elles le sont aussi, t. 7, des Mém. sur les Chinois.

la Chine. . . . . . . Mais je m'arrête: pourquoi me livrer à ces tristes conjectures; quand bien même elles devroient se réaliser, l'évènement ne peut être que fort éloigné, et nous ne serons plus alors, et nos enfants eux-mêmes auront depuis long-temps fait place à d'autres générations. Nos affections, ainsi que l'intérêt qu'il nous est permis de prendre aux évènements, sont, relativement au temps, renfermés dans des limites assez étroites. Au-delà, tout est vanité; et si le monde entier est lui-même périssable, si l'on peut aisément concevoir tel accident, qui en n'altérant que la surface de notre planete, feroit disparoître le genre humain, et jusqu'aux traces de son existence, n'est-il pas insensé de se servir de cette longue vue, que l'on nomme imagination,

pour se tourmenter des chances d'un avenir incertain lui-même?

P. S. Vous trouverez ci-joint un mémoire que l'on vient d'imprimer sur la nouvelle révolution de l'Inde anglaise, je le tiens d'un missionnaire qui enseigne les mathématiques à mon fils. Il contient des détails curieux sur ce grand évènement, auquel depuis long-temps on pouvoit s'attendre. Je ne puis vous garantir l'exactitude des faits dont je n'ai pas été témoin, mais du moins ce récit ne me paroît choquer en rien la vraisemblance (1).

(1) Ce mémoire est placé à la fin des lettres.

LETTRE XXXII.

KANG-HI A WAM-PO.

Paris, le 28 octobre 1910.

Je viens, mon cher Wampo, de recevoir votre lettre en date du 10 mai, et je m'empresse d'y répondre; vos soins me touchent sans m'étonner, et je n'espérois pas moins de votre amitié. En attendant que je jouisse du bonheur de vous voir, mon imagination se reporte avec un plaisir infini vers les lieux où vous êtes, et qui renferment tant d'objets de mon affection, enfin vers ma *patrie*. Vous ne sauriez concevoir, vous dont la vie fut toujours sédentaire, quel effet magique produit sur le voyageur ce mot de

patrie, sa force attractive, au contraire de toutes les autres, s'accroît par l'éloignement. Tant de motifs se réunissent pour nous en rendre le séjour agréable. C'est là que sont nos parents, nos amis; là, tout est d'accord avec nos habitudes, rien ne choque nos préjugés; les mœurs, les caracteres, la langue, tout, dès l'enfance, nous est familier; et notre corps est fait au climat, ou plutôt a été fait pour lui.

Parmi les liens nombreux qui nous attachent à notre pays natal, je suis porté à croire que le plus fort est le desir actif d'augmenter notre bien-être. Cette espece d'ambition générale, commune à toutes les classes, prend une infinité de formes, et c'est d'elle que naissent les espérances qui font le charme et le soutien de la vie. L'un recherche la considération ou

le crédit, l'autre ne prise que les richesses; celui-là aspire à la célébrité, quelques uns ne veulent qu'augmenter leur patrimoine, d'autres le dépensent pour embellir leurs maisons et leurs jardins; il en est qui, exclusivement occupés de leurs enfants, sacrifient tout pour leur établissement. Quel que soit le but que l'on se propose, il est évident que chacun ayant plus de facilité pour y atteindre dans sa patrie que par-tout ailleurs, doit la préférer aux autres pays; mais cet attachement intéressé n'a rien de commun avec le patriotisme, sentiment généreux, passionné, susceptible d'exaltation et même de fanatisme. Aussi lorsque le goût de l'instruction ou l'ennui nous portent à visiter des contrées éloignées, c'est toujours avec la résolution d'y revenir que nous quittons les lieux qui

nous ont vu naître ; ce desir augmente à mesure que la curiosité est satisfaite, et quelque intéressant qu'ait été le voyage, l'instant le plus doux est celui du retour. Ainsi le projectile change de direction dès le premier instant de sa course, parcequ'il éprouve l'influence de cette tendance universelle qui le ramene vers le centre de la terre ; le voyageur est le projectile, l'attrait de la nouveauté la force qui le met en mouvement, l'amour de la patrie celle qui tend à le rappeler ; les contrariétés qui ne se rencontrent que trop souvent dans les pays étrangers augmentent singulièrement l'intensité de cette derniere force. Pour moi j'éprouve une véritable peine en voyant combien peu l'on doit compter sur l'accueil prévenant des Français ; je crois bien qu'il entre dans leur conduite plus de légèreté

que de fausseté, mais il n'en est pas moins désagréable de voir succéder une politesse froide et l'insouciance la moins déguisée, à un empressement flatteur et aux démonstrations d'une amitié qui sembloit si sincere. Voilà ce qui m'arrive journellement. Hier encore, dans une maison où je passois la soirée, j'entendis quelqu'un qui demandoit mon nom: lorsqu'il l'eut appris, Eh quoi! dit-il assez haut, ce Chinois est encore ici, il y a long-temps que je le croyois parti pour Pé-kin. — Cela ne me surprend pas, répondit l'autre, on ne parle plus du mandarin depuis l'arrivée de l'orang-outan, et bientôt celui-ci cédera la place au nouveau métaphysicien de l'athenée. Je ne puis réellement compter ici que sur l'attachement de M. de Lovelle, et sur celui de son aimable sœur. Encore, vous le dirai-je, mon

ami, je ne conçois rien à la conduite de celle-ci ; depuis deux jours que je commence à sortir, voilà cinq ou six fois que je vais chez elle sans pouvoir la rencontrer. Je viens de lui écrire pour lui demander un rendez-vous avant mon départ pour Rouen, car vous saurez que je vais assister à une expérience importante que l'on doit faire dans cette ville. Si elle réussit, la navigation, ce grand problême qui depuis si long-temps occupe tant de têtes pensantes, et dont tous les peuples ont donné une solution plus ou moins imparfaite, sera enfin résolu de la maniere la plus satisfaisante. Les Européens ont déja pourvu à la sûreté des équipages, point si essentiel et pourtant si négligé, soit en substituant au bois, dans la construction des vaisseaux, une espece de pierre ponce factice qui les rend in-

combustibles sans augmenter leur pesanteur (1), soit en divisant la cale en cases revêtues d'un enduit imperméable, ce qui les met à l'abri du danger des voies d'eau ; mais ils auroient tort de s'attribuer l'invention de ce dernier procédé que nous employons dans nos jonques depuis un temps immémorial. Ils sont aussi parvenus à cultiver en grand le lin de la Nouvelle-Hollande (2), qui remplace aujourd'hui le chanvre, et la navigation y a doublement gagné, car l'extrême tenacité de cette plante a permis de

(1) (*Note de l'éditeur.*) Les Egyptiens ne connoissoient pas cet usage de la pierre ponce dont parle Kang-hi, mais ils avoient des bateaux de terre cuite, ce qui est prouvé par ce passage de Juvénal.

Parvula fictilibus solitum dare vela phaselis,
Et brevibus pictæ remis incumbere testæ.

(2) *Phormium tenax*, on doit à M. de la Billardiere cette plante qui peut devenir si utile.

diminuer considérablement la grosseur des cordages, ce qui rend le navire moins pesant, et d'un autre côté les agrès qui ne présentent plus tant de surface au vent, retardent moins la marche dans les routes obliques.

Cependant il reste encore un grand pas à faire dans cette carriere; il seroit à desirer que l'on trouvât une maniere de voguer pendant le calme ou même de lutter avec succès contre les vents et les courants sans employer les rames et les autres moyens mécaniques qui exigent ou plutôt qui surpassent la force des équipages nécessaires à la manœuvre ordinaire. Il est vrai que depuis plus de cent ans, on a imaginé dans l'Amérique septentrionale de faire servir la pompe à feu à cet usage, mais cette idée ingénieuse s'est trouvée dans l'exécution sujette à de grands inconvénients; le dérange-

ment trop fréquent d'une machine aussi compliquée, la grande quantité de combustible qu'elle consume et qui diminue la cargaison en même temps qu'elle augmente les frais, ne permettent pas de l'employer à des voyages de long cours, non plus que dans les pays où le charbon de terre n'est pas très abondant. La physique vient, dit-on, de fournir un agent qui se renouvelle sans dépenses et sans efforts; on soupçonne (car l'inventeur n'a pas fait connoître son secret) qu'il a su, au moyen de combinaisons nouvelles, tirer parti de la décomposition de l'eau par le galvanisme. Quoi qu'il en soit, l'expérience faite sur un modele d'une assez forte proportion ayant parfaitement réussi, le gouvernement a fourni les fonds pour la répéter en grand, jugeant avec raison qu'une pareille découverte seroit non seule-

ment utile en mer pour avancer pendant les calmes qui sont dans certains parages plus dangereux que les tempêtes, mais encore qu'elle serviroit à remplacer les hallages sur les canaux et les rivieres. Pour moi, je vois, outre les avantages qui en résulteront pour la navigation, bien des milliers de chevaux rendus à l'agriculture, et si, comme je le crois, elle peut s'en passer, il est évident que les terres employées aujourd'hui à leur subsistance serviront désormais à la nourriture des hommes, dont par une conséquence nécessaire, le nombre augmentera. Les Européens, qui en général aiment mieux nier les faits que d'approfondir les causes, ne se doutent pas que nous devons en partie, l'immensité de notre population à la petite quantité de nos bêtes de somme et de trait.

L'expérience dont il s'agit aura lieu à Rouen, je profiterai de cette occasion pour voir cette ville intéressante par son commerce et ses manufactures ; mais comme ce voyage ne me retiendra hors de Paris que quatre ou cinq jours, et qu'il n'offre rien de bien attrayant pour Tai-na, je ne l'emmenerai pas. Je compte partir après demain, à mon retour je vous donnerai de mes nouvelles. Adieu, mon cher Wam-po, il faut que je vous quitte pour écrire à madame de Fensac.

LETTRE XXXIII ET DERNIERE.

DU MÊME AU MÊME.

Paris, le 30 octobre 1910.

Ah! mon ami, quel inconcevable évènement! comment croire que des dehors si séduisants recelent tant de perfidie? Mais peut-être que la passion, le dépit m'aveuglent. Eh bien! jugez-en vous-même par les deux lettres que je viens de recevoir.

Madame de Fensac à M. Kang-hi.

Ce lundi à minuit.

Je rentre chez moi, monsieur, et l'on me remet votre billet; je m'em-

presse d'y répondre : vous demandez à me voir j'en ai aussi le desir, mais avant de le satisfaire, il m'a paru nécessaire que vous fussiez prévenu de l'état de mon cœur. Il s'y est fait depuis quelque temps une révolution qui me surprend et me confond. Je conserve assurément pour vous l'estime que vos qualités aimables inspirent, et ce tendre intérêt, dont une union intime laisse dans les ames délicates d'ineffaçables traces ; mais le charme est rompu, et cet amour que de si bonne foi je croyois immortel, s'est évanoui comme un songe. Seule, désolée de votre absence dont je me reprochois la cause, livrée dans ma retraite à de sombres pensées, j'ai réfléchi sur ma situation, sur la vôtre, sur le chagrin violent ou plutôt le désespoir qui seroit la suite inévitable de votre départ ; j'ai craint que ma

foiblesse pour vous ne me portât à accepter la proposition que vous ne manqueriez pas de renouveller de m'emmener avec vous, et dont, peut-être, vous ne tarderiez pas à vous repentir. Ces réflexions, en me prouvant que votre bonheur étoit aussi compromis que le mien, m'ont insensiblement guérie de cette passion insensée, et que pourtant je ne puis me défendre de regretter. Il est de votre intérêt, je dirai plus, il est de votre devoir de m'affermir dans une aussi sage résolution. Le moyen est de nous voir peu dans le commencement et jamais sans témoins. Je me flatte que vous reconnoîtrez dans cette démarche toute la franchise de mon caractere; elle vous est connue, vous savez que je ne vous ai jamais rien caché, si ce n'est la vivacité de mes senti-

ments pour vous lorsque la réserve m'en imposoit la loi.

J'aime à croire qu'il vous en coûtera pour renoncer à moi, et pourtant je ne voudrois pas qu'il vous en coûtât trop, étrange contradiction de tendresse et de vanité; pour vous, si votre cœur est peiné, votre amour-propre n'a point à souffrir, personne ne vous est préféré, et ne le sera jamais, je n'aurai que des amis, et vous serez le premier.

Je suis désolée que vous partiez jeudi, j'ai du monde à souper samedi, et je comptois vous proposer d'y venir. Quand je voudrois vous voir plutôt, cela me seroit impossible, car je passe toutes mes journées chez une de mes amies dont la santé m'inquiette.

Mille sentiments divers m'agiterent

en recevant cette lettre, je conçus pourtant l'espoir de faire révoquer le terrible arrêt, j'écrivis une réponse touchante et passionnée, j'allois l'envoyer lorsque l'on m'apporta le billet suivant.

Billet.

Si M. Kang-hi n'a point aujourd'hui de partie arrangée, on lui propose un spectacle fait pour intéresser un cœur sensible comme le sien; il peut être témoin d'un tête-à-tête entre deux amants, vrais modeles de tendresse. Qu'il se rende ce soir à sept heures précises à l'entrée des Champs-Elisées du côté de la place, il verra une voiture de remise s'arrêter à la premiere barriere; un jeune homme vêtu d'une redingote grise, caché jusqu'alors

derriere un tas de chaises, ira précipitamment ouvrir la portiere, il donnera la main à une dame dont le joli visage est presque entièrement caché par un grand chapeau de paille, mais qui est cependant reconnoissable à l'élégance remarquable de sa taille.

Ce préambule excite-t-il votre curiosité, je vous dirai pour la satisfaire, que le jeune homme vêtu de gris est le colonel Jolioff, arrivé depuis un mois de Pétersbourg à Paris, où l'on admire son brillant équipage; quant à la femme elle se nomme madame de. . . . . Mais non, il faut être discret; au reste, si elle n'étoit pas des amies de M. le mandarin, il n'y auroit rien de piquant pour lui dans cette aventure, et cela ne rempliroit pas le but de son dévoué serviteur,

REVANCHE.

Ce billet excita à la-fois ma surprise et mon indignation, je ne connoissois pas ce Jolioff, mais je me rappelai bientôt que M. de Lovelle m'avoit vanté les graces et les manieres agréables de ce Russe, qui, ajoutoit-il, ne pouvoit manquer d'avoir l'hiver prochain beaucoup de succès auprès des dames. Cet avis, qui me venoit évidemment de M. de Jansen charmé d'une occasion de se venger, étoit si détaillé, que je n'étois que trop tenté d'ajouter foi à ce qu'il contenoit d'affligeant pour moi; d'un autre côté, je n'avois aucune preuve, le témoignage d'un ennemi est naturellement suspect, il se pouvoit que ce fût une vile imposture inventée dans le dessein de m'inquiéter. Je m'arrêtai à cette idée, résolu de ne faire aucune démarche,

et de mépriser la lettre et son auteur ; mais le doute est insupportable dans de telles occasions ; dès que le soupçon est entré dans notre cœur, il exerce sur lui un empire fatal, semblable à la puissance du serpent sur l'oiseau, qui, après s'être inutilement agité pour fuir le péril, se précipite lui-même dans la gueule béante du monstre qui va le dévorer. J'irai donc ce soir au lieu indiqué, je vous avoue même que j'attends avec impatience l'heure fatale. Je ne veux pas fermer ma lettre, sans vous apprendre quel est le sort de votre foible ami.

A dix heures du soir.

Il n'étoit que trop vrai ; mais des tourments inattendus m'étoient encore réservés. Vous saurez d'abord

que tout s'est passé exactement comme on me l'avoit annoncé. Le carrosse, le jeune homme, la femme, j'ai tout vu, et n'ai que trop reconnu au clair de la lune la perfide madame de Fensac; confus et outré de douleur, je m'esquivois dans l'ombre comme un malfaiteur, lorsqu'un homme se place devant moi, et me ferme le passage; bon soir, monsieur le mandarin, s'écrie-t-il d'une voix éclatante, les Champs-Elisées valent le bois de Boulogne, et puis il s'éloigne en faisant un long éclat de rire. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'étoit *Jansen*, l'auteur du billet. Je rentre chez moi, le chagrin dans le cœur; je trouve Tai-na seule, elle étoit émue, mais dans mon trouble je ne m'en apperçois pas, je me jette sur un fauteuil sans dire une parole, bientôt mes yeux s'arrêtent sur un papier que je

vois à mes pieds, je le ramasse croyant qu'il est tombé de ma poche, et le roule machinalement entre mes doigts. Enfin, je reconnois que c'est une lettre décachetée. Je vous l'envoie.

Lettre de M. de Lovelle à M. de Janville.

Mon *groum* te remettra ceci, mon cher Janville, il faut que tu lui dises quel cheval tu peux me prêter jeudi pour quelques jours, je voudrois que ce fût *l'agile*, dont j'ai la meilleure opinion depuis la course du Champ-de-Mars, j'en aurai le plus grand soin. Ma jument noire est un peu malade, on la traite, et comme disent les Anglais, elle fait un cours de physique. Je n'aime pas plus à emprunter des chevaux qu'à prêter les miens; aussi

s'agit-il d'une importante affaire dont tu ne sais que le commencement, et dont le dénouement sera plus prompt que je ne l'espérois. Le mandarin va faire un petit voyage, il laisse, à ma grande surprise, sa femme à Paris; un mari Français ne se conduiroit pas mieux. Voici mon plan; Tai-na va régulièrement se promener tous les jours en chaise à porteur, elle affectionne particulièrement la barriere de l'Etoile, où après s'être reposée, elle tourne à droite et revient par le *Roule* et les Champs-Elisées. J'ai gagné les porteurs, ils s'arrêteront jeudi dans l'allée de traverse à côté de ma caleche, où j'aurai soin de placer une femme bien mise, je serai à cheval, j'en descendrai pour prier Tai-na de trouver bon que je lui présente une dame de mes parentes, qui a le plus grand desir de faire connoissance avec elle, et

qui, étant incommodée, lui demande de vouloir bien monter dans la caleche ; il n'y a pas de mal à cela, et puis je me flatte d'avoir fait assez de progrès dans son cœur depuis les leçons de musique, pour qu'elle soit bien aise de m'obliger (elle m'en a donné la preuve en cessant de fumer). Elle y consentira donc, sinon je la prends dans mes bras, la place dans la voiture dont les stors se baissent à l'instant, mon cocher part comme l'éclair, je saute sur mon cheval, et dans moins d'une heure nous sommes en sûreté dans la maison du garde de mon oncle, au bout de son grand parc. Le Chinois sera médiocrement content lorsqu'il trouvera sa femme partie ; le bon de l'affaire, c'est qu'il ne pourra pas en porter ses plaintes à ma sœur, qui part dans deux jours pour Fontainebleau ; entre nous, elle trouve le

mandarin ennuyeux depuis qu'il n'est plus à la mode, et compte à son retour lui fermer sa porte. Il s'adressera à la police, mais je la dérouterai en prenant un passeport pour Spa, et faisant partir mon valet-de-chambre à ma place; enfin, si l'on parvient à découvrir ma retraite, averti à temps, je décampe enmenant la belle Tai-na à ma suite, ou la laissant si elle le préfere, car les volontés sont libres. Dans tous les cas je n'aurai pas perdu mon temps, et tout dans la vie, mon cher philosophe, n'est-il pas provisoire? Je sais qu'un enlèvement est devenu une chose ridicule même dans un roman, mais songe qu'il s'agit d'une chinoise remplie de préjugés et avec laquelle les moyens ordinaires pourroient bien échouer; au reste, mande-moi ce que tu penses de mes projets, car je reconnois que tu as

une excellente tête pour les mauvaises affaires, et sur-tout promets-moi ton cheval.

P. S. Considere que tu acquiers par ce service signalé des droits sacrés sur mon cœur, et à jamais la disposition de mon écurie. DE LOVELLE.

Sur le revers du billet M. de Janville avoit écrit au crayon.

De ma cour ce mardi.

Ton homme me trouve prêt à monter à cheval et horriblement pressé, je ne remonterai pas pour t'écrire une lettre, puisque je peux te dire ici que je n'ai rien à refuser à un ami tel que toi, sur-tout quand il s'agit d'une action aussi brillante que celle-là.

Sais-tu bien qu'à ton retour tu pourras nous donner un journal de découvertes. Cela sera fort curieux. Une femme aux pieds cassés, qui fume, etc. etc. comment diable ! Adieu. Audace et succès.

Après avoir lu le plan de cet infernal complot, je demandai à Tai-na, d'un ton courroucé, comment ce papier se trouvoit dans sa chambre ; elle me répondit en rougissant, que M. de Lovelle étoit venu comme à l'ordinaire lui donner sa leçon, mais que m'ayant entendu rentrer, il étoit sorti précipitamment, et que sans doute ce papier étoit tombé de sa poche. — Pourquoi sortir lorsque j'arrive ? — Il étoit fort ému, et moi aussi, et craignoit sans doute de vous laisser voir son trouble. . . . . Je vous dirai

tout; depuis quelque temps je m'apercevois qu'il me regardoit d'une maniere à me faire baisser les yeux; aujourd'hui sous prétexte de me placer les doigts sur le clavier, il m'a pressé la main, j'ai voulu la retirer, il l'a serrée plus fort et l'a baisée avec transport, en me disant les choses du monde les plus tendres; j'ai voulu me lever, il s'est jeté à mes genoux. — Le traître! continuez. — Heureusement il a reconnu le bruit de votre voiture qui s'arrêtoit à la porte, il est sorti, et je ne conçois pas comment vous ne l'avez pas rencontré. — Tai-na, lui dis-je d'un ton radouci, vous auriez dû m'instruire de ses tentatives criminelles. — J'en ai eu la pensée, mais j'ai craint de vous inquiéter inutilement; vous savez que j'avois beaucoup de répugnance à recevoir M. de Lovelle, et que ce n'est que par com-

plaisance pour vous que j'ai consenti à prendre de ses leçons. — Vous avez raison, lui répondis-je vivement, quittons ce pays où les dehors de l'amitié servent à cacher des desseins perfides, où des hommes qui se piquent de délicatesse sont des voleurs de femmes, c'est-à-dire de ce qui est mille fois plus précieux que l'or, où les mœurs tentent la foiblesse qu'elles devroient protéger, où les lois séveres pour les moindres fautes se taisent sur l'adultere, et où l'opinion publique est pour le séducteur contre l'époux offensé. Partons dès demain, Tai-na; êtes-vous prête? je ne saurois rester plus long-temps dans cet odieux séjour. — L'ombre ne demande pas au corps si elle doit le suivre, fut la réponse de cette charmante personne.

P. S. Je viens de donner mes ordres

et de tout disposer pour que nous puissions quitter Paris dans la journée de demain. A présent que je suis plus calme, je ne puis penser, sans confusion, à cette liaison dont encore hier je m'enorgueillissois si sottement. Les suites les plus funestes auroient pu en être les conséquences sans que j'eusse le droit de m'en plaindre. J'ai été au moment de perdre la vie ou de l'ôter à un jeune homme qui ne m'avoit point offensé, pour une coquette qui m'a indignement trompé; pour elle, je me suis cassé le bras, et si je ne suis pas estropié, il n'en est pas moins vrai que je m'en ressentirai le reste de ma vie; cependant son frere me trahissoit sous le voile d'une amitié sincere, et cherchoit à m'enlever ma femme, celle qui m'est aussi précieuse par les qualités du cœur que par les charmes de sa personne,

dont les attraits me paroissent toujours nouveaux après ces distractions que nos coutumes autorisent ; enfin, celle qui m'a fait goûter les douceurs de la paternité, et que mes enfants appellent leur mere. J'ai pensé la perdre, et sa pûreté ne l'eût pas sauvée, non plus que sa tendresse pour moi ; il eût fallu, en effet, une force plus qu'humaine pour résister à ce mélange de séduction et de violence que le perfide Lovelle méditoit d'employer contre elle ; et, si ce malheur m'étoit arrivé, il eût encore été aggravé par les reproches de ma conscience. Lorsque le jardinier retire imprudemment l'appui qui soutenoit la reine des fleurs, s'il trouve sa frêle tige brisée par l'ouragan, ce n'est pas le typhon, mais sa propre imprévoyance qu'il doit accuser.

Plus j'y pense, et plus je rougis

d'avoir été assez foible pour céder aux séductions de la coquetterie, mais je mourrois de honte si j'avois été assez vil pour chercher à corrompre une honnête femme.

J'aurois encore bien des choses à voir ici, mais il en coûte trop cher pour satisfaire sa curiosité; je retournerois donc tout droit en Chine si les ordres de l'empereur ne m'appeloient en Angleterre; on dit que les femmes y sont moins coquettes, et les hommes moins galants qu'en France; mais je ne m'y fierai pas, Tai-na sera renfermée plus étroitement à Londres qu'à Pé-kin, puisqu'elle y courra plus de dangers; je tâcherei d'adoucir par les plus tendres caresses cette étroite reclusion, et je me hâterai de la ramener dans notre heureuse patrie, dans ce pays où le mélange des sexes est inconnu, où les plaisirs frivoles qu'il

procure ne compromettent pas le bonheur, et n'exposent point à des regrets cuisants, où les lois intimident le vice, où les mœurs protegent l'innocence, où les bonnes intentions suffisent aux femmes pour être vertueuses, et où enfin il leur en coûte autant de peines pour être coupables, qu'en Europe pour ne l'être point. Quant à moi, dès que je verrai un joli visage je détournerai la tête, c'est, je crois, le seul moyen bien sûr de la conserver.

FIN DU VOYAGE DE KANG-HI EN FRANCE.

MÉMOIRE

SUR LA RÉVOLUTION

DE L'INDE ANGLAISE.

MÉMOIRE

SUR LA RÉVOLUTION

DE L'INDE ANGLAISE.

Rédigé par le révérend pere Benoît, missionnaire à la résidence de Poonah capitale de l'empire des Marattes.

Imprimé à Pé-kin, en janvier 1910, avec l'approbation du révérend pere supérieur-général de la mission.

La puissance anglaise sembloit pour jamais affermie dans l'Inde. Depuis Gengis-Khan, ce fameux conquérant de l'Asie, aucune nation n'avoit possédé dans cette partie du monde un aussi vaste territoire. Des rives de l'Indus à celles du Gange, tout étoit soumis

à ses lois, tandis que dans l'Indostan, proprement dit, les provinces qui avoient formé l'empire du grand Mogol et celui d'Hyder ali lui appartenoient, à la réserve des pays occupés par les Marattes. Ces peuples, qui dès les premiers temps de leur existence avoient su résister au grand Aurengzeb, ont également soutenu les attaques répetées des Anglais. Un pays difficile, hérissé de montagnes, plein de forteresses, et coupé de défilés et de torrents, mais sur-tout l'énergie de leur caractere guerrier les a sauvés de l'oppression générale des puissances indigenes.

Au reste, dans les possessions anglaises, la condition de l'ouvrier et du cultivateur n'étoit pas heureuse, mais elle étoit supportable, et toutes les castes de cette singuliere nation, qui ne sait se venger qu'en appelant,

par la mort et les imprécations du dherna, la colere divine sur ses oppresseurs (1), trouvoient dans les tribunaux établis à la fin du dix-huitieme siecle, une protection assurée contre les vexations des Européens trop avides. Depuis que la culture étoit encouragée, et la tranquillité publique assurée, on ne voyoit plus de ces famines meurtrieres sur lesquelles la cupidité n'avoit pas rougi de faire d'horribles spéculations. La population s'étoit en conséquence rapidement accrue. Des retours plus fréquents, dûs au perfectionnement de la navigation, avoient donné une prodigieuse activité aux relations commerciales; enfin les établissements de la compagnie des Indes avoient atteint un degré de prospérité inconnu dans

(1) Voyez sur le dherna asiat. Resear, v. 4, p. 331.

l'histoire des colonies. Mais les liens avec la métropole étoient loin d'être resserrés par de si grands accroissements. Les colonies ressemblent aux fruits qui tiennent d'autant moins à l'arbre qui les porte que leur volume augmente ; il peut même devenir tel, que s'ils ne sont soutenus par un appui, ils font rompre la branche qui les a nourris.

Tel étoit l'état des choses au commencement du vingtieme siecle, lorsque les fautes du gouvernement anglais amenerent des troubles qui ne finirent que par la séparation des deux pays. Un prince foible et voluptueux étoit assis sur le trône de la Grande-Bretagne : il épuisoit les finances de l'état pour subvenir à ses folles dépenses et au luxe scandaleux de ses maîtresses ; mais n'osant demander une augmentation d'impôts, dont la

masse paroissoit encore plus insupportable à cette fiere nation par le mauvais emploi qu'elle en voyoit faire, il mit à l'encan les emplois lucratifs dont la couronne dispose. Celui qui rapportoit le plus, le gouvernement de l'Inde, tenta la cupidité de lord Hardman. Cet homme immensément riche, vendit une partie de ses terres, engagea les autres, et pour la somme d'un million de guinées qu'il offrit à la favorite, et que le roi ne dédaigna pas de partager avec elle, il fut nommé à la charge importante de gouverneur-général de l'Inde anglaise. Il se rendit promptement à son poste, et n'étant retenu par aucune considération de morale ou de justice, il ne tarda pas à amasser un grand trésor. Le conseil suprême auroit pu mettre un frein à ces concussions, mais la mort venoit de lui enlever deux de ses membres

les plus integres; et leurs successeurs qui devoient leurs places à des moyens semblables à ceux que le gouverneur avoit pris, s'associerent à ses projets dans l'espoir de partager ses rapines.

Cependant les Indous de toutes les castes, les Mahométans de toutes les sectes étoient opprimés, et les Européens n'étoient pas eux-mêmes à l'abri de ses vexations; leurs plaintes reçues avec une arrogance plus difficile encore à supporter que l'injustice, mirent le comble à leur indignation. Sur ces entrefaites, lord Hardman, aussi incapable que dur et hautain, partit pour une expédition mal concertée contre le royaume d'Ava, d'où il comptoit rapporter d'immenses richesses. Il laissa pour commander au Bengale, en son absence, son fils, lord Edouard. Ce jeune homme joignoit à tous les vices de son pere le

goût de la débauche et de la plus folle prodigalité : il ne tarda pas à en donner des preuves. La femme d'un des premiers négociants du Bengale étoit vaine et coquette, il la séduisit sans peine, et jouit insolemment de cette indigne conquête.

On se souvient encore à Calcuta du luxe qu'il déployoit lorsqu'il se rendoit avec elle à sa maison de plaisance. Un groupe de Tartares à cheval, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, ouvroit cette marche vraiment triomphale. On voyoit ensuite un éléphant portant d'énormes timbales semblables à celles qui précedent l'empereur des Marattes ; deux esclaves richement vêtus les battoient en cadence, et régloient le pas d'une compagnie de Cypayes. Derriere eux, cinquante bayaderes dansant et jouant des instruments, faisoient admirer leurs

formes gracieuses et leur légèreté. On voyoit ensuite paroître deux éléphants joints ensemble par un fort harnois : ils portoient un pavillon où l'or et l'argent brilloient de toutes parts. Depuis l'empereur Cublay-kan, le fils du grand Gengis, on n'avoit rien vu de pareil dans toute l'Asie. Là, sur un sopha brodé de perles, le jeune lord étoit placé à côté de sa maîtresse. Devant elle, deux belles esclaves rafraîchissoient l'air en agitant de grands éventails de plumes de paon, tandis que des enfants couronnés de roses brûloient du bois de sandal dans des cassolettes de vermeil. Une longue file de riches palankins renfermoit les personnes invitées à la fête, et suivoit le noble lord. Après eux des esclaves Malais, au teint cuivré, menoient en laisse douze tigres de chasse de la race de ceux de Typoo-Saïb.

Leurs colliers étoient d'or, et les chaînes d'argent. Un escadron de cavaliers européens fermoit la marche. Leurs armes simples, leurs cuirasses d'acier poli contrastoient avec tout ce faste asiatique.

Indignés de ces désordres, les principaux officiers civils et militaires se réunirent en comité secret, et rédigerent une adresse au roi, où leurs griefs étoient exposés et démontrés jusqu'à l'évidence. Deux députés furent chargés de ces importantes dépêches. Ils prirent la route de terre pour faire plus de diligence. Mais la trahison se glisse dans les conseils de la liberté, comme dans les cabinets des princes. Lord Edouard fut instruit de ces mesures assez à temps pour s'y opposer. Il fit partir en toute hâte des hommes déterminés, qui atteignirent les députés dans les étroits défilés du

Panjab, et les massacrerent. Son pere à son retour approuva ce crime, et parvint long-temps à le cacher. Cependant il prévit que les plaintes de l'Inde opprimée parviendroient bientôt en Europe. Il falloit les prévenir et s'y faire un appui. Dans cette vue, il réunit aux plus belles perles de l'Orient, de superbes diamants enlevés par la ruse ou la violence aux descendants des rajas de Golconde, des saphirs de Ceylan qui avoient orné le diadême du roi de Candi, et les envoya à la duchesse de Plymouth, maîtresse en titre du roi d'Angleterre. Ce présent, d'une immense valeur, eut encore auprès de cette femme vaine le mérite plus grand de lui donner le moyen de surpasser en magnificence toutes les princesses de l'Europe. Pour reconnoître ce service important, elle résolut de soutenir

lord Hardman contre l'opinion publique, qui commençoit à l'inculper de toutes parts, et obtint en sa faveur, du prince foible qu'elle gouvernoit, la décoration du premier ordre de l'état. Lorsque le courrier qui l'apportoit fut arrivé dans l'Inde, le gouverneur enflé du succès de ses démarches, ne mit plus de frein à son orgueil et à ses vexations. Elles devinrent insupportables : les principaux habitants, auxquels s'étoient joints les commandants des Cypayes et plusieurs officiers européens, se réunirent de nouveau en secret. Le colonel Freeman, frere de ce négociant respectable, dont lord Edouard avoit déshonoré la femme, jeune homme plein de feu et d'énergie, s'adressa à l'assemblée en ces termes : « mes amis,
« les nouvelles que nous attendions
« d'Angleterre sont arrivées ; le sou-

« verain au lieu de prononcer la desti-
« tution du gouverneur infidele, lui
« donne les plus éclatantes marques
« de sa royale faveur. Nos griefs, nos
« plaintes n'ont pas même été jugées
« dignes d'être examinées; et cepen-
« dant, si nos députés ne sont pas
« encore arrivés, les voyageurs, les
« lettres depuis le commencement de
« son administration sont sans doute
« unanimes et déposent contre lui.
« Ainsi, lâche dans sa tyrannie, le
« gouvernement ménage les peuples
« qui, près du trône, pourroient le
« renverser; il opprime ceux qui ha-
« bitent les extrémités de l'univers,
« et dont il croit pouvoir braver le
« ressentiment. Mais peut-être qu'il
« nous confond avec ces pacifiques
« Indous, éternels îlotes des nations
« belliqueuses, ou même avec ces vils
« esclaves tirés de l'Afrique et de l'Ar-

« chipel indien. Il se trompe, nous « sommes des Bretons, libres, fiers, et « nous saurons reconquérir les droits « de notre naissance. Jamais plus « grande entreprise ne présenta moins « de dangers. En effet, où sont nos « ennemis? où sont ceux qui se pré- « senteront pour défendre le gou- « verneur? les Cipayes? mais ils sont « révoltés des outrages faits à leurs « compatriotes, comme les troupes « européennes le sont des insultes « faites aux Anglais. Si nous tournons « les yeux vers la métropole, notre « sécurité doit être aussi grande. En- « verra-t-elle une flotte, une armée « pour punir des freres réduits au dé- « sespoir par l'excès d'une oppression « qu'elle auroit dû empêcher? N'est- « il pas certain qu'elle ouvrira enfin « les yeux et légitimera notre juste « insurrection? Que tardons-nous?

« prévenons le vœu de l'humanité,
« arrêtons le cours de ces vexations
« inouies, en déclarant lord Hardman
« suspendu de son autorité; établis-
« sons une régence provisoire, mais
« que la délibération qui en nommera
« les membres, contienne en même
« temps l'assurance de notre soumis-
« sion au souverain, et de notre atta-
« chement à la constitution ». Ainsi parla le colonel, et son discours parut avoir l'assentiment de l'assemblée.

Alors le chevalier Jones se leva. Pour l'entendre, il se fit un profond silence. Descendant du fondateur de la société asiatique, il avoit marché sur les traces de son illustre aïeul: personne n'avoit fait de plus profondes recherches sur l'histoire et les sciences des Indiens, mieux connu les principes de l'étonnante hiérarchie de leurs castes; mais encore plus homme

d'état que savant, il avoit dans d'importantes missions uni une activité infatigable à une prudence consommée. Il revenoit des frontieres du nord-ouest, où il étoit enfin parvenu à conclure un arrangement solide, parcequ'il étoit fondé sur l'intérêt commun, avec les *Scheics* peuples aussi inquiets que guerriers. Il avoit fait plus, moyennant quelques subsides, il avoit obtenu du roi de Candahar la concession des débouchés de Cabul. Là, s'élevoient par ses soins des forts et des retranchements garnis d'artillerie; lorsqu'ils seroient achevés, ils fermeroient pour jamais la *route des conquérants*. C'étoit en effet de ce côté, qu'à des époques bien différentes, Alexandre, Tamerlan, Nadir-Scha avoient pénétré dans l'Indostan. Ils avoient tous franchi les sommets élevés du Hindou-koe, le Caucase

indien; en suivant la direction des torrents, ils étoient descendus avec eux dans la plaine, mais leurs ravages s'étoient étendus bien plus loin. Les côtes de Coromandel et de Malabar étoient connues de sir Peter Jones, comme le Bengale et le Decan, enfin il n'ignoroit ni les besoins ni les ressources de l'immense territoire soumis à la puissance anglaise; il parla en ces termes.

« Je n'ajouterois rien à ce que le colo-« nel Freeman vient de vous dire, si je « ne prévoyois des conséquences diffé-« rentes des mesures qu'il vous pro-« pose. Votre résistance à l'oppression « est légitime, et le succès couron-« nera certainement vos efforts. Mais « ne croyez pas que le roi approuve « ou même pardonne les moyens que « les circonstances impérieuses vous « forcent d'adopter. Je connois ce

« caractere vindicatif et hautain ; il « n'a de fermeté que pour soutenir « ses coupables agents, d'énergie que « pour la vengeance. N'espérez pas « non plus que vos plaintes seront « entendues par ce parlement jadis la « sauvegarde des libertés britanni- « ques; cette sentinelle, autrefois si « vigilante, s'est endormie. Le luxe « d'une cour voluptueuse a corrompu « l'esprit public déja amolli par la ri- « chesse. L'Inde n'est plus considérée « en Angleterre, que comme une mine « immense exploitée par des esclaves, « dont on nous regarde comme les « *commandeurs*. Il faut trembler lors- « que l'injustice se croit assurée de « l'impunité. Mais je veux que par « politique on consente à rappeler le « gouverneur, on n'en punira que « plus rigoureusement ceux qui au- « ront osé attenter à ses droits : en-

« core si en faisant le sacrifice de notre
« liberté ou même de notre vie, nous
« pouvions espérer de délivrer l'Asie
« et d'assurer son bonheur, on pour-
« roit applaudir à ce généreux dévoue-
« ment. Mais quelle garantie aurons-
« nous de la droiture et des talents
« des successeurs de lord Hardman ?
« Celui-ci est avare et cruel, son pré-
« décesseur étoit ignorant et foible.
« Renoncez donc aux demi-mesures
« que l'on vous propose. Depuis long-
« temps la nature et la raison com-
« mandent la séparation de l'Europe
« et de l'Inde. Nous avons devant nous
« l'exemple des Anglo-Américains,
« et cette lutte ne sera ni si longue ni
« si terrible. Si nous considérons les
« évènements qui se sont passés dans
« le nouveau monde, nous trouverons
« pourquoi les succès ont été long-
« temps balancés dans l'Amérique sep-

« tentrionale. D'abord un parti puis-
« sant étoit resté attaché à la métro-
« pole, et puis la proximité permettoit
« d'envoyer aux troupes anglaises de
« continuels renforts. Pour nous, des
« mers immenses nous séparent, l'ar-
« mée *native* est à nous, et je vois ici
« les chefs de l'amée européenne. Le
« ministere n'a plus la triste ressource
« de tirer du fond de l'Allemagne des
« soldats mercenaires ; et réduit aux
« troupes nationales, pourroit-il ras-
« sembler une expédition capable de
« nous inspirer quelque crainte? D'ail-
« leurs, la France et l'Espagne, nos
« éternelles rivales, profitant d'une
« occasion si favorable, ne manque-
« roient pas de faire une diversion, et
« retiendroient la plus grande partie
« des forces anglaises dans les parages
« d'Europe. A dire vrai, je ne vois pas
« que nous ayons à courir aucun de

« ces dangers, compagnons ordinaires
« des grandes entreprises, et qui exci-
« tent si puissamment les ames nobles
« et élevées.

« Que ces peuples légers et vains,
« chez qui la discussion dégénere tou-
« jours en dispute, se soumettent à la
« monarchie ; incapables de se gou-
« verner eux-mêmes, ils font bien.
« Mais pourquoi ceux à qui la nature
« a donné en partage la gravité calme
« et la froide raison, ne pourroient-ils,
« sans déléguer leurs pouvoirs, at-
« teindre au but de toute association
« politique, *la sûreté individuelle et le*
« *bonheur public?* Etablissons sur l'u-
« nique base de la propriété, dont
« l'intérêt est d'employer le mérite,
« un gouvernement libre, fort, et qui
« puisse à jamais nous garantir de
« l'injustice et de l'oppression. Il est
« heureux, il est beau d'être appelé

« à de si hautes destinées. L'état que « nous allons fonder n'est point de « ceux dont l'existence précaire est « soumise aux caprices du sort et aux « vicissitudes de la fortune guerriere ; « c'est un colosse aussi grand à sa « naissance, que Rome après 700 ans « de victoires ; mais plus heureux « qu'elle, nous n'avons pas à redouter « ces essaims de barbares, qui, après « l'avoir si long-temps desolée, ont « fini par la détruire. Supérieurs à « nos voisins, autant par le courage « que par l'industrie, l'art militaire « et la discipline sont en nos mains « des armes irrésistibles que leur ca-« ractere et leurs habitudes leur dé-« fendent à jamais d'imiter. C'est à « nous à poser nos limites, et nous « pouvons sans efforts les reculer jus-« qu'aux extrémités de l'orient : notre « climat est aussi sain que notre sol

« est riche : toutes les productions « nécessaires à la vie, toutes celles « que la délicatesse recherche, sont « ici indigenes ; enfin plus de 50 mil- « lions d'hommes répandus sur la « plus belle partie du globe, atten- « dent de nous le bonheur (1). Pour- « rions-nous regretter quelques fri- « volités que l'Europe nous envoie ? « non, sans doute : je sais que l'inter- « ruption de nos relations avec nos « parents et nos amis sera pénible ; « mais elle sera courte, et bientôt plu- « sieurs d'entre eux viendront parta- « ger notre heureux sort. Que ce jour « solennel voie donc proclamer l'in- « dépendance de l'Inde ! mais inté- « ressons tout ce qui l'habite à nos « succès. Soyons justes envers le fier

(1) En 1800, l'Angleterre comptoit dans l'Inde plus de 30 millions de sujets.

« Musulman, bons et généreux pour « le paisible Indou, respectons ses « lois antiques et sacrées, dirigeons « son industrie, soyons enfin la pro- « vidence de ceux qui ne savent pas « être indépendans; et montrons à « l'univers étonné à quel degré de « prospérité et de gloire peut attein- « dre une grande nation sous les aus- « pices de la morale et de la liberté ».

En achevant ces mots, l'orateur proposa d'ouvrir un registre pour souscrire les sommes nécessaires à l'exécution de ces grandes mesures, et sur-tout à assurer la solde des deux armées. Aussitôt on s'empresse autour du bureau, des millions sont votés. Le colonel Freeman, en accédant au plan proposé, veut se charger lui-même d'arrêter le gouverneur et de le renvoyer en Europe. « Il a mé-

« rité la mort, dit-il, mais il ne faut « pas que le sang souille la plus belle « des révolutions ».

Cependant lord Hardman, prévenu des desseins que l'on formoit contre lui, et trop foible pour s'y opposer, eut le temps de se sauver avec une partie de ses trésors; il gagna le territoire des Marattes; arrivé à Poonah, il acheta du paishaw des troupes dont ce prince fait un objet de trafic, courut à Bombay s'assurer des forts, mais ne put déterminer les troupes européennes à aller combattre leurs camarades qu'ils savoient avoir été indignement opprimés. Ainsi réduit aux seules forces des Marattes qu'il soudoyoit, il fit par Orixa une irruption dans le Bengale; les cavaliers kaffey pagah, armés de massues et de cimeteres, et sur-tout les affreux pindaris y commirent, suivant leur coutume,

d'horribles dégâts, mais ils ne purent tenir contre la valeur et la discipline européenne. Après quelques rencontres, les troupes des insurgés s'étant réunies, il se livra un grand combat: le succès fut bientôt decidé par l'artillerie à cheval, dont la cavalerie maratte ne put soutenir le feu. Elle se dispersa, abandonnant l'infanterie qui fut taillée en pieces; lord Hardman, qui se battoit en désespéré y trouva la mort qu'il cherchoit. Après cette victoire la paix se rétablit entre le paishaw, qui n'avoit plus de subsides à espérer, et le nouvel état qui prit le nom de république anglo-indienne, dès que les députés envoyés du Bengale à Madras et dans le Mysore, eurent rapporté l'acte d'adhésion de ces riches provinces.

Cependant la nouvelle de la révolution arriva de tous côtés en Angle-

terre, et y causa une sensation proportionnée à l'importance de l'évènement. Le gouvernement, pour calmer l'indignation publique, s'empressa de rappeler lord Hardman, et de lui nommer pour successeur un homme généralement estimé, le comte de Wolsey. Il partit avec les instructions les plus conciliantes, mais accompagné d'un corps de dix mille hommes pour soutenir des mesures énergiques si elles devenoient nécessaires. Lorsqu'il arriva à Trinquemale, seul port militaire de ces mers, il apprit qu'à l'exception de Bombay, toutes les places de l'Inde étoient au pouvoir des insurgés. Les troupes soit européennes soit indigenes, au nombre de plus de cent mille hommes, avoient prêté serment à la nouvelle république, qui avoit augmenté leur paie. A l'égard des négociants et des

propriétaires, ils avoient formé des corps de volontaires pleins d'ardeur et de courage, et décidés à soutenir l'indépendance.

Lord Wolsey jugeant qu'il étoit impossible de rétablir par la force l'ancien ordre de choses, chercha à négocier. Il proposa aux insurgés non seulement une amnistie entiere, mais le redressement de tous leurs griefs, en ajoutant que le roi se prêteroit aux mesures qui pourroient empêcher que de semblables vexations ne se renouvellassent : il insinua même qu'il seroit possible de créer un parlement distinct pour l'Inde qui seroit alors considérée comme un royaume séparé, gouverné par ses lois et sa constitution, ainsi que l'avoient été jadis l'Ecosse et l'Irlande. On n'eût osé espérer de tels avantages avant le commencement des troubles; cependant

les propositions du nouveau gouverneur furent rejetées, tant le succès enfle le cœur humain. Il est d'ailleurs dans la nature de ne pas croire à la sincérité des promesses de ceux envers qui l'on a faussé sa foi.

Lord Wolsey voyant ses offres rejetées, voulut au moins faire sentir à l'Inde révoltée la supériorité de la marine anglaise, et le tort qu'elle pourroit faire à son commerce. Les insurgés avoient inutilement tenté d'attirer dans leur parti l'escadre de l'Inde. Par-tout les marins forment une classe à part, ces citoyens de l'océan, dont les vaisseaux sont la véritable patrie, étrangers à la terre, attachés à leur pavillon comme au symbole de l'honneur, rougiroient d'en changer. Ils aiment la guerre autant par intérêt que par goût, car elle augmente peu leurs fatigues et leurs dangers, et leur

donne les moyens, en acquérant de la gloire, de s'enrichir par un pillage que la coutume autorise, mais que la justice condamne; et cependant, chose étrange, ces mêmes hommes donnent souvent des preuves de ce désintéressement généreux qui doit toujours caractériser le guerrier, et qui peut seul excuser un métier dont frémit la nature.

Ils exécuterent avec autant de joie que de zele les ordres du gouverneur, et firent, en peu de temps, un tort immense au commerce de l'Inde. Mais le gain de quelques individus ne pouvoit balancer les pertes de la métropole. Les magasins accoutumés à recevoir les marchandises de l'orient, furent bientôt vides, et ceux destinés aux produits des manufactures nationales se trouverent encombrés. Cette crise intéressoit à-la-fois tous

les ordres de l'état, les fabriques et même l'agriculture; mais la difficulté étoit de trouver les moyens de la faire cesser. Il y avoit à choisir entre deux systêmes opposés : les uns vouloient que l'on déployât toutes les ressources de l'empire pour reconquérir l'Inde par la force des armes; ils représentoient les naturels comme indifférents à cette dispute, peu disposés à combattre pour leurs nouveaux maîtres, et les troupes séduites prêtes à revenir sous leurs anciens drapeaux. Quant aux insurgés qui étoient sans doute loin d'être unanimes, qu'est-ce après tout, disoient-ils, qu'une population de cent mille hommes répandus sur un aussi immense espace, à qui il est impossible de se réunir, et qui, s'ils ont du courage, manquent de discipline? Equipons tous nos vaisseaux de ligne en flûtes; cinquante

mille hommes pourront s'y embarquer aisément ; qu'ils descendent à Bombay qui tient encore pour nous. Les Marattes nous vendront au besoin de la cavalerie, mais leur neutralité suffit pour nous permettre de pénétrer jusqu'au Bengale, et d'y étouffer la révolte dans sa naissance.

Ceux qui s'opposoient à ces mesures ne manquoient pas de fortes raisons. Il n'étoit pas vraisemblable, disoient-ils, que la France et l'Espagne, éternelles rivales de l'Angleterre, laissassent cette flotte, l'objet de tant de jalousies, traverser paisiblement l'océan ; mais, si ces puissances préféroient de diriger leurs attaques contre les possessions britanniques dans une autre partie du monde, qui les défendroit lorsque tous les vaisseaux de guerre seroient occupés au transport de cette multitude de soldats

encore insuffisante pour la conquête de l'Indostan? Les Cipayes, que l'on se plaisoit à représenter comme indifférents à la cause de la nouvelle république, lui étoient au contraire dévoués, parcequ'en augmentant leur solde, elle avoit délivré leurs compatriotes du joug affreux sous lequel ils gémissoient. Mais de toutes les difficultés, la plus grande étoit le transport des vivres et des munitions nécessaires à une si nombreuse armée : ce n'étoit rien que de pourvoir aux besoins d'une navigation de quatre mille lieues, il falloit assurer ses subsistances pendant le trajet immense qu'elle auroit à faire dans le nord de l'Indostan, pays inculte et montueux, jusqu'à ce que l'on eût atteint les rives fertiles du Gange. Que si l'on vouloit changer de plan et attaquer directement le Bengale, les bouches dange-

reuses du fleuve, et l'extrême difficulté du débarquement dans la baie, présentoient encore de plus grands obstacles. D'ailleurs, les moussons gênoient les mouvements de la flotte, elles empêchoient des diversions imprévues sur les deux côtés de la presqu'isle ; tandis que la grande route de communication ouverte depuis la destruction de l'empire du Mysore, de Madras à Mangalore, à travers les deux chaînes des gattes (1), donnoit les moyens de faire passer rapidement des secours de la côte de Malabar à celle de Coromandel. Tout bien pesé, ne valoit-il pas mieux renoncer à tenter, au prix d'immenses trésors et de flots de sang une conquête incertaine, et se contenter de l'indemnité que les

(1) La route étoit déja assez praticable en 1800, pour que les courriers pussent porter les dépêches en quatre jours.

circonstances offroient. En examinant sans passion l'état de la question, on trouvoit que l'on pouvoit rapporter à deux causes tous les avantages que l'Angleterre retiroit de ses possessions asiatiques. La premiere étoit le monopole presque exclusif des marchandises de l'Inde, dont une partie étoit consommée dans l'intérieur, et l'autre revendue avec un grand profit aux nations étrangeres; la seconde étoit l'augmentation du produit de ses propres manufactures, dont l'Angleterre trouvoit le débit dans ces vastes contrées. Lorsque l'on approfondissoit ce sujet intéressant, on reconnoissoit que les productions de l'Inde devant toujours être payées aux cultivateurs et aux ouvriers du pays, il ne s'agissoit que de conserver l'achat de la premiere main, et le droit de revente à l'étranger. Un traité de commerce,

prix de la reconnoissance d'une indépendance qui pouvoit être long-temps contestée par les armes, assureroit cet avantage à l'ancienne métropole. Quant au débit des manufactures anglaises, il n'étoit besoin de rien stipuler; l'habitude, le bas prix, donnoient la certitude qu'elles seroient toujours préférées par les nouveaux colons, et si quelque chose pouvoit en empêcher, c'étoit une longue guerre pendant laquelle le besoin feroit prendre au commerce une autre direction, et accoutumeroit le consommateur aux produits de nouvelles fabriques. Il n'étoit pas douteux que l'accroissement d'un état indépendant et libre ne fût bien autrement rapide que celui d'une colonie sans cesse entravée par l'ignorance ou les malversations des agents temporaires de la métropole. D'ailleurs, l'empressement qu'ils ont

toujours mis à faire passer en Europe les sommes immenses qu'ils amassoient dans l'Inde, lui enlevoit une grande partie de son numéraire. Ces funestes abus cesseroient lorsque le gouvernement résideroit dans le pays, et que l'excédent des revenus seroit employé à former des capitaux : cet accroissement de richesses et de population tourneroit au profit de l'Angleterre, puisque ce seroit principalement elle qui fourniroit les divers objets de consommation. Il falloit se rappeler ce qui étoit arrivé lors de la révolution d'Amérique. La position étoit absolument semblable ; ce pays envoyoit en Europe une quantité considérable de matieres premieres, et recevoit en échange une foule d'objets manufacturés. Lorsque les évènements de la guerre firent présager la séparation des deux contrées, le

commerce, la nation entiere s'alarmerent; des adresses au roi et au parlement arriverent de toutes parts, représentant cet évènement comme le plus désastreux que pût éprouver la Grande-Bretagne. L'histoire a conservé, entre autres, un fait curieux et qui prouve combien l'intérêt peut aveugler les hommes les plus prudents, sur les chances douteuses de l'avenir. Bristol, alors la plus grande place maritime d'Angleterre, après Londres, étoit le principal entrepôt du commerce avec l'Amérique du nord; les négociants et les principaux habitants se réunirent pour déclarer au parlement, de la maniere la plus énergique, que leur cité étoit ruinée à jamais si l'indépendance des Etats-Unis étoit reconnue, ajoutant qu'il n'entreroit plus dans leur port assez de vaisseaux pour qu'il valût la peine

de l'entretenir. Malgré ces représentations, la nécessité força de conclure la paix et de consentir à cette séparation si redoutée. Dix ans n'étoient pas écoulés, que les mêmes négociants de Bristol s'adresserent au parlement pour demander un bill qui les autorisât à creuser et à agrandir ce port, qui, loin d'être devenu désert comme ils le craignoient, ne se trouvoit plus assez grand pour contenir tous les navires que l'extension du commerce avec l'Amérique indépendante y amenoit. Pourquoi cet exemple mémorable ne se renouveleroit-il pas, puisque toutes les données étoient les mêmes?

Des raisons aussi puissantes, appuyées de souvenirs encore récents, déterminerent l'opinion publique. L'indépendance de l'Inde fut reconnue. Il se conclut en même temps un

traité de commerce pour vingt ans, qui, sans exclure les autres nations, assuroit aux négociants anglais la préférence dans les marchés de l'Inde; mais les énormes capitaux que possedent leurs maisons, les relations intimes que la parenté, l'affection, la conformité de langue et de religion établissent entre les deux peuples, la leur assurent encore mieux que les traités.

Ces liaisons fondées sur une convenance réciproque sont encore garanties à l'Angleterre par son immense marine; pour balancer ses forces, il faudroit tant d'hommes, de vaisseaux et de trésors, que l'on peut douter qu'il soit sage pour un état naissant de commencer une entreprise aussi dispendieuse. Il est digne de remarque que les Etats-Unis d'Amérique en 1809, après vingt-cinq ans de

prospérité et d'un accroissement en richesse et en population tellement rapide, que l'histoire des hommes n'en offre aucun autre exemple, ne possédoient qu'un petit nombre de frégates; on peut donc croire que l'Inde, tout en présentant un développement d'activité et d'industrie proportionné au génie de ses nouveaux maîtres et aux prodigieuses ressources de son sol, ne disputera pas, au moins dans l'espace de temps auquel la prévoyance humaine peut raisonnablement atteindre, l'empire des mers à son ancienne métropole, et il est satisfaisant de penser que les rivalités naturelles entre deux grandes puissances commerçantes, ne produiront point de ces guerres sanglantes qui coûtent tant de larmes à l'humanité. Heureux les peuples de l'Asie, si les Anglo-Indiens, réprimant le ca-

ractere ambitieux qu'ils tiennent de leur origine, se contentent de leurs vastes possessions, sans chercher à envahir celles de leurs riches et pacifiques voisins.

FIN DU MÉMOIRE SUR L'INDE.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX AUTEURS QUI ONT ÉCRIT SUR LA CHINE, ET TITRES DE LEURS OUVRAGES.

AMYOT (le P.). Eloge de la ville de Moukden, par l'empereur Kien-long, avec des remarques, *Paris*, 1770, in-4.

— L'Art militaire des Chinois, *Paris*, 1772, in-4. fig.

BAYER. Bayeri Museum sinicum, *Petropoli*, 1730, 2 vol. in-8.

CHAMBERS. Architecture des Chinois, *Londres*, 1759, grand in-fol. fig.

CLEYER. Medicina Sinensium ex pulsibus et lingua, *Aug. Vind.* 1681, in-4. fig.

COUPLET. (le P.) Tabula genealogica trium familiarum imp. monarchiæ sinensis, *Paris*, 1686, in-fol.

—Confucius Sinarum philosophus, *Paris*, 1687, in-fol.

COXE. Les nouvelles découvertes des Russes, etc. *Paris*, 1787, in-4.

DANVILLE. Nouvel atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise, et du Thibet, etc., *Amsterdam*, 1735, grand in-fol.

DELISLE ET PINGRÉ. Description de Pé-kin, *Paris*, 1765, in-4.

D'ORLÉANS. (le P.) Histoire des deux conquérants tartares qui ont subjugué la Chine, *Paris*, 1688, in-8.

DU HALDE. (le P.) Description de la Chine et de la Tartarie chinoise, *Paris*, 1735, 4 vol. in-fol.

FRERET. Chronologie chinoise, *Paris*, an 13, 4 vol. in-18.

FOURMONT. Meditationes sinicæ, *Paris*, 1737, in-fol.

—Linguæ Sinarum mandarinicæ hierogliphicæ grammatica duplex, *Paris*, 1742, in fol.

GAUBIL. (le P.) Histoire de l'astrologie chinoise avec des dissertations, *Paris*, 1732, in-4.

—Histoire de Gengis-khan, des princes tartares, etc., *Paris*, 1739, in-4.

GIFFARD ET BOUVET. Etat présent de la Chine en figures; *Paris*, 1697, in-fol.

GONZALÈS DE MENDOCE. Histoire du grand royaume de la Chine, *Paris*, 1589, in-8.

GRESLON. (le P.) Histoire de la Chine, *Paris*, 1671, in-8.

GROSIER. Description de la Chine, pour servir de supplément à l'histoire du P. Maillat, *Paris*, 1785, in-4.

GUIGNES. (pere) Planisphere céleste chinois, *Paris*, 1742, in-4.

—Mémoire pour prouver que les Chinois sont une colonie égyptienne, *Paris*, 1759, in-12.

—Le Chou-king, un des livres chinois, *Paris*, 1770, in-4.

HAGER. Numismatique chinoise, *Paris*, 1803, in-4.

HERRERA. (le P.) Epitome historial del regno de la China, *en Madrid*, 1621, in-8.

HYDE. Historia nerdi ludii, hoc est trunculorum, etc. *Oxoniæ*, 1737, 2 vol. in-4.

KIRCHER. (le P.) China illustrata, *Amstelodami*, in-fol. fig.; il est traduit en français.

La Crose. Thesauri epistolici, *Lipsiæ*, 1743, 2 vol. in-4.

Langlès. Alphabet tartar-mantchoux, *Paris*, 1807, in-8.

Le Comte. (le P.) Etat présent de la Chine, 2 vol. in-12. *Amsterdam*, 1697.

Leibnitz. Novissima Sinica, etc. *Lipsiæ*, 1699, in-8.

—Anciens traités sur les cérémonies chinoises, avec des notes de Leibnitz, *Lipsiæ*, 1735, in-8.

Magalhens. (P.) Nouvelle relation de la Chine, *Paris*, 1688, in-4.

Maillat. (le P.) Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou, publiée par Grosier, *Paris*, 1777, treize volumes in-4.

Mairan. (d'Ortous de) Lettre au pere Parennin, *Paris*, 1759, in-8.

Martini. (P.) Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine, *Paris*, 1654, in-8.

—Sinicæ historiæ decas, *Amstelodami*, 1659, in-8.

Masson. Dissertation critique sur la langue chinoise.

Mentzel. Brevis Sinensium chronologia, *Berolini*, 1696, in-4.

Muller. Opuscula nonnulla orientalia de rebus præcipue sinensibus, *Franc. ad. od.* 1695, in-4.

—Hebdomas observationum de rebus sinicis, *Col. Brand*, 1674.

Navarete. Trattados historicos, politicos, ethicos, etc. etc., en *Madrid*, 1676, in-fol.

Needham. Lettre de Pé-kin, sur la langue et l'écriture symbolique des Chinois, en réponse à la société royale de Londres, avec figures, *Bruxelles*, 1773, in-4.

Noel. (le P.) Observ. math. et physicæ in India et China, *Pragœ*, 1710, in-4.

—Sinensis imperii libri sex, *Pragœ*, 1711, in-4.

—Les livres classiques de l'empire de la Chine, *Paris*, 1786, 7 vol. in-16.

Palafox. Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares, etc., *Paris*, 1670, in-8.

Paw. (de) Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois, *Londres* et *Berlin*, 2 vol. in 12.

Rabbi Benjamin. Voyage depuis l'Espagne jusqu'à la Chine, etc. etc., *Amsterdam*, 1734. 2 vol. in-12.

Renaudot. Anciennes rélations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs Mahométans, qui y allerent dans le neuvieme siecle, traduit de l'arabe, avec des remarques, *Paris*, 1718, in-8.

Rougemont. Hist. Tartaro-sinica, *Lovanii*, 1673, in-8.

Ricci. (le P.) Litteræ chinenses, *Antuerpiæ*, 1611, in-12. — De Christiana expeditione apud Sinas, etc., *Lugd*, 1616, in-4.

Schall. (le P.) Historica narratio, etc. *Viennæ aust.*, 1665, in-8.

Semedo. (le P.) Relatione della grande monarchia della Cina, *Roma*, 1643, in-4.

— Le même ouvrage en français, *Paris*, 1645, in-4.

Spizelius. De re litteraria Sinensium, *Lugd. batav*, 1661, in-12.

Trigaud (le P.). Annales regni sinensis, etc. *Leyd.*, 1639, in-32.

Verbiest (le P.). Lettre écrite de la cour de Pé-kin, *Paris*, 1684, in 4.

— Liber organicus, etc. *Pé-kin*, 1668, in-fol. fig.

Webb. An historical essay endeavouring a probability that the language of the empire of China, is the primitive language, *Lond.* 1669, in-8.

Wolf. Oratio de Sinarum philosophia practica, *Franc.* 1726, in-4.

Ouvrages sans nom d'auteur.

Lettres édifiantes. Cette collection avec les suppléments comprend plus de trente volumes in-12. Il a paru dernièrement une édition en quatre volumes de ce qui concerne la Chine.

Mémoires sur les Chinois, par les missionnaires de Pé-kin. Cette précieuse collection, malheureusement interrompue par la révolution, se compose de quinze volumes in-4. avec fig.; elle contient une foule d'articles curieux sur l'antiquité, l'histoire, les sciences, les arts, la littérature et les mœurs des Chinois; et c'est sans doute l'ouvrage le plus intéressant

et le plus authentique qui ait jamais paru sur la Chine.

Histoire universelle, par une société de gens de lettres, tom. 20, in-4.

Hau-kiou-choaan. Histoire chinoise avec des notes, *Lyon*, 1746, quatre vol. in-12.

Essai sur l'architecture, la médecine, les jardins et les mœurs des Chinois, *Paris*, 1803, in-8.

SAPIENTIA SINICA, etc. sinicè et latinè, version interli. *Kiem-cham*, en Chine, 1662, in-fol. rare.

LIBER CONFUCII. LUN-YU, sinicè et latinè in-fol. rare, sur papier de bambou.

BREVIS RELATIO eorum, etc. Circa cæli, Confucii et avorum cultum, Pé-kin, 1701, in-4. rare.

Liste des principaux voyageurs.

Anson. — Barrow. — Bell d'Antermony. — Cossigny. — Dapper. — Eckberg. — Feynes. — Gemelli Carreri. — Gherardini. — Grueber. — Guignes (fils). — Hayton (prince Arménien). — Huttner. — Lange. — Macartney. — Marc-Paolo. — Meares. — Mezzabarba. — Montanus. — Nieuhof. — Osbeck. — Pallas. — Poivre. — Rhodes. — Salmon. — Sonnerat. — Olof Torée — Van-Bram. — Van-Hoorn. — Vries. — Ysbrand Ydes.

ACADÉMIES FRANÇAISES ET ÉTRANGERES.

Académie des sciences de Paris.

Les nombreux mémoires de cette compagnie savante, dont la collection entiere est de près de deux cents vol. in-4., forment des séries séparées. L'une est intitulée correspondance des savants étrangers. La seconde comprend sous le nom d'ancienne collection les mémoires de 1666 à 1700. Tous les autres volumes portent le chiffre de l'année. On a extrait les titres des mémoires qui concernent la Chine.

Savants étrangers.

Sur la soudure de la corne à lanterne par les Chinois, tom. 2.

Sur le vernis de la Chine, tom. 3.

Sur la maniere de faire l'or en coquille à la Chine, *idem.*

Sur la maniere de faire les fleurs dans les feux d'artifice chinois, tom. 4.

Ancienne collection.

Observations sur le ginseng, par Mentzelius. Autres sur le même sujet, par Cléyer. Mémoire sur le moxa de la Chine, remede spécifique contre la goutte, par Elshot, tom. 3.

Sur le typhon des mers de la Chine, tom. 7.

Rapport des années synodiques des Indiens à celles des Chinois, article de Cassini, tom. 8.

Extrait d'observations physiques et mathématiques sur l'Inde et la Chine, tom. 10.

De la presse à huile des Chinois, par Eckberg. Description du haricot de Chine, utile contre la pierre et la gravelle. De la cigale luisante ou porte lanterne de la Chine. Du papillon violet de la Chine. Du poisson doré de la Chine. Du raifort chinois. Comparaison des poids européens aux poids chinois, tom. 11.

Volumes qui portent le nom de l'année.

Années.

Sur une comete observée à Pé-kin, en 1699. 1701

L'arithmétique binaire explique les figures magiques de Fo-hi, article de Leibnitz . 1703

Académie des inscriptions et belles-lettres.

La précieuse collection des mémoires de cette académie est aujourd'hui composée de cinquante volumes in-4.; elle renferme un grand nombre de mémoires et de dissertations sur la Chine, composées par des savants du premier ordre, tels que Freret, Fourmont, d'Anville, de Guignes pere, etc. Sur l'antiquité, l'histoire, la chronologie, le commerce, la langue, la littérature, la poésie, et la musique chinoise. Les titres et l'indication de ces pieces se trouvent aux tomes 11, 22, 33, et 44, qui sont des tables de matiere pour les volumes qui les précedent.

Journal des savants. Ce volumineux recueil, commencé en 1660, et continué jusqu'en 1790, contient un très grand nombre d'articles sur la Chine, dont on trouvera les titres et l'indication, tome 3, de la table des matieres, en dix volumes in-4., au mot *Chine*; il est bon d'observer que la plupart de ces articles ne sont

que des extraits d'ouvrages imprimés séparément, ou publiés dans les différents recueils académiques.

Philosophical transactions. Mémoires de la société royale de Londres. Ce recueil précieux pour les sciences contient peu d'articles sur la Chine (au moins jusqu'en 1794), et encore à l'exception de l'extrait d'un voyage à Chusan, par Cunningham, et de la description de quelques curiosités, tout le reste est tiré d'auteurs Français et Allemands. L'Angleterre n'ayant point eu comme les pays catholiques de missionnaires à Pé-kin, n'a pu recueillir directement comme eux des renseignements sur ce grand empire. Il y a lieu d'espérer que la société asiatique fondée à Calcuta par le célebre chevalier Jones, et qui a déja donné huit volumes de mémoires, dont deux ont été traduits en français avec des notes du savant Langlès, profitera de ses relations avec le Thibet et les contrées voisines des provinces du sud-ouest de la chine, pour ajouter aux connoissances que

nous avons déja sur un pays si intéressant sous tous les rapports.

Mémoires de l'académie de Berlin, faisant suite aux *Miscellanea Berolinensia*, commencés en 1710; ils contiennent plusieurs morceaux sur la Chine, de Leibnitz, Lacrose, Muller, etc.

Acta eruditorum *quæ Lipsiæ publicantur*. Cette collection qui commence en 1682, et qui a été continuée jusqu'en 1776, est d'environ cent volumes, et renferme plusieurs articles sur la Chine, que l'on doit à des savants distingués.

Academia cesarea, *natara curiosorum*. Ce recueil, connu en France sous le nom d'Ephémérides des curieux de la nature, date de 1670, et contient également plusieurs articles sur la Chine. Il a été successivement publié à Francfort, Leipsick, et Nuremberg.

Je n'ai rien trouvé sur la Chine dans les volumes qui existent à la bibliotheque impériale,

des Transactions Philosophiques de la société américaine, fondée en 1769, par Franklin, non plus que dans les Commentaires de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, et cela est plus singulier; ce défaut de renseignements sur un pays limitrophe avec lequel les Russes ont eu des communications fréquentes, prouve, ainsi que l'exemple de l'Angleterre, dans quelle ignorance nous serions sur cet empire sans les missionnaires qui ont eu seuls la permission d'y résider.

Je ne doute pas qu'il n'y ait des articles sur la Chine dans les mémoires des autres académies, et sur-tout dans celles du midi de l'Europe, que je n'ai pas été à portée de consulter.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

Des matieres contenues dans ce second volume.

JOURNAL DU DÉJEUNER.

15 septembre 1910.

OBSERVATOIRE de Paris, *le* 14 *septembre à midi.*

Barometre . . . . 27 p 5 l	Anemometre 0,35 15
Thermometre. . . . . 11° 6	Vent, S. O.
Hygrometre à cheveu. 79, 2	*Résultat des observations.* Temps probable pour le reste du quartier de la lune, doux et pluvieux.
Electrometre 7, 3	
Endiometre perfectionné 8, 4	

EXTÉRIEUR.

MOSCOU, *le* 24 *août* 1910.

Depuis que la cour a fixé irrévocablement son séjour dans cette ancienne capitale de toutes les Russies, ses trois vastes enceintes se peuplent tous les jours, et les maisons de bois, qui y étoient autrefois si nombreuses, font place à de superbes édifices. Situé sur une colline dans un pays dont le climat est aussi froid, mais bien plus sain que celui de Pétersbourg bâti au milieu des marais et sujet à des débordements, Moscou joint à la salubrité l'avantage de communiquer à des distances immenses par une navigation intérieure, qui joint la Baltique à la mer Caspienne et au Pont-Euxin. En établissant le siege du gouvernement dans cette position centrale, le souverain actuel a réparé la seule faute de Pierre-le-Grand que sa passion pour la marine avoit égaré lorsqu'il avoit fondé sa nouvelle ville. En effet, dans nos guerres avec la Suede, il suffisoit du moindre revers pour que nous eussions à craindre sur le sort d'une capitale presque frontiere, et éloignée seulement de cinq lieues de la mer; il falloit toujours une armée pour la protéger, et dans un empire d'une si prodigieuse étendue, que l'on peut avoir à la fois à combattre les Allemands, les Turcs, les Persans, et les Chinois, toutes les forces doivent être disponibles. Aujourd'hui l'occupation par l'ennemi de Pétersbourg, réduit à la condition d'une ville du second ordre sans défense, est un accident que l'on peut toujours redouter dans une querelle avec une puissance maritime, mais qui ne seroit d'aucune importance réelle.

CONSTANTINOPLE, *le* 23 *août* 1910.

Depuis l'avènement au trône de notre auguste souverain Constantin III, le royaume du Bosphore n'a pas été inquiété pas les Turcs qui occupent l'Arménie et les régions voisines. Cependant on n'en a pas moins suivi avec persévérance le système de défense tracé par nos anciens ingénieurs: les lignes de l'Euphrate sont enfin terminées, et mettent à couvert toute la presqu'isle comprise entre le golfe d'Alexandrette sur la Méditerranée, et celui de Samsoun sur la mer Noire; Trébizonde a été fortifiée sur cette mer pour assurer au nord-est notre navigation que Varna protege suffisamment à l'ouest: Amasie est la place d'armes de la haute Asie, et au sud un camp retranché, non loin de l'antique Antioche, couvre la Caramanie contre les incursions des Curdes et des autres tribus guerrieres de ces contrées. Tous ces travaux viennent d'être achevés. Sa majesté informée que les Turcs prenoient l'alarme en voyant transporter de l'artillerie dans nos lignes leur a fait dire que ces mesures étoient purement défensives, et que contente de régner sur des états vastes et florissants, elle ne prétendoit point s'étendre au-delà des limites fixées sur le haut Euphrate par la nature et les traités; que sa résolution étoit immuable, mais qu'elle étoit également décidée à punir sévérement toutes les incursions des musulmans sur ses terres.

Il vient de paroître, sous la sanction du gouvernement, un écrit intéressant sur la statistique de notre monarchie: on y a joint une bonne carte où toutes nos frontieres sont tracées avec la plus grande exactitude; elles commencent à l'ouest dans l'endroit où le bras méridional du Danube se décharge dans la mer Noire, de là en remontant le fleuve jusqu'à la riviere d'Esker qui passe devant Sophie; en retournant au sud, les montagnes de Bulgarie et de Macédoine jusqu'à la Méditerranée en face de Céphalonie. Nos limites de l'est partent de Trébizonde sur la mer Noire, d'où l'on a tiré une ligne retranchée jusque vers les sources de l'Euphrate, de là on descend ce fleuve, et à la hauteur de l'Oronte on en trouve une autre qui acheve de renfermer la Caramanie et la Natolie.

Le royaume s'étend du nord au sud depuis le quarante-quatrieme degré de latitude jusqu'au trente-sixieme; en longitude il comprend environ quinze degrés. Il est définitivement divisé en sept gouvernements, dont cinq en Europe: la Bulgarie, la Thrace, la Macédoine, la Grece

et les isles; deux en Asie : la Bythinie et la Troade. La population est, d'après le dernier recensement, de 10 millions 600 mille ames, ce qui prouve que le pays a regagné à-peu près ce qu'il avoit perdu par l'expulsion des Turcs. On ne doute pas que sous les auspices du prince généreux, éclairé et pacifique qui nous gouverne, ces belles contrées, si favorisées de la nature, ne parviennent rapidement au plus haut degré de prospérité.

PHILADELPHIE, *le* 12 *août* 1910.

L'on s'occupe beaucoup, dans ce moment, du projet de réunir par un grand canal le haut Missouri avec la partie supérieure de la *belle rivière* qui se décharge dans la mer Pacifique. Cette navigation intérieure sera, dit-on, si peu dispendieuse, que les marchandises de la Chine et du Japon nous reviendront à meilleur marché par cette voie que par la route ordinaire du cap de Bonne-Espérance. Nos maisons de commerce au lieu d'avoir une factorerie à Canton en auront une à Chusan ou à Emoy, comme les Espagnols de Manille. Les spéculateurs peuvent se tromper sur ce point; mais ce qui est incontestable, c'est l'accroissement que prendroient sur-le-champ nos relations avec les nouvelles colonies établies sur la côte occidentale d'Amérique, dont on connoît la grande prospérité : aussi les actions de cette entreprise, qui étoient dans l'origine de 1000 dollars, sont-elles cotées aujourd'hui à 1160, et tout annonce qu'elles monteront encore.

INTÉRIEUR.

PARIS, *le* 14 *septembre* 1910.

On se porte en foule depuis quelques jours chez le sieur Holtzsinger, célebre mécanicien allemand, et tous les soirs l'on est assuré de rencontrer dans son salon, boulevard Montmartre, nº 1, la meilleure compagnie de Paris. Cette fois on ne peut pas dire que la mode ait tort, car cette nouvelle découverte est véritablement faite pour exciter l'intérêt et la curiosité.

Voici comment M. Holtzsinger en rend compte dans l'avis qu'il nous a demandé d'insérer dans cette feuille.

« J. B. Holtzsinger, Tyrolien de naissance, a l'honneur « de prévenir messieurs les amateurs de musique et de « mécanique, qu'il vient d'arriver dans cette capitale pour « y faire connoître un instrument de son invention, qu'il « a nommé *melodica-humana*, et qui a déja paru avec « éclat dans les principales villes du nord et du midi de « l'Europe.

« Après être parvenu, au moyen de dépenses considé« rables et d'un travail de plus de vingt années, à imiter « la voix humaine dans le chant non articulé, les roulades, « cadences, et autres agréments de musique, il a voulu « renchérir sur cette belle découverte, en s'appliquant à « copier les voix des plus fameux chanteurs et chanteuses « d'Italie. Ses efforts ont été couronnés du plus heureux « succès, et toutes les personnes qui les ont entendu les « reconnoissent à l'instant.

« Son salon est ouvert tous les soirs de huit à dix. « Prix du billet d'entrée, 12 fr. Il n'y a point de secondes « places.

« J. B. Holtzsinger ayant en outre présumé qu'il pour« roit être agréable à plusieurs personnes des deux sexes « de faire imiter leurs voix ou celles de leurs amis, comme « on fait exécuter des portraits, a l'honneur de prévenir « les messieurs et les dames qu'il est en état de prendre, « en quatre séances, cette espece de ressemblance, qui « unie à celle des traits doit consoler de l'absence bien « plus qu'on n'avoit pu le faire jusqu'ici. On le trouvera « tous les matins depuis dix jusqu'à quatre; en se faisant « inscrire d'avance on recevra un numéro. Il est pourvu « d'instruments qu'il arrange suivant les différentes voix : « la grandeur est un peu moindre que celle d'un forte« piano organisé; la forme élégante. Prix, avec l'instruc« tion, 25 louis en bois de merisier; en bois d'acajou orné « de bronzes, le double.

N. B. « J. B. Holtzsinger possede un assortiment de voix « idéales de la plus grande beauté, qu'il peut céder aux « mêmes conditions. »

Des personnes dignes de foi, qui connoissent la famille de M. Holtzsinger, nous ont assuré que le talent des inventions mécaniques y étoit héréditaire, et qu'il descendoit en ligne directe de cet habile artiste qui vint en France en 1784, et qui y fit voir un automate si fort aux échecs, qu'il gagna en présence de Louis XVI les meilleurs joueurs de la cour.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Paris, le 11 septembre 1910.

Monsieur,

Tous les gouvernements ont jugé à propos de soumettre à une surveillance particuliere les diverses professions qui intéressent la santé des hommes; ils ont en outre assujetti ceux qui veulent les exercer à des examens séveres. J'ignore pourquoi ils n'ont pas compris les auteurs dans leurs réglements : les drogues qu'ils débitent ne sont pas plus indifférentes que celles des médecins, et s'ils peuvent comme eux donner des remedes salutaires, ils ont aussi à leur disposition des poisons subtils, et ne distribuent que trop souvent de puissants narcotiques.

Pour parler sans figure, il est sans doute indispensable de veiller à ce qu'il ne se publie rien contre la vertu et les mœurs; mais il seroit aussi fort utile d'imposer silence à cette foule de petits écrivains éphémeres, qui, sans gloire pour eux, sans profit pour le public, perdent à composer

ou plutôt à compiler, un temps précieux que la société réclame. Je ne proposerai pas de les soumettre à des examinateurs qui pourroient se laisser égarer par la prévention ou l'esprit de parti, mais j'indiquerai une mesure générale, et par conséquent impartiale. J'exigerois donc, pour premiere condition, que nos jeunes littérateurs eussent fait de bonnes études, et pour m'en assurer je ne donnerois la liberté d'imprimer qu'à ceux qui auroient remporté un prix au moins ou un *accessit* dans les concours des universités. Cette supériorité dans les classes est d'un augure favorable pour l'esprit et la raison ; mais comme à la rigueur on peut avoir de l'instruction, savoir bien le latin et même le grec, et cependant n'avoir ni génie, ni grace, ni verve, je demanderois que ceux qui ont la prétention de devenir auteurs fussent tenus d'inscrire cent pensées nouvelles sur des registres qui seroient exposés publiquement, comme on fait depuis long-temps pour les tableaux. Les inspecteurs n'auroient pas le droit de les juger, leurs fonctions se borneroient à placer à côté de chaque pensée celles des écrivains connus avec lesquelles elles auroient quelque rapport; les concurrents seroient obligés de remplacer celles qui seroient évidemment les mêmes, et ne recevroient de licences que quand le nombre fixé seroit complet. On a lieu de croire qu'il y en a beaucoup qui resteroient en chemin; cela est d'autant plus probable qu'il existe plusieurs auteurs qui ont produit chacun une vingtaine de volumes, et dont il seroit impossible d'extraire le même nombre d'idées nouvelles.

On m'objectera peut-être que l'on peut être un fort galant homme, et ne manquer ni de jugement ni d'esprit, sans avoir été couronné à l'université : j'en conviens d'autant plus volontiers que je n'ai jamais eu cet honneur, et qu'à l'égard des pensées je serois prodigieusement embarrassé s'il me falloit en trouver seulement une douzaine de remarquables, par la justesse et la précision : mais aussi je sens très bien que je n'ai ni assez de talent pour faire un bel ouvrage d'imagination, ni assez de profondeur pour écrire sur l'histoire ou sur la politique.

Il est certain que de semblables précautions écarteroient la médiocrité, et la société y gagneroit doublement; car elle ne seroit pas privée du travail de ceux qui, sans avoir les qualités nécesaires pour être auteur, en ont d'autres dont cette manie les empêche de se servir, et d'un autre côté l'attrait de la nouveauté ne feroit pas consumer un temps précieux en d'inutiles lectures.

Remarquez bien, monsieur, je vous prie, que dans les autres professions la médiocrité n'est pas à décourager, et peut même rendre de bons services ; un maçon, sans être un excellent ouvrier, peut bâtir un mur solide; un charron médiocre fera une charrette qui pourra être d'un bon usage : mais les bons livres ne s'usent pas comme les bâtiments et les voitures, et nous n'en avons déja que trop de médiocres.

Au reste, je souscris d'avance à toutes les modifications dont votre bon esprit jugera que mes propositions sont susceptibles, pourvu que vous admettiez, comme principe, que dans la grande affaire de la publication des pensées, le devoir des gouvernements est d'encourager les écrivains qui montrent du talent, d'empêcher qu'ils n'en abusent, et de renvoyer ceux qui n'en ont pas à des occupations utiles.

J'ai l'honneur d'être avec considération, etc.

Un de vos abonnés.

MINISTERE DE L'INTÉRIEUR.

Par décision de son excellence le Ministre de l'intérieur, en date du 1er de ce mois, le sieur de Sivel est autorisé à faire apposer, par l'inspecteur des améliorations, la marque publique sur les chevres à laines fines, dites de Cachemire, qu'il a importé directement du Thibet, ainsi que sur leurs produits, le sieur de Sivel s'étant engagé, sous les peines portées par la loi, à ne pas élever de races croisées.

Le Ministre a déclaré, par une circulaire du même jour, que son intention étoit de faire poursuivre avec rigueur ceux qui se permettroient de contrefaire la marque apposée sur les différentes especes d'animaux; il annonce également qu'elle sera accordée à tous ceux qui introduiront en France des especes utiles : il espere qu'au moyen de ces précautions ils seront pleinement dédommagés des risques d'une entreprise hasardeuse, par les prix élevés que le public donnera avec confiance lorsqu'il n'aura plus à craindre d'être trompé sur la pureté des races, ainsi que cela ne s'est que trop pratiqué lors de l'introduction des Merinos en France.

LIVRES NOUVEAUX.

Collection du jeune âge, ouvrage INDISPENSABLE aux peres, meres, tuteurs, oncles, tantes, professeurs, instituteurs, précepteurs, gouverneurs, directeurs et directrices de maisons d'éducation, et généralement à tous ceux qui ont quelque rapport avec la jeunesse des deux sexes. 4 vol. *in*-18, ornés de jolies gravures et du portrait de l'auteur, par M. A. T. de la P. M. B.

On voit par le titre de cet ouvrage qu'il convient à tant de monde que l'on ne sauroit mettre trop d'empressement à se le procurer, sous peine d'arriver trop tard chez le libraire; mais si l'on en croit ceux qui l'ont parcouru, c'est une misérable compilation qui y restera long-temps.

Rosa de Bengali, ou *les illusions d'une ame rêveuse;* par madame Adele de ***, auteur de *Carina*, *Hortensia*, *Daturina*, et du roman historique *des amours d'Attila.* 7 vol. *in*-12.

Quoique nos nombreuses occupations ne nous aient pas permis d'aller beaucoup au-delà des premieres pages de cet ouvrage, nous croyons pouvoir, sans nous compromettre, en recommander la lecture aux amateurs de ce genre qui est le beau idéal du sentiment; ils y trouveront en foule de ces superbes passages dont l'obscurité permet à la pensée de s'exercer librement; ils y rencontreront aussi, et cela leur plaira encore plus, une multitude de phrases tout-à-fait inintelligibles, mais formées de ces mots charmants qui ont le pouvoir magique d'émouvoir toutes les puissances de l'ame sensible.

Dissertation métaphisico-psychologique sur la décomposition chimique de la pensée, suivie d'éclaircissements sur l'intuition et l'apperception. 2 vol. *in*-4, traduits de l'allemand.

Petits détails de la vie des grands hommes, négligés par les historiens, traduits de l'anglais sur la 11e édition. 10 v. *in*-12.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

Superbe chasse à louer pour six ans. — On propose la jouissance d'un joli château meublé, avec un parc de plus de six cents arpents bien garni des especes de gibier les plus distinguées, telles que perdrix rouges, faisans de Bohême et de la Chine, poules d'argent, coqs de bruiere et bartavelles; les chevreuils et les daims y sont en grand nombre: on y voit aussi plusieurs familles de beaux kangarous, qui y réussissent très bien et augmentent tous les ans. L'on offre de céder à bon compte une excellente meute de chiens anglais dressés à cette chasse,

aussi amusante que singuliere, par un garde qui a habité Botany-Bay pendant long-temps, et qui entrera au service du locataire si cela lui convient. S'adresser à Senlis, au *Grand-Cerf*.

Belle et bonne voiture de voyage à vendre. — Elle est à ses premieres roues, et réunit tous les nouveaux perfectionnements, tels que les supports pour empêcher la caisse de verser en cas de rupture des essieux, etc., etc. Les domestiques et les malles sont portés sur des ressorts; des doubles glaces préservent du froid, ainsi qu'un petit poêle qui s'allume une heure avant de partir, et entretient une chaleur douce pendant toute la journée. Pour l'été, on adapte un chasse poussiere à brevet d'invention, que le mouvement des roues de derriere fait agir.

Caleche dite veline à vendre pour cause de départ. — Cette voiture élégante a été construite pour Long-Champ le printemps dernier. Elle est à deux fins; le train peut s'élargir et recevoir un mât et une voile; chargée de quatre personnes, elle va très vîte par un vent modéré: l'épreuve en a été faite dans le Champ-de-Mars où elle dépassoit toutes les autres du même genre. S'adresser rue de Richelieu, n° 3.

A vendre. — Six belles vigognes arrivées du Pérou il y a environ dix-huit mois. Ces animaux, dont le poil est de la plus grande finesse, peuvent être regardés comme acclimatés, ayant passé deux hivers en France, et les femelles étant pleines. S'adresser au bureau de ce journal.

Route d'Orléans.

Le public est informé que la société *patentée*, propriétaire de la route de fer (façon anglaise perfectionnée) de Paris à Orléans, vient d'établir une diligence de nuit, qui partira tous les soirs à 7 heures et arrivera le lendemain à 6 heures du matin. Cette voiture est établie pour six personnes qui y peuvent être assises ou couchées à volonté, et qui ont chacune la jouissance d'une case séparée. Le mouvement est tellement doux que l'on peut écrire comme dans sa chambre; le gros roulage n'allant pas la nuit la diligence ne quitte jamais les bandes de fer. L'on s'arrête trois quarts d'heure pour souper.

On prend des places au grand bureau; elles coûtent un louis.

FONDS PUBLICS.

Rentes sur l'État. . . . . 112 à 113.

MINISTERE DES FINANCES.

Depuis que la dette, par l'effet de la caisse d'amortissement, n'offre plus assez de placements aux capitalistes, le gouvernement a pensé qu'il devoit leur donner les moyens de faire valoir leurs fonds dans des entreprises dont l'utilité n'est pas plus douteuse que le profit. En conséquence, il mettra en vente, le 1er du mois prochain, six mille actions (de 1000 fr. chaque) du canal de Vienne et Dordogne, dont la dépense totale est arrêtée à 24 millions. Le trésor public fera les fonds des trois quarts; les actionnaires auront en conséquence le quart du revenu, et le public jouira plutôt des grands avantages que promet cette nouvelle communication.

On distribue gratis au secrétariat du ministere des finances le prospectus détaillé de cette entreprise.

FEUILLETON.

SPECTACLES.

Opéra. — Alceste, et le ballet de Télémaque avec de nouvelles décorations.

Théâtre tragique. — Phedre. Demain la deuxieme représentation d'Epaminondas, tragédie nouvelle.

Théâtre comique. — La Métromanie. Demain la M.de, comédie nouvelle en cinq actes et en vers.

Boulevards. — La 75e représentation de la Tour de Babel, ou la Confusion des langues; pantomime dialoguée.

A la Gaieté. — La 115e représentation de la Catastrophe du grand roi Nabuchodonosor, mélodrame en sept actes mêlé d'évolutions.

Au Palais-Royal les tours récréatifs du nommé *Bien appris*, singe de la plus grande espece; suivis des exercices du chat savant.

Nous rendrons compte de la tragédie nouvelle après la seconde représentation, ayant remarqué qu'il étoit impossible de bien juger une piece lorsqu'on ne l'a vue qu'une fois, à moins qu'elle ne soit au-dessous de la critique, ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent.

MODES.

Depuis que les caleches à voiles, faites à l'imitation des brouettes à voiles de la Chine, sont l'amusement favori de la cour, elles sont devenues nombreuses à Paris; et dès qu'il fait du vent le Champ-de-Mars est le rendez-vous de la jeunesse la plus brillante des deux sexes. Lundi dernier la foule étoit encore plus grande que de coutume, attirée par une course de ce genre qui avoit donné lieu à des paris considérables: une des voitures dont on avoit augmenté la voilure outre mesure ayant versé, la plus raisonnable a gagné. Cet accident n'a point eu de suites fâcheuses, et les dames en ont été quittes pour la peur.

Les modistes ont tiré parti de ce nouveau goût: ils ont inventé des robes qu'ils nomment *coliennes*, et qui ont la plus grande vogue. Ce sont des tuniques ou plutôt des soutanes de belle batiste écrue, qui se passent par-dessus la robe; elles sont très serrées pour donner moins de prise au vent, et se ferment avec une multitude de petits boutons de nacre de perle en forme d'ancre. La coiffure est remarquable par son élégance; c'est une espece de turban dont la forme est un peu élevée; du côté gauche on place un *héron* ou un esprit, par-derriere on attache un long voile de gaze *rubannée* à raie de deux couleurs qui sont d'obligation celles de la caisse et du train de la caleche: lorsque le vent est modéré, on laisse flotter ce voile qui fait l'effet d'un joli pavillon; lorsqu'il en fait trop, on le ramene autour du visage, et on l'arrête au moyen d'un froncé garni de coulisse à la hauteur du menton; les pointes croisent sur la poitrine. Cela s'appelle prendre des ris, et donne occasion à beaucoup d'allusions spirituelles, mais qui commencent déja à s'user. Les hommes ont pour ces courses des jaquettes de matelot avec un nœud d'épaules, et une ceinture de deux couleurs.

Les bijoutiers font dans ce moment des bagues qui représentent des petites boussoles entourées de diamants. L'aiguille au lieu de se tourner vers le nord, se dirige d'elle-même vers la lettre initiale du nom de l'objet aimé. *N. B.* La lettre se change à volonté.

L'on annonce pour l'hiver prochain une mode très raisonnable, et qui ne peut manquer de reussir.

Un des meilleurs cordonniers de Paris, scandalisé de la saleté des bottes avec lesquelles les hommes font des visites aux dames le matin, c'est-à-dire jusqu'à cinq heures du soir, a imaginé de placer dans la tige de chaque botte une pantoufle legere et sans talon. Au moyen de cette invention si simple, on laissera dans l'anti-chambre ses bottes avec sa redingotte, et l'on chaussera une jolie babouche d'étoffe ou de maroquin, qui ne salira ni les tapis, ni les meubles, ni les robes.

du 11 aout 9 me quinzaine
rue du petitione ——— 7

pounnie × 1/3 ||||| × ||||| ×
hunry × ||||| × ||||| × ——
pierre × 1/3 |||| × ||||| × — 2
cadet × oo ||| 1/3 | × ||||| × — 2
pierre × 1/3 ||||| × |||||| × —— 2
anry × 1/3 ||||| × ||||| × —— 2
revell × |||||| × |||||| × 2

21

2 botte de latte et 6 livre de cl
4 botte de latte de [illegible]
et 6 livre de cloux a latte
desmolision autre pour do
les gravas 2 jour 1/2 de ma
et de gardon 4 jour [illegible]

du 14 aout gravas ———
du 19 aout gravas
[illegible]